



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

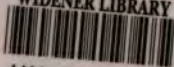
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



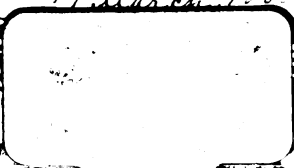
HX 66MT R

37588.2



100 DOLLARS
PAID IN FULL
THIS INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828.)

14 March 1885







CH

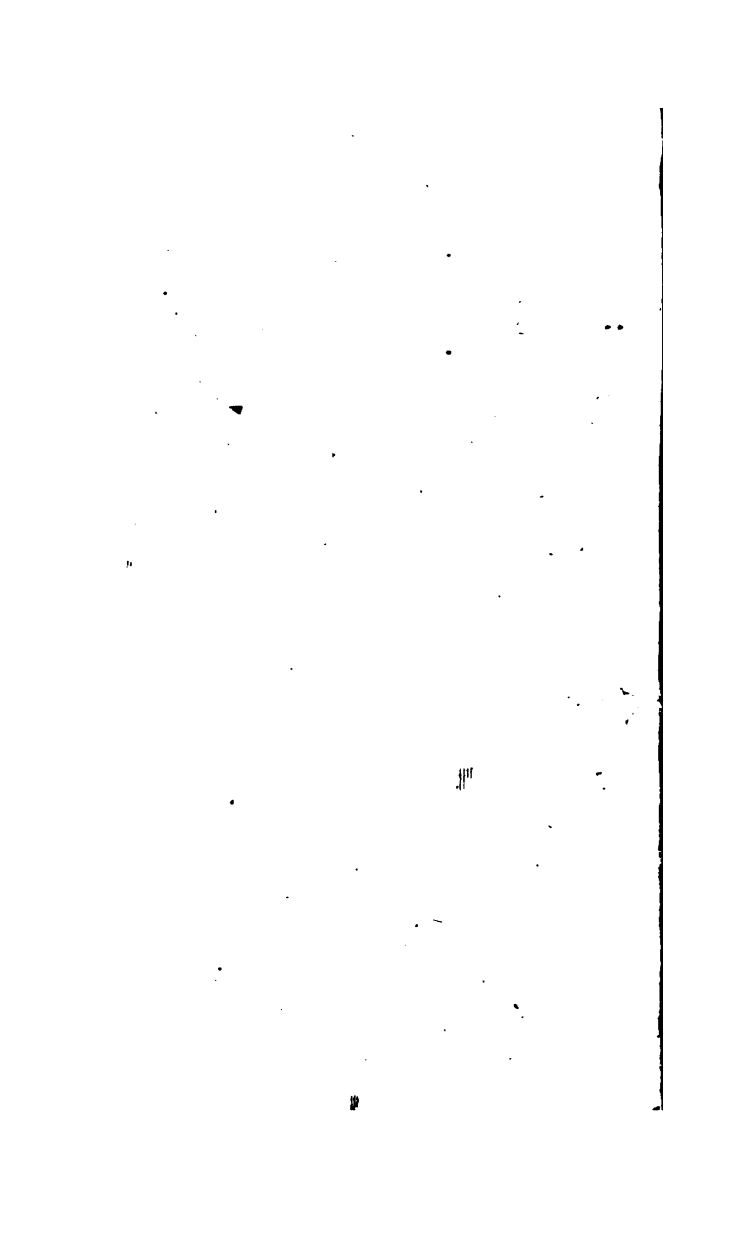


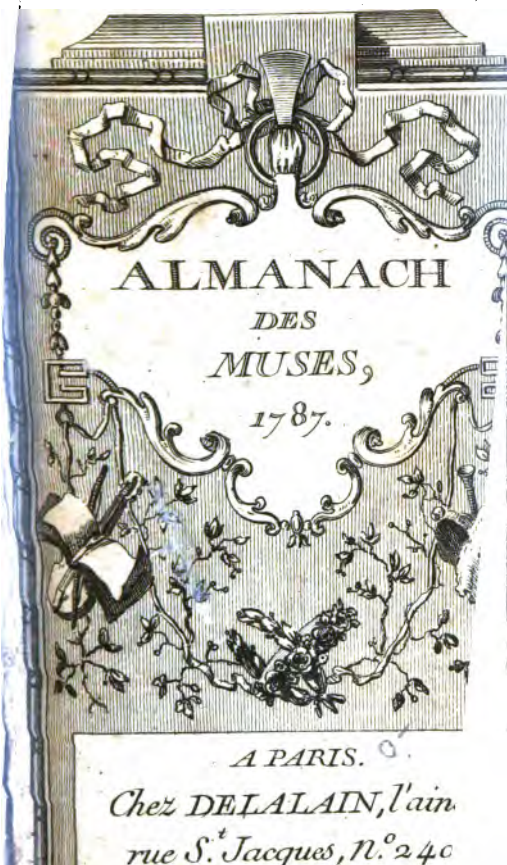
ALMANACH

DES

MUSEES,

1787.





ALMANACH
DES
MUSES,
1787.

A PARIS.

Chez DELALAIN, l'ain.
rue S.^t Jacques, n.^o 240

37588.2

MAR 14 1885

Monot fund,

CEUX qui voudront faire insérer des *Pieces de poésie* dans cet ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier Novembre, franches de port, à **DE LA LAIN**, Libraire à Paris, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

On les prévient que l'Editeur recevant une quantité prodigieuse de Lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre; mais on peut être sûr que toutes les *Pieces* qui lui parviennent sont examinées avec le plus grand soin. Les *Pieces* envoyées sans être affranchies restent à la Poste.

On trouvera chez le même Libraire des *Collections complètes* formant vingt-trois Volumes, & qui se vendent 32 liv. broc.

On a fait tirer une cinquantaine d'exemplaires en papier d'Hollande. Ils se vendront 4 liv. 10 s. brochés.

Les neuf premières années de l'*Almanach des Muses* se vendent séparément 1 liv. 4 sols.

Les années 1774, 1775, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 84, 85, 86 & 87 à 1 l. 10 s. br. chacune.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime.	4 Février.
Les Cendres.	21 Février.
PASQUES.	8 Avril.
Les Rogations. 14, 15 & 16	Mai.
ASCENSION.	17 Mai.
PENTECOSTE. , 27	Mai.
LA TRINITÉ.	3 Juin.
La FESTE-DIEU. . .	7 Juin.
Le pr. Dim. de l'AVENT.	2 Déc.

*Articles principaux du Calendrier ,
pour l'année 1787.*

Nombre d'Or.	2.
Epaſſe.	11.
Cycle ſolaire.	4.
Indiction Romaine.	v.
Lettre Dominicale.	G.

Q U A T R E - T E M P S.

Fév. . . 28. Mars. . 2. & 3.
Mai. . . 30. Juin. . 1. & 2.
Septembre. . . 19. 21. & 22.
Decembre. . . 19. 21. & 22.

1787. JANVIER. *Signe, le VERSHAU*

Jours croissent de 32' le mat. & de 32' le soir.

☉ Pleine Lune le 3.

☾ Nouv. Lune le 19.

☾ Dern. Quartier le 11.

☾ Prem. Quart. le 26

<i>Jours de la Sem.</i>	<i>du M</i>	<i>Noms des Saints.</i>	<i>Lev. du S.</i>	<i>Cou. du S.</i>	<i>Lev. de la Lune.</i>		<i>Cou. de la Lune.</i>	
					<i>H.</i>	<i>M.</i>	<i>H.</i>	<i>M.</i>
lund	1	<i>Circouciſion.</i>	7 52	4 h 8.	1	35	5	0
mar	2	s. Macaire	7 52	4 8	2	39	6	13
mer	3	<i>Stc. Genev.</i>	7 51	4 9	3	50	7	17
jeud	4	s. Tite	7 51	4 9	5	10	8	2
vend	5	s. Simeon.	7 50	4 10	6	31	8	41
sam	6	<i>Les Rois.</i>	7 50	4 11	7	42	9	7
1 Di.	7	<i>Nôces.</i>	7 49	4 12	8	58	9	28
lund	8	Lucien.	7 48	4 13	10	8	9	48
mar	9	s. Pierre, Ev	7 47	4 13	11	14	10	2
mer	10	s. Paul, Her.	7 46	4 14	<i>Matin.</i>		10	24
jeud	11	s. Théodose	7 45	4 15	0	20	10	40
vend	12	s. Furci.	7 44	4 16	1	23	11	1
sam	13	s. Hilaire, E	7 43	4 17	2	31	11	29
2 Di.	14	No. de Jef.	7 42	4 18	3	40	<i>Soir.</i>	
lund	15	s. Maur, Ab.	7 41	4 19	4	42	0	40
mar	16	s. Guillaum.	7 40	4 20	5	32	1	30
mer	17	s. Antoine.	7 39	4 21	6	23	2	27
jeud	18	Ch. S. Pier.	7 38	4 23	6	58	3	36
vend	19	s. Sulpice, E	7 37	4 24	7	26	4	42
sam	20	s Sébastien	7 36	4 25	7	52	5	56
3 Di.	21	ste. Agnès	7 34	4 26	8	13	6	57
lund	22	s. Vincent	7 33	4 28	8	31	8	16
mar	23	Ildephonſe	7 32	4 29	8	54	9	31
mer	24	s. Babyl. Ev.	7 30	4 30	9	10	10	44
jeud	25	Con. S. Paul	7 29	4 31	9	33	<i>Matin.</i>	
vend	26	ste. Paule	7 28	4 33	10	6	0	3
sam	27	s. Jean Gh.	7 26	4 34	10	34	1	23
4 Di.	28	s. Charlem.	7 25	4 36	11	20	2	42
lund	29	s. Fr. de Sa.	7 23	4 37	<i>Soir.</i>		3	49
mar	30	Bahilde	7 22	4 39	1	18	4	49
mer	31	s. Pierre N.	7 20	4 40	2	39	5	45

A V R I L. Signe, le TAUREAU.

Jours croissent de 49' le mat. & de 49' le soir

● Pleine Lune le 2.

☾ Dern. Quart. le 10.

● Nouv. Lune le 18.

☾ Prem. Quartier le 24

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune		Cou. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
6 Di.	1	Rameaux.	1h36	6h25	5	35	4	41
lund	2	s. Hugues	5 3	6 26	6	50	5	1
mar	3	s. Richard	5 31	6 28	7	54	5	13
mer	4	s. Ambroise	5 31	6 30	8	58	5	43
jeud	5	s. Vinc. Fer.	5 30	6 31	10	8	6	8
vend	6	Prudence.	5 28	6 33	11	9	6	38
sam	7	s. Jules, Pa	5 26	6 35	Matin.		7	19
Di	8	P A S Q.	5 24	6 37	0	1	8	7
lund	9	s. Fulbert	5 22	6 38	0	49	9	2
mar	10	s. Procope	5 20	6 40	1	29	10	3
mer	11	s. César.	5 19	6 42	2	3	11	14
jeud	12	Fructueu.	5 17	6 44	2	28	C	22
vend	13	s. Eruon	5 15	6 46	2	55		19
sam	14	s. Anicet	5 13	6 47	3	13	2	44
1 D.	15	Quasimodo	5 12	6 49	3	32	3	59
lund	16	s. Merault	5 10	6 51	3	59	5	12
mar	17	s. Léon, Pape	5 8	6 53	4	18	6	33
mer	18	s. Anselme	5 7	6 54	4	49	7	58
jeud	19	s. Tiburce	5 5	6 56	5	27	9	23
vend	20	ste Opport.	5 3	6 58	6	12	10	39
sam	21	s. George	5 1	6 59	7	8	11	43
2 D.	22	s. Romain.	5 0	7 1	8	16	Matin.	
lund	23	s. Gilbert.	4 58	7 3	9	28	0	38
mar	24	s. Robert.	4 56	7 4	10	37	1	14
mer	25	s. Marc, abst	4 55	7 6	0	1	1	46
jeud	26	s. Clet.	4 53	7 8	1	17	2	14
vend	27	s. Antime.	4 52	7 9	2	2	2	34
sam	28	s. Polycarpe	4 50	7 10	3	34	2	53
3 D.	29	ste. Marie	4 48	7 13	4	38	3	13
lund	30	s. Eutrope	4 46	7 14	5	47	3	32

M A I. Signe, les GEMEAUX:

Jours croissent de 38' le mat. & de 38' le soir:

☉ Pleine Lune le 2.

☾ Nouv. Lune le 17.

☾ Dern. Quartier le 10.

☾ Pr. Q. le 24 Pl. L. le 31.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Ceu. du S.	Lev. de la Lune.		Cou. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
mar	1	s. J. s. Ph.	4h45	7h16	6	56	3	51
mer	2	s. Anatafe.	4 44	7 17	8	2	4	14
jeud	3	Inv. Ste Cr.	4 42	7 19	9	3	4	44
vend	4	ste. Moniq.	4 40	7 20	10	0	5	23
sam	5	C. S. Aug.	4 39	7 22	10	52	6	10
Di.	6	S. J. P. L.	4 37	7 23	11	39	6	58
lund	7	s. Stanislas	4 36	7 25	Matin.		7	56
mar	8	Ap. S. Mic.	4 34	7 25	0	8	9	4
mer	9	Tr de S. N.	4 33	7 28	0	33	10	11
jeud	10	s. Gordien	4 32	7 29	0	58	11	17
vend	11	s. Mamert.	4 30	7 31	1	18	0	26
sam	12	s. Nérée	4 29	7 32	1	40	1	39
Di.	13	s. Servais	4 27	7 34	2	10	2	54
lund	14	s. Boniface.	4 26	7 35	2	22	4	12
mar	15	Isidore.	4 25	7 36	2	49	5	31
mer	16	s. Honoré	4 23	7 38	3	23	6	56
jeudi	17	Ascension	4 22	7 39	3	55	8	22
vend	18	s. Venant.	4 21	7 40	4	52	9	26
sam	19	s. Yves.	4 19	7 41	5	57	10	24
Di	20	s. Bernard	4 18	7 43	7	3	11	9
lund	21	s. Hospice.	4 17	7 44	8	34	11	51
mar	22	s. Ausanin.	4 16	7 45	9	51	Matin.	
mer	23	s. Didier	4 15	7 46	11	6	0	18
jeud	24	s. Donatien.	4 14	7 47	0	19	0	40
vend	25	s. Pierre Cél.	4 13	7 48	1	26	0	55
sam	26	s. e. Julie.	4 11	7 49	2	33	1	19
Di	27	Pentecôte.	4 10	7 50	3	41	1	39
lund	28	s. Germain.	4 9	7 51	4	45	1	58
mar	29	s. Maximin.	4 8	7 52	5	46		18
mer	30	4 Tems.	4 8	7 3	6	53	2	53
jeud	31	ste. Petronil.	4 7	7 54	7	56	3	19

A V R I L. Signe, de TAUREAU.

Jours croissent de 49' le mat. & de 49' le soir

● Pleine Lune le 2.

● Nouv. Lune le 18.

☾ Dern. Quart. le 10.





☽ Prem. Quartier le 24.

Jeu. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev.		Lev. de la Lune		Cous. de la Lune.	
			du S.	du S.	H.	M.	H.	M.
e Di.	1	Rameaux.	5 h 36	6 h 25	5	35	4	41
lund	2	s. Hugues	5 3	6 26	6	50	5	1
mar	3	s. Richard	5 33	6 28	7	54	5	13
mer	4	s. Ambroise	5 31	6 30	8	58	5	43
jeud	5	s. Vinc. Fer.	5 30	6 31	10	8	6	8
vend	6	Prudence.	5 28	6 33	11	9	6	38
sam	7	s. Jules, Pa	5 26	6 35	Matin.		7	19
1 D.	8	P A S Q.	5 24	6 37	0	1	8	7
lund	9	s. Fulbert	5 22	6 38	0	49	9	2
mar	10	s. Procope	5 20	6 40	1	29	10	3
mer	11	s. César.	5 19	6 42	2	3	11	14
jeud	12	Fructueu.	5 17	6 44	2	28	0	22
vend	13	s. Oron	5 15	6 46	2	55	1	19
sam	14	s. Anicet	5 13	6 47	3	13	2	44
1 D.	15	Quasimodo	5 12	6 49	3	31	3	59
lund	16	s. Merault	5 10	6 51	3	59	5	12
mar	17	s. Léon, Pape	5 8	6 53	4	18	6	33
mer	18	s. Anselme	5 7	6 54	4	49	7	58
jeud	19	s. Tiburce	5 5	6 56	5	27	9	23
vend	20	ste Opport.	5 3	6 58	6	1	10	28
sam	21	s. George	5 1	6 59				
2 D.	22	s. Romain.	5 0	7 1				
lund	23	s. Gilbert.	4 58	7				
mar	24	s. Robert.	4 56					
mer	25	s. Marc, abst	4 54					
jeud	26	s. Clet.	4					
vend	27	s. Antime.						
sam	28	s. Pol.						
3 D.	29							
lund	30							



J U I N. Signe, L'ECRAVISSE.

Je. croi. juſq. 21 de 8' & dim. de 2' juſq. 30.

 Dern. Quartier le 8.  Prem. Quartier le 22.
 Nouv. Lune le 15.  Pleine Lune le 30

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev.	Cou.	Lev. de la Lune.	Cou. de la Lune
			du S.	du S.	H. M.	H. M.
vend	1	s. Probat	4h 6	7h 55	8 45	4 <i>Matin.</i>
sam	2	s. Potnin	4 5	7 56	9 31	4 55
3 Di.	3	<i>Trinité.</i>	4 4	7 56	10 9	5 51
lund	4	ste. Clotilde	4 3	7 57	10 39	6 51
mar	5	s. Bonitace	4 3	7 58	10 58	8 0
mer	6	s. Hubert.	4 2	7 58	11 11	9 6
jeud	7	<i>Fête-Dieu</i>	4 1	7 59	11 42	10 12
vend	8	s. Madard.	4 1	8 0	<i>Matin.</i>	11 23
sam	9	s. Liboire	4 0	8 0	0 1	0 31
2 Di.	10	s. Landry	4 0	8 0	0 23	1 45
lund	11	s. Basileide	3 59	8 1	0 44	3 2
mar	12	s. Ant. de P.	3 59	8 1	1 13	4 24
mer	13	s. Emmelic.	3 58	8 2	1 49	5 43
jeud	14	<i>Q. F. Dieu</i>	3 58	8 2	2 31	6 57
vend	15	s. Ph. de N.	3 58	8 2	3 37	7 3
sam	16	s. Babolin	3 57	8 3	4 44	8 58
3 Di.	17	s. Avit, Abb.	3 57	8 3	6 0	9 35
lund	18	ste. Marine.	3 57	8 3	7 22	10 12
mar	19	s. Ger. s. Pr.	3 57	8 3	8 41	10 39
mer	20	s. Silvere.	3 57	8 3	9 57	11 0
jeud	21	s. Lanfranc	3 57	8 3	11 6	11 22
vend	22	s. Séax.	3 57	8 3	0 18	11 38
sam	23	<i>Vigile jeûne</i>	3 57	8 3	1 24	11 57
4 Di.	24	N s. J. Bap.	3 57	8 3	2 33	<i>Matin.</i>
lund	25	s. Eloy.	3 57	8 3	3 41	0 16
mar	26	s. Claude.	3 57	8 3	4 35	0 46
mer	27	s. Agoard.	3 57	8 3	5 39	1 21
jeud	28	<i>Vig. Jeûne.</i>	3 57	8 2	6 37	1 56
vend	29	s. P. s. P.	3 58	8 2	7 24	2 43
sam	30	C. des. P.	3 58	8 2	8 4	3 44

9 U I L L E T. Signe, le Lion

Jours dimin. de 29' le matin & de 29' le soir.

● Dern. Quartier le 7.

● Prem. Quart. le 23.

● Nouv. Lune le 14.

● Pleine Lune le 30.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cov. du S.	Lev. de la Lune.		Cov. de la Lune.	
					H	M.	H.	M.
5 D	1	s. Martial	3 h 50	8 h 2	8	36	4	41
lund	2	Vifir. N. D.	3 59	8 2	9	0	5	42
mar	3	s. Anatole	3 59	8 1	9	20	6	49
mer	4	Tr. s. Mart.	4 0	8 0	9	41	7	57
jeud	5	ste. Zoé, M.	4 0	7 59	10	1	9	5
vend	6	s. Goar, Pr.	4 1	7 59	10	18	10	13
sam	7	s. Aubierge	4 2	7 58	10	41	11	26
8 D	8	ste Elisab.	4 2	7 57	11	5	0	39
lund	9	s. Cyrille	4 3	7 57	11	31	1	57
mar	10	Sept Fr. M.	4 4	7 56	Matin.		3	14
mer	11	Tr. s. Benoît	4 4	7 55	0	17	4	31
jeud	12	s. Turiaf	4 5	7 54	1	8	5	40
vend	13	s. Jean, Abbé	4 6	7 53	2	11	6	37
sam	14	s. Bonavent.	4 7	7 52	3	29	7	29
7 D	15	s. Eulatae	4 8	7 51	4	52	8	7
lund	16	s. Henri	4 9	7 50	6	12	8	36
mar	17	s. Sperat	4 10	7 49	7	31	8	57
merc	18	s. Clair, M.	4 11	7 48	8	48	9	20
jeudi	19	s. Vinc. de P.	4 12	7 47	10	0	9	38
vend	20	ste. Matg.	4 13	7 46	1	9	10	0
sam	21	s. Victor	4 14	7 45	0	20	10	19
8 D	22	ste Magdel.	4 15	7 44	1	26	10	45
lund	23	s. Apollin.	4 16	7 43	2	3	11	13
mar	24	Jours Canic.	4 18	7 42	3	31	11	49
mer	25	s. J. s. Chris.	4 19	7 40	4	29	Matin.	
jeud	26	Tr s. Marc.	4 20	7 39	5	18	0	35
vend	27	s. Pantaleon	4 21	7 38	5	59	1	26
sam	28	ste. Anne	4 23	7 37	6	36	2	29
9 D	29	ste. Marthe	4 24	7 35	7	1	3	30
lund	30	s. Ours	4 25	7 34	7	26	4	39
mar	31	s. Ger. Aux.	4 27	7 33	7	40	5	45

A O U S T. Signe, la VIERGE.

Jours dimin. de 48' le mar. & de 48' le soir.

 Dern. Quartier le 6. |  Prem. Quart. le 20.
 Nouv. Lune le 13. |  Pleine Lune le 28.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune. H. M.	Couc. de la Lune. H. M.
mer	1	s. Pier.ès L.	4h 28	7h, 1	8 Soir 3	6 Matin 4
jeud	2	s. Etien. P.	4 25	7 30	8 25	8 5
vend	3	Inv. s. Et.	4 31	7 28	8 48	9 15
sam	4	s. Domin.	4 32	7 27	9 7	10 24
10 D	5	s. Yon, Ma.	4 34	7 26	9 39	11 42
lund	6	Tr. de N. S.	4 35	7 24	10 13	0 57
mar	7	s. Gaëtan.	4 37	7 23	10 57	2 15
mer	8	s. Jullin	4 38	7 21	11 57	3 27
jeud	9	s. Domit.	4 40	7 20	Matin	4 29
vend	10	s. Laurent.	4 41	7 18	1 1	5 25
sam	11	s. Tiburce	4 43	7 16	2 23	6 2
11 D	12	ste. Claire	4 44	7 15	3 47	6 54
lund	13	<i>Vigile jeûne</i>	4 45	7 13	5 6	7 1
mar	14	s. Hippol.	4 47	7 12	6 24	7 23
mer	15	<i>Assomption</i>	4 48	7 10	7 38	7 44
jeud	16	s. Roch.	4 50	7 9	8 50	8 6
vend	17	s. Mamès	4 52	7 7	10 3	8 28
sam	18	ste. Helene	4 54	7 5	11 10	8 50
12 D	19	s. Louis, Ev.	4 55	7 4	0 Soir 16	9 19
lund	20	s. Bernard	4 58	7 2	1 24	9 52
mar	21	s. Privat	4 59	7 0	2 24	10 34
mer	22	s. Symphor.	5 0	6 59	3 14	11 24
jeud	23	s. Frieu, Ev.	5 2	6 57	3 54	Matin.
vend	24	s. Barthe.	5 4	6 55	4 38	0 22
sam	25	s. Louis, R.	5 5	6 54	5 16	1 13
13 D	26	<i>Fin J. Can.</i>	5 7	6 52	5 36	2 32
lund	27	s. Césaire	5 9	6 50	5 51	3 41
mar	28	s. Augustin	5 10	6 4	6 15	4 51
mer	29	s. Mederic	5 12	6 47	6 37	5 59
jeud	30	s. Fiacre	5 14	6 45	6 58	7 8
vend	31	s. Ovide.	5 16	6 43	7 11	8 25

SEPTEMBRE. Signe, la BALANCE

Jours dimins. de 51^e le matin & de 51^e le soir.

☾ Dernier Quart. le 4.

☾ Nouv. Lune le 11.

☾ Pr. Quart. le 19.

☾ Pleine Lune le 27.

se.	du	Noms des	Lev.	Cou.	Lev. de	Cou. de
la	M	Saints.	du S.	du S.	la Lune.	la Lune.
sem.					H. M.	H. M.
1 ^{er}	1	s. L. s. Gil.	5h 17	6h 41	7 ^h 48	9 ^h 36
4 ^e D	2	s. Lazare	5 19	6 40	8 ^h 24	10 54
and	3	s. Grégoire	5 21	6 38	9 7	0 9
mar	4	ste Rosalie	5 23	6 36	9 56	1 21
ner	5	s. Victorin	5 24	6 35	10 58	2 27
eud	6	s. Onésime	5 26	6 33	Matin.	3 20
vend	7	s. Cloud	5 28	6 31	0 14	4 6
fam	8	Nar. Viarg.	5 30	6 29	1 30	4 39
1 ^{er} D	9	s. Adrien	5 31	6 28	2 52	5 8
lund	10	s. Nicol. T.	5 33	6 26	4 7	5 33
mar	11	s. Patient	5 35	6 24	5 24	5 55
mer	12	ste. Leonce	5 37	6 22	6 37	6 15
jeud	13	s. Maurille	5 38	6 21	7 47	6 37
vend	14	Exal. ste Cr	5 40	6 19	9 0	7 0
fam	15	s. Nicodém	5 42	6 17	10 8	7 26
1 ^{er} D	16	s. Lamberr	5 44	6 15	11 16	7 58
lund	17	s. Porphire	5 45	6 14	0 18	8 38
mar	18	s. Chryf.	5 46	6 12	1 ^h 12	9 28
mer	19	4 Tems	5 48	6 10	2 ^h 1	10 21
jeud	20	s. Eustache	5 50	6 8	2 40	11 21
vend	21	s. Mathieu	5 52	6 6	3 15	Matin.
fam	22	s. Maurice	5 54	6 5	3 44	0 27
1 ^{er} D	23	s. Teclé	5 56	6 3	4 8	1 31
lund	24	s. Andoche	5 58	6 1	4 34	2 37
mar	25	s. Firmin	6 0	5 59	4 50	3 42
mer	26	ste. Justine	6 2	5 57	5 16	5 0
jeud	27	s. C. s. Da.	6 3	5 56	5 37	6 11
vend	28	s. Cérar	6 5	5 54	6 1	7 31
fam	29	s. Michel.	6 7	5 52	6 35	8 51
1 ^{er} D	30	s. Jérôme.	6 9	5 50	7 17	10 8

DECEMBRE. Signe, le CAPRICORNE

Jours dim. de 10' *usq.* 22 & croi. de 3' *usq.* 31.

☾ D. Q. le 1.

☾ Nouv. Lune le 9.

☽ Piem. Quartier le 25.

☽ P. L. le 24. D. Q. le 31.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Coi. du S.	Lev. de la Lune.		Coi. de la Lune.	
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
sam	1	s. Eloi	7h45	4h15	Matin.		0	14
1 Di	2	Avent.	7 46	4 14	0	4	0	36
lund	3	Fr. Xav.	7 47	4 13	1	15	0	56
mar	4	ste Barbe.	7 48	4 12	2	26	1	17
mer	5	s. Sabas Je.	7 48	4 11	3	40	1	47
jeud	6	s. NICOLAS	7 49	4 11	4	40	2	3
vend	7	s. Ambr. Je.	7 50	4 10	5	43	2	35
sam	8	Con. N. D.	7 51	4 9	6	44	3	12
2 D.	9	s. Damase	7 51	4 9	7	39	4	3
lund	10	ste. Valery	7 52	4 8	8	28	4	54
mar	11	ste. Eulalie	7 52	4 8	9	10	5	51
mer	12	s. Honorat	7 53	4 7	9	44	6	53
jeud	13	s. Memmin	7 53	4 7	10	12	7	55
vend	14	} <i>Jéûne.</i>	7 54	4 6	10	34	9	0
sam	15		7 54	4 6	10	53	10	6
3 D.	16	s. Liberat	7 54	4 6	11	13	11	11
lund	17	Timoléon	7 54	4 6	11	32	Matin.	
mar	18	s. Philoge.	7 55	4 5	11	55	0	18
mer	19	<i>Quar. Temps</i>	7 55	4 5	Soir.	16	1	26
jeud	20	ste. Victoir.	7 55	4 5		46	2	39
vend	21	s. Thomas	7 55	4 5	1	26	3	57
sam	22	s. Nicaise	7 55	4 5	2	9	5	11
4 Di	23	ste. Luce V.	7 55	4 5	3	2	7	32
lund	24	<i>Vie. jéûne</i>	7 55	4 5	4	19	7	17
mar	25	N O E L.	7 55	4 5	5	33	8	23
mer	26	s. Etienne	7 55	4 5	7	0	9	5
jeud	27	S. Jean E.	7 54	4 6	8	20	9	36
vend	28	s. Innocens	7 54	4 6	9	37	10	5
sam	29	s. Thom. C.	7 54	4 6	10	50	10	28
Dim	30	s. Sabin, Ev.	7 53	4 6	Matin.		10	48
lund	31	s. Sylvestre	7 53	4 7	0	1	11	6



ALMANACH DES MUSES,

*Ou choix des Poésies fugitives
de 1787.*

ODE AU ROI,

Sur le voyage de Sa Majesté à Cherbourg.

L'EUROPE a vu longtems ses Rois demi-barbares,
de leur farouche aspect superbement avaras,
cachés dans leurs palais, sans en franchir le seuil;
ou s'ils l'abandonnoient, armés de leur tonnerre,
Année 1787. A

A V R I L. Signe, le TAUREAU.

Jours croissent de 49' le mat. & de 49' le soir

☉ Pleine Lune le 2.

● Nouv. Lune le 18.

☾ Dern. Quart. le 10.

☽ Prem. Quartier le 24

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev.	Cou.	Lev. de		Cou. de	
			du S.	du S.	la Lune		la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
1 Di.	1	Rameaux.	1h36	6h25	5	35	4	41
2 land	2	s. Hugues	5 3	6 26	6	50	5	1
3 mar	3	s. Richard	5 33	6 28	7	54	5	13
4 mer	4	s. Ambroise	5 31	6 30	8	58	5	43
5 jeud	5	s. Vinc. Fer.	5 30	6 31	10	8	6	8
6 vend	6	Prudence.	5 28	6 33	11	9	6	38
7 sam	7	s. Jules, Pa	5 26	6 35	Matin.		7	19
8 Di	8	P A S Q.	5 24	6 37	0	1	8	7
9 land	9	s. Fulbert	5 22	6 38	0	49	9	2
10 mar	10	s. Procope	5 20	6 40	1	29	10	3
11 mer	11	s. César.	5 19	6 42	2	3	11	14
12 jeud	12	Fructueu.	5 17	6 44	2	28	c	22
13 vend	13	s. Eruon	5 15	6 46	2	55		19
14 sam	14	s. Anicet	5 13	6 47	3	13	2	44
15 1 D.	15	Quasimodo	5 12	6 49	3	32	3	59
16 land	16	s. Merault	5 10	6 51	3	59	5	12
17 mar	17	s. Léon, Pape	5 8	6 53	4	18	6	33
18 mer	18	s. Anselme	5 7	6 54	4	49	7	58
19 jeud	19	s. Tiburce	5 5	6 56	5	27	9	23
20 vend	20	ste Opport.	5 3	6 58	6	12	10	39
21 sam	21	s. George	5 1	6 59	7	8	11	43
22 2 D.	22	s. Romain.	5 0	7 1	8	16	Matin.	
23 land	23	s. Gilbert.	4 58	7 3	9	28	0	38
24 mar	24	s. Robert.	4 56	7 4	10	37	1	14
25 mer	25	s. Marc, abst	4 55	7 6	0	1	1	46
26 jeud	26	s. Clet.	4 53	7 8	c	17	2	14
27 vend	27	s. Antime.	4 52	7 9		2	2	34
28 sam	28	s. Policarpe	4 50	7 10	3	34	2	53
29 3 D.	29	ste. Marie	4 48	7 13	4	38	3	13
30 land	30	s. Eutrope	4 46	7 14	5	47	3	32

M A L. Signe, les GEMEAUX:

Jours croissent de 38' le mat. & de 38' le soir:

☾ Pleine Lune le 2.

☀ Nouv. Lune le 17.

☾ Dern. Quartier le 10.

☀ Pr. Q. le 24 Pl. L. le 31.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cov. du S.	Lev. de la Lune.		Cov. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
mar	1	s. J. s. Ph.	4h45	7h16	6	56	3	51
mer	2	s. Anataſe.	4 44	7 17	8	2	4	14
jeud	3	Inv. Ste Cr.	4 42	7 19	9	3	4	44
vend	4	ste. Moniq.	4 40	7 20	10	0	5	23
sam	5	C. S. Aug.	4 39	7 22	10	52	6	10
6 Di.	6	S. J. P. L.	4 37	7 23	11	39	6	58
lund	7	s. Stanislas	4 36	7 25	Matin.		7	56
mar	8	Ap. S. Mic.	4 34	7 26	0	8	9	4
mer	9	Tr de S. N.	4 33	7 28	0	33	10	11
jeud	10	s. Gordien	4 32	7 29	0	58	11	17
vend	11	s. Mamert.	4 30	7 31	1	18	0	26
sam	12	s. Nérée	4 29	7 32	1	40	1	39
Di.	13	s. Servais	4 27	7 34	2	10	2	54
lund	14	s. Boniface.	4 26	7 35	2	22	4	12
mar	15	Iſidore.	4 25	7 36	2	49	5	31
mer	16	s. Honoré	4 23	7 38	3	23	6	56
jeudi	17	Ascension	4 22	7 39	3	55	8	22
vend	18	s. Venant.	4 21	7 40	4	52	9	26
sam	19	s. Yves.	4 19	7 41	5	57	10	24
1 Di	20	s. Bernard	4 18	7 43	7	3	11	9
lund	21	s. Hoſpice.	4 17	7 44	8	34	11	51
mar	22	s. Auſanin.	4 16	7 45	9	51	Matin.	
mer	23	s. Didier	4 15	7 46	11	6	0	18
jeud	24	s. Donatien.	4 14	7 47	0	19	0	40
vend	25	s. Pierre Cél.	4 13	7 48	1	26	0	55
sam	26	s. e. Julie.	4 11	7 49	2	33	1	19
Di	27	Pentecôte.	4 10	7 50	3	41	1	39
lund	28	s. Germain.	4 9	7 51	4	45	1	58
mar	29	s. Maximin.	4 8	7 52	5	46		18
mer	30	4 Tems.	4 8	7 3	6	53	2	53
jeud	31	ste. Petronil.	4 7	7 54	7	56	3	19

J U I N. *Signe*; L'ECRAVISSE.

Je. croi. jusq. 21 de 8' & dim. de 2' jusq. 30.

☾ Dern. Quartier le 8.

☀ Prem. Quartier le 22.

☾ Nouv. Lune le 15.

☀ Pleine Lune le 30

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev.		Lev. de la Lune.		Couv. de la Lune	
			du S.	du S.	H.	M.	H.	M.
vend	1	s. Probat	4h 6	7h 55	8	45	4	Matin.
sam	2	s. Poetan	4 5	7 56	9	31	4	55
3 Di.	3	Trinité.	4 4	7 56	10	9	5	51
lund	4	ste. Clotilde	4 3	7 57	10	39	6	51
mar	5	s. Boniface	4 3	7 58	10	58	8	0
mer	6	s. Hubert.	4 2	7 58	11	11	9	6
jeud	7	Fête. Dieu	4 1	7 59	11	42	10	12
vend	8	s. Medard.	4 1	8 0	Matin.		11	23
sam	9	s. Liboire	4 0	8 0	0	1	0	31
2 Di.	10	s. Landry	4 0	8 0	0	23	1	45
lund	11	s. Basile	3 53	8 1	0	44	3	2
mar	12	s. Ant. de P.	3 59	8 1	1	13	4	24
mar	13	s. Emmelic.	3 58	8 2	1	49	5	43
jeud	14	Oct. F. Dieu	3 58	8 2	2	31	6	57
vend	15	s. Ph. de N.	3 58	8 2	3	37	7	3
sam	16	s. Babolin	3 57	8 3	4	44	8	58
3 Di.	17	s. Avit, Abb.	3 57	8 3	6	0	9	35
lund	18	ste Marine.	3 57	8 3	7	22	10	12
mar	19	s. Ger. s. Pr.	3 57	8 3	8	41	10	39
mer	20	s. Silvere.	3 57	8 3	9	57	11	0
jeud	21	s. Lanfranc	3 57	8 3	11	6	11	12
vend	22	s. Séux.	3 57	8 3	0	18	11	38
sam	23	Vigile jeûne	3 57	8 3	1	24	11	57
4 Di.	24	N ^s . J. Bap.	3 57	8 3	2	33	Matin.	
lund	25	s. Eloy.	3 57	8 3	3	41	0	16
mar	26	s. Claude.	3 57	8 3	4	35	0	46
mer	27	s. Agoard.	3 57	8 3	5	39	1	21
jeud	28	Vig. Jeûne.	3 57	8 2	6	37	1	56
vend	29	s. P. s. P.	3 58	8 2	7	24	2	43
sam	30	C. des. P.	3 58	8 2	8	4	3	44

JUILLET. Signe, le Lion

Jours dimins de 29^e le matin & de 29^e le soir.

Ⓢ Dern. Quartier le 7.

Ⓢ Prem. Quart. le 12.

● Nouv. Lune le 14.

● Pleine Lune le 30.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev.		Cov.		Lev. de la Lune.		Cov. de la Lune.	
			du S.	du S.	du S.	du S.	H.	M.	H.	M.
5 D	1	s. Martial	3 h 50	8 h 2	8	36	4	41	4	41
lund	2	Vifit. N. D.	3 59	8 2	9	0	5	42	5	42
mar	3	s. Anatole	3 59	8 1	9	20	6	49	6	49
mer	4	Tr. s. Mart.	4 0	8 0	9	41	7	57	7	57
jeud	5	ste. Zoé, M.	4 0	7 59	10	1	9	5	9	5
vend	6	s. Goar, Pr.	4 1	7 59	10	18	10	13	10	13
sam	7	s. Aubierge	4 2	7 58	10	41	11	26	11	26
6 D	8	ste Elisab.	4 2	7 57	11	5	0	39	0	39
lund	9	s. Cyrille	4 3	7 57	11	31	1	57	1	57
mar	10	Sept Fr. M.	4 4	7 56	Matin.		3	14	3	14
mer	11	Tr. s. Benoît	4 4	7 55	0	17	4	31	4	31
jeud	12	s. Turiaf	4 5	7 54	1	8	5	40	5	40
vend	13	s. Jean, Abbé	4 6	7 53	2	11	6	37	6	37
sam	14	s. Bonavent.	4 7	7 52	3	29	7	29	7	29
7 D	15	s. Eulata	4 8	7 51	4	51	8	7	8	7
lund	16	s. Henri	4 9	7 50	5	11	8	36	8	36
mar	17	s. Sperat	4 10	7 49	7	31	8	57	8	57
merc	18	s. Clair, M.	4 11	7 48	8	48	9	20	9	20
jeudi	19	s. Vinc. de P.	4 12	7 47	10	0	9	38	9	38
vend	20	ste. Matg.	4 13	7 46	1	9	10	0	10	0
sam	21	s. Victor	4 14	7 45	0	20	10	19	10	19
8 D	22	ste Magdel.	4 15	7 44	1	26	10	45	10	45
lund	23	s. Apollin.	4 16	7 43	2	3	11	13	11	13
mar	24	Jours Canic.	4 18	7 41	3	31	11	49	11	49
mer	25	s. J. s. Chrif.	4 19	7 40	4	29	Matin.			
jeud	26	Tr s. Marc.	4 20	7 39	5	18	0	35	0	35
vend	27	s. Pantaleon	4 21	7 38	5	59	1	26	1	26
sam	28	ste. Anne	4 23	7 37	6	36	2	29	2	29
9 D	29	ste. Marthe	4 24	7 35	7	1	3	30	3	30
und	30	s. Ours	4 25	7 34	7	20	4	39	4	39
mar	31	s. Ger. Aux.	4 27	7 33	7	40	5	45	5	45

OCTOBRE. *Signe, le SCORPION.*

Jours dimin. de 52' le mat. & de 52' le soir.

☾ Dernier Quart. le 4

☽ Prem. Quartier le 19.

☾ Nouv. Lune le 11.

☽ Pleine Lune le 26.

<i>Jou. de la Sem.</i>	<i>du M</i>	<i>Noms des Saints.</i>	<i>Lev. du S.</i>	<i>Cou. du S.</i>	<i>Lev. de la Lune.</i>		<i>Cou. de la Lune.</i>	
					<i>H.</i>	<i>M.</i>	<i>H.</i>	<i>M.</i>
lund	1	s. Remi	6 h 11	5 h 49	8	5	11	19
mar	2	ss. Ang. G.	6 12	5 47	9	4	0	27
mer	3	s. Denis, Ab	6 14	5 45	10	11	1	26
jeud	4	s. François	6 16	5 43	11	27	2	13
vend	5	ste. Aure	6 18	5 41	<i>Matin</i>		2	38
sam	6	s. Bruno	6 20	5 40	0	44	3	28
19 D	7	s. Serge	6 21	5 38	2	1	3	43
lund	8	ste Brigitte	6 23	5 36	3	15	4	5
mar	9	S. Denis	6 25	5 34	4	27	4	28
mer	10	s. Telchide	6 27	5 32	5	37	4	50
jeud	11	s. Natalie	6 28	5 31	6	51	5	12
vend	12	s. Pion	6 30	5 29	7	58	5	37
sam	13	s. Geraut	6 32	5 27	9	6	6	6
20 D	14	s. Caliste	6 34	5 25	10	12	6	42
lund	15	ste. Therese	6 35	5 24	11	8	7	28
mar	16	s. Bertrand	6 37	5 22	12	57	8	22
mer	17	s. Carbonet	6 39	5 20	0	49	9	15
jeud	18	s. Luc Eve	6 41	5 18	1	22	10	16
vend	19	s. Savinien	6 43	5 17	1	52	11	21
sam	20	s. Caprais	6 44	5 15	2	17	<i>Matin.</i>	
21 D	21	ste. Ursule	6 46	5 13	2	37	0	32
lund	22	s. Mellon	6 47	5 12	2	55	1	36
mar	23	s. Hilarion	6 49	5 10	3	22	2	49
mer	24	s. Magloire	6 51	5 8	3	45	3	58
jeud	25	s. Cr. s. Cr.	6 53	5 6	4	12	5	13
vend	26	s. Rustique	6 55	5 5	4	39	6	31
sam	27	s. Sigisbaud	6 56	5 3	5	15	7	50
21 D	28	s. S. s. Jude.	6 58	5 1	6	6	9	8
lund	29	s. Narcisse	6 59	5 0	7	3	10	20
mar	30	s. Lucain	7 1	4 58	8	10	11	21
mer	31	<i>Vigile jeûne</i>	7 3	4 56	9	20	0	512

NOVEMBRE. Signe, LE SAGITTAIRE.

Jours dimin. de 39' le mat. & de 39' le jour.

☾ Dern. Quartier le 2.

☀ Prem. Quartier le 13.

☾ Nouv. Lune le 9.

☀ Pleine Lune le 25.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cou. du S.	Lev. de la Lune.		Cous. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
jeud	1	Toussaints	7h 5	4h 55	10	40	0	59
vend	2	Trepasfés	7 6	4 53	11	55	1	25
sam	3	s. Marcel.	7 8	4 51	Mar.		1	53
13 D	4	s. Charles	7 9	4 50	2	8	2	14
lund	5	s. Bertilde	7 11	4 48	2	22	2	35
mar	6	s. Leonard	7 13	4 47	3	31	2	55
mer	7	s. Achille	7 14	4 45	4	38	3	15
jeud	8	Stes Reliq.	7 16	4 44	5	48	3	41
vend	9	s. Mathurin	7 17	4 42	6	54	4	8
sam	10	s. Quintil.	7 19	4 41	7	58	4	42
14 D	11	s. Martin	7 20	4 39	9	0	5	24
lund	12	s. René; Ev.	7 22	4 38	9	54	6	14
mar	13	s. Brice; Ev.	7 23	4 36	10	43	7	9
mer	14	s. Balsamin	7 25	4 35	11	19	8	11
jeud	15	s. Malo; Ev	7 26	4 33	11	51	9	8
vend	16	s. Edme	7 27	4 32	0	15	10	14
sam	17	s. Agnan	7 29	4 31	0	39	11	10
23 D	18	s. Odon	7 30	4 29	0	58	Mar.	
lund	19	ste. Elisab.	7 32	4 28	1	19	0	26
mar	20	s. Mandé	7 33	4 27	1	44	1	35
mer	21	Pr. de N.D.	7 34	4 26	2	1	2	44
jeud	22	ste. Cecile	7 35	4 24	2	31	3	59
vend	23	s. Clement	7 36	4 23	3	3	5	17
sam	24	s. Chrysoft.	7 38	4 22	3	42	6	35
26 D	25	ste Cathér.	7 39	4 21	4	42	7	54
lund	26	ste. Gen. A.	7 40	4 20	5	47	9	0
mar	27	s. Viral	7 41	4 19	6	59	9	59
mer	28	s. Maxime	7 42	4 18	8	19	10	44
jeud	29	s. Saturnin	7 43	4 17	9	18	11	24
vend	30	s. André.	7 44	4 16	10	56	11	41

DECEMBRE. Signe, le CAPRICORNE

Jours dim. de 10' jusqu. 22 & croi. de 3' jusqu. 31.

☾ D. Q. le 1.

☾ Nouv. Lune le 9.

☽ Prem. Quartier le 25.

☽ P. L. le 24. D. Q. le 31.

Jou. de la Sem.	du M	Noms des Saints.	Lev. du S.	Cen. du S.	Lev. de la Lune.		Cen. de la Lune.	
					H.	M.	H.	M.
sam	1	s. Eloi	7h45	4h15	Matin.		0	14
1 Di	2	Avent.	7 46	4 14	0	4	0	36
lund	3	Fr. Xav.	7 47	4 13	1	15	0	56
mar	4	ste Barbe.	7 48	4 12	2	26	1	17
mer	5	s. Sabas Je.	7 48	4 11	3	40	1	47
jeud	6	s. NICOLAS	7 49	4 11	4	40	2	3
vend	7	s. Ambr. Je.	7 50	4 10	5	43	2	35
sam	8	Con. N. D.	7 51	4 9	6	44	3	12
2 D.	9	s. Damase	7 51	4 9	7	39	4	3
lund	10	ste. Valery	7 52	4 8	8	28	4	54
mar	11	ste. Eulalie	7 52	4 8	9	10	5	51
mer	12	s. Honorat	7 53	4 7	9	44	6	53
jeud	13	s. Memmin	7 53	4 7	10	12	7	55
vend	14	} Jeûne.	7 54	4 6	10	34	9	0
sam	15		7 54	4 6	10	53	10	8
3 D.	16	s. Liberat	7 54	4 6	11	13	11	11
lund	17	Timoléon	7 54	4 6	11	31	Matin.	
mar	18	s. Philoge.	7 55	4 5	11	55	0	18
mer	19	Quat. Temps	7 55	4 5	0	16	1	26
jeud	20	ste. Victoir.	7 55	4 5	0	46	2	39
vend	21	s. Thomas	7 55	4 5	1	26	3	57
sam	22	s. Nicaise	7 55	4 5	2	9	5	11
4 Di	23	ste. Luce V.	7 55	4 5	3	2	7	32
lund	24	Vig. jeûne	7 55	4 5	4	19	7	17
mar	25	N O E L.	7 55	4 5	5	33	8	23
mer	26	s. Etienne	7 55	4 5	7	0	9	5
jeud	27	S. Jean E.	7 54	4 6	8	20	9	36
vend	28	s. Innocens	7 54	4 6	9	37	10	5
sam	29	s. Thom. C.	7 54	4 6	10	50	10	28
Dim	30	s. Sabin, Ev.	7 53	4 6	Matin.		10	48
lund	31	s. Sylvestre	7 53	4 7	0	1	14	6



ALMANACH DES MUSES,

*Ou choix des Poésies fugitives
de 1787.*

ODE AU ROI,

Sur le voyage de Sa Majesté à Cherbourg.

L'EUROPE a vu longtems ses Rois demi-barbares,
de leur farouche aspect superbement avarés,
cachés dans leurs palais, sans en franchir le seuil;
ou s'ils l'abandonnoient, armés de leur tonnerre,
Année 1787. **A**

(2)

ils alloient ravager la terre ,
écrasant leurs sujets du poids de leur orgueil.

Mais fiere désormais de ses droits qu'elle atteste ,
l'humanité relève un front noble & modeste ,
& les Rois, de leur foudre ont dépouillé leurs mains.
la sagesse a conduit aux rives de la Seine ,
le Marcellus du Boristhène ,
l'Antonin de Stockholm, le César des Germains.

Nous te devons bien plus, ô puissante Sagesse !
D'un Prince magnanime éclairant la jeunesse ,
tu règles , avec lui , le destin des Français ;
& dès le même instant qu'il monta sur le Trône ,
à ta voix soumettant Bellone ,
il apprit à compter ses jours par des succès.

Dès-lors nos Pavillons , proménés sur les ondes ;
dévirent les garans du bonheur des deux Mondes ;
Près d'eux , les Léopards rampèrent abattus ;
& Louis fut fonder , au Nord de l'Amérique ,
l'immense & sage République ,
Monument immortel de ses hautes vertus.

Que vois-je ! tout-à-coup, il semble fuir Versailles.
Entend-il retentir le signal des batailles ?
Mène-t-il au combat ses Guerriers triomphans ?
Non : déposant l'éclat de la grandeur suprême ,
Il va voir des sujets qu'il aime ,
comme un père adoré visiter ses enfans .

Au-devant du Héros , la douce Bienfaisance ,
 aux Neustriens charmés annonçant sa présence ;
 vers les bords de Cherbourg vient de le diriger :
 Cherbourg ! vaste rivage , où la mer découverte ,

des Nochers préparant la perte :
 leur présente , en grondant , un abri mensonger.

Mais Louis les protège & dissipe leur crainte.
 Il parle. Un Port, soudain, forme une large enceinte.
 De superbes remparts vont embrasser la mer.
 Le bronze y tonne au loin par cent bouches ter-
 ribles ;

& nos vaisseaux, vainqueurs paisibles ,
 bravent & leurs rivaux , & les tyrans de l'air.

Ah ! si l'un des Bourbons , au pied des Pyrénées,
 vit se joindre , à sa voix , les deux mers , étonnées
 qu'un mortel eût conçu cette étrange union ,
 Louis fait plus : il dompte une mer mugissante ;
 & dans Cherbourg , sa main puissante ,
 renferme le dépôt des terreurs d'Albion.

Quoi ! ce Roi , par ses yeux , veut tout voir , tout
 connoître ?

Mer, tu sens le plaisir d'avoir porté ton maître !
 tes flots ont treffailli sous un si noble poids !
 Et toi , qui le reçus , vaisseau cher à la France ,
 ne démens point sa confiance :
 dans les jours du danger fais respecter ses loix.

Mais , que dis-je ? Ecartons une triste pensée.
 Devons-nous craindre encor la discorde insensée ?

(4)

Louis veille au repos d'un peuple généreux ;
& tandis qu'on le voit parcourir son empire ,
l'enthousiasme qu'il inspire
ranime , en lui , l'ardeur de faire des heureux.

Pour moi , sur l'océan , au milieu des allarmes ,
j'ai chanté , jeune encor , la gloire de tes armes ,
& prédit de tes fils les destins éclatans :
grand Roi ! souffre aujourd'hui que ma lire enhardie ,
grace à ton nom , soit applaudie ,
& se sauve , avec lui , du naufrage des tems.

PAR M. DE CASTERA.

EPIGRAMME.

CERTAIN grimaud de l'école échapé ,
cahiers en main , lit , péroré , amplifié ;
vous le voyez en Apôtre équipé
crier haro sur la philosophie :
croit-il en Dieu ? ma foi ! je m'en défie ,
tant à son père il ressemble en tout point !
car le défunt qu'on nous béatifie
en parloit fort : mais il n'y croyoit point.

PAR M. M. D. M.

ACELLE QUI S'Y RECONNOITRA.

IL ne faut plus songer à moi ,
 me dit hier Dame Lucrèce ;
 à l'himen j'ai donné ma foi ,
 je lui dois toute ma tendresse.

Recevez ce baiser bien doux
 pour prix de votre amour sincère ;
 mais par respect pour mon époux ,
 oubliez que je vous fus chère.

Baisez encor, baissez ces yeux
 qui vous causent tant de souffrance ,
 mais que ce soit pour nos adieux ,
 & que ce soit sans espérance !

Ah ! si jamais je m'enflammois ,
 l'amour me tourneroit la tête ,
 & j'aimerois trop , si j'aimois...
 Mais , grace au ciel ! je suis honnête.

Comme elle péreroit ainsi ,
 j'entends du bruit à la fenêtre ;
 voilà mon pauvre cœur transi :
 fuyons, c'est le mari peut-être.

Non, Messieurs ; c'étoit un amant

A iij

(6) ,

qui venoit ... vous devez m'entendre ;
& qui touffoit impoliment ,
parce qu'il s'ennuyoit d'attendre .

PAR M. HOFFMAN .

LE MOINEAU ET LE PINÇON .

F A B L E .

Q'A V E Z-vous fait à la Mésange ?
demandoit un Pinçon , au Moineau l'autre jour ,
elle a long-tems & sans aucun détour ,
parlé de vous d'une manière étrange .
En vérité ! j'ai les larmes aux yeux
de son affreuse calomnie ;
j'en suis désolé , furieux :
oh ! la dangereuse ennemie !
Je vais vous répéter , & par pure amitié ,
ce qu'elle a dit ; il faut bonne mémoire ,
j'en oublierai peut-être la moitié :
mais vous saurez toujours assez de cette histoire ,
pour bien juger que c'est l'oiseau
le plus méchant , le plus noir du bocage .
Vous vous trompez , repartit le Moineau ,
mon bon ami , vous l'êtes davantage .

PAR Madame la Marquise DE LA FÉR ** .

V E R S

LUS CHEZ M. DE J. ***.

C'EST ici le temple des arts ,
 le temple du plaisir, de la douce harmonie ,
 & de la bonne compagnie :
 tout y flatte le goût, l'oreille ; les regards.
 Le pinceau sur la toile a répandu la vie,
 & le marbre , de toutes parts ,
 fut animé par le génie.
 Marbres, vous me jetez dans un trouble enchanteur.
 Qu'Athalanté me plaît ! suspendue avec grace,
 elle a l'air de courir, & toujours reste en place.
 Je soupçonne entre nous qu'elle attend son vain-
 queur.

O Beautés, à quoi sert de feindre ?
 à fuir légèrement quand l'honneur veut contraindre,
 on est retardé par son cœur !

il faut paroître fuir, & se laisser atteindre.

Quelle intéressante langueur
 de la Vestale même attendrit le silence !

que j'aime à voir ses beaux yeux se baisser !
 sous ce voile touchant, rêveuse avec décence,
 s'il n'est pas vrai qu'à l'amour elle pense ,
 ah ! du moins elle y fait penser.

Venus (cela se doit) est à quelque distance.
 Sans doute la Vestale est la tendre pudeur,
 qui combat mollement une secrète ardeur.

▲ iv.

Elle peint à nos yeux la douce résistance
par qui la beauté s'embellit.

La pudeur est en-buste ; un buste lui suffit.

La Venus est entière, & sous un toit plus sombre,
cherche au fond du jardin le demi-jour des bois.

Tout est en règle, je le vois :

la pudeur au fallon, la volupté dans l'ombre.

Qui n'en viroit ici l'heureux Pigmalion !

Dans son atelier, nous dit-on,

le marbre de sa Galathée,

palpita tout-à-coup sous la main enchantée.

L'amour fit ce miracle, on n'en sauroit douter.

Mais quoi ! faut-il le regretter ?

Nous avons mieux ; & sans prodige,

ici, par un plus doux prestige,

de réelles Beautés font sentir leur pouvoir.

De nos cœurs, de nos sens aimables Souveraines,

je vois autour de nous les Graces se mouvoir,

& j'entends chanter des Sirènes.

Qu'il est dangereux de les voir,

& dangereux de les entendre !

Esprit, talens, musique harmonieuse & tendre,

beauté de marbre, & vivante beauté,

chefs-d'œuvre du pinceau, séduisante gaité,

vous offrez à la fois dans cet asyle aimable,

les enchantements de la fable,

& ceux de la réalité.

Un nouvel Atticus de ce temple est le maître.

Anacréon en le Prêtre.

C'est-là son prieuré , ses hymnes font ses vers.
 Je vois Flore & sa mère y mêler leurs concerts.
 Heureux fondateur de ce temple ,
 vous que le Dieu des arts , en naissant a doté
 de goût , d'esprit , d'aménité ,
 de son culte brillant , donnez ici l'exemple.
 Représentez toujours ce Dieu qui vous chérit,
 & mieux encor , s'il est possible.
 Je vois autour de vous la beauté qui sourit :
 pour vous , la tendre Isé seroit encor sensible.
 D'une Nymphé jadis poursuivant les appas ,
 ce Dieu, tout Dieu qu'il est, n'eut qu'un laurier fri-
 vole :
 moi je vous donne ma parole ,
 que Daphné ne vous fueroit pas.

PAR feu M. THOMAS.

A N N O N C E.

DRAME nouveau : la terreur y domine ;
 Acte premier : la guerre & ses fureurs ;
 Acte second : la peste & ses horreurs ;
 dans le suivant , j'ai placé la famine ;
 le quatrième est d'un effet très-beau :
 au bruit affreux du tonnerre qui gronde ,
 le genre-humain descend dans le tombeau ;
 mon dénoûment sera la fin du monde !

PAR M. PONS DE VERDUN

AV.

IL FAUT AIMER.

POURQUOI, gentille Tourterelle,
 m'éveillez-vous au point du jour ?
 vous connoissez pour vous mès soins & mon amour.

Dans une cage propre & belle ;
 vous ne restez que le tems qu'il vous plaît.
 Un nid commode, une onde fraîche & pure,
 du chènevis, des herbes, du millet,
 & des caresses sans mesure,
 n'avez-vous pas tout à souhait ?

Ah ! je devine : un ramier doux & tendre,
 à l'ombre des bois vous attend.

Allez le joindre : & puisse-t-il vous rendre
 heureuse d'un bonheur constant !

Mais du chasseur impitoyable,
 vous osez donc braver les traits,
 & l'amour non moins redoutable,
 & le Berger qui vous tend ses filets...

Il vous fant un ami, Tourterelle chérie,
 voilà tout ; le reste n'est rien.

Je le sens comme vous : l'amour est le seul bien ;
 sans amour, qu'est-ce que la vie ?

PAR M. DAILLANT DE LA TOURNAI.



STANCES.

Faites le jour des Rois.

UN Roi l'a dit, mes amis, je l'en crois :
j'en fis hier la douce expérience ;
le plus beau rêve à faire pour des Rois,
est de rêver qu'ils sont Rois de la France.

Si Darius fut Roi par son cheval,
j'ai d'une fève obtenu ma puissance ;
mais, direz-vous, voyez l'original !
quels plaisans Rois au prix du Roi de France ?

J'en conviendrai : mais, vous, à votre tour,
pour un Monarque ayez plus d'indulgence ;
et confessez que, pendant tout un jour,
je pus marcher l'égal du Roi de France.

Le sort me nomme : aussi-tôt mille voix,
ont de mon règne illustré la naissance ;
ainsi disois-je on chantoit autrefois,
l'avènement du nouveau Roi de France.

Je prends pour Reine un objet plein d'appas,
elle avoit tout, grâces, esprit, bienfaisance ;
je vous entends ; vous vous dites tout bas :
c'est le portrait de la Reine de France.

A vj

(11)

Mais tu n'as pas de Ministres ; tant mieux !
souvent des Rois ils trompent la prudence :
je n'en veux point ; ou j'en veux comme ceux
qu'à de nos jours choisis le Roi de France.

Dans mes Etats , j'ai fait fleurir la paix ;
j'ai sur les miens répandu l'abondance ;
je fus aimé , béni de mes sujets :
ainsi voit-on régner le Roi de France.

Biens, sceptre, honneurs, tout est fini pour moi ;
telle est du sort la bizarre inconstance :
heureux du moins en cessant d'être Roi ,
de me trouver sujet du Roi de France !

PAR M. THEVENEAU.

LE FINANCIER INCORRIGIBLE ,

C O N T E .

MONDOR, vieux & riche traitant ,
venoit d'épouser sa donzelle :
sa vieille sœur, en l'apprenant :
ah ! juste Ciel , s'écria-t-elle !
par lui, le public désolé ,
se verra donc toujours volé !

PAR M. DE LA PLACE.

STANCES.

C'EN est fait ! je quitte la ville ;
j'abjure ce triste séjour ,
des soucis éternel azile
où jamais n'habite l'amour ;

où l'ame toujours inquiète
est en proie à mille desirs ;
où l'impérieuse étiquette
tyrannise jusqu'aux plaisirs.

Adieu , fastueuse opulence !
adieu richesses , dignités !
faux biens que ce vulgaire encense ,
qu'étes-vous sans la liberté ?

C'est toi , solitude champêtre ,
où je verrai couler mes jours ;
c'est toi qui me feras connoître ,
des bien inconnus dans les cours.

Qu'ici j'aime à voir la nature
m'offrir dans sa variété ,
les richesses de sa parure ,
& l'attrait de la volupté !

Ces ormeaux joignent leur feuillage ,
non pour braver les feux du jour ,
mais pour me présenter l'image
de deux cœurs unis par l'amour.

La fleur qui n'a qu'une journée ,
& qui la consacre au zéphir ,
m'avertit que ma destinée
n'est qu'un instant qu'il faut saisir.

Dieux du bonheur , Dieux du bel âge ,
venez donc remplir mes souhaits ,
venez , & sûrs de mon hommage ,
ne retardez point vos bienfaits.

Pour l'enfant qui règne à Cythère ,
mon premier encens doit fumer :
malheureux le mortel sévère ,
qui peut vivre & ne point aimer !

Fils de Vénus , ame du monde ,
embrâse-moi de ton ardeur ;
& d'une atteinte trop profonde ,
ne crains pas de bleffer mon cœur.

Mais quand je m'offre sans défense
aux fers que tu m'as préparés ;
pour me faire aimer ta puissance ,
ne choisis que des traits dorés.

Eloigne ces cruelles armées ;
 & ces transports & ces fureurs ;
 qui font une source de larmes ,
 de tes plus touchantes faveurs.

Qu'à jamais fixé sur tes traces ,
 le bonheur suive mes desirs ;
 sois toujours le frère des Graces ,
 & le Dieu charmant des plaisirs.

Après toi , dans le même temple ;
 l'amitié recevra mes vœux ,
 & c'est de fleurs qu'à ton exemple ,
 elle me formera des nœuds.

Dans ces chaînes dignes d'envie ,
 s'il me reste quelque loisir ,
 Beaux-arts, à qui je sacrifie ,
 vous prendrez soin de le remplir.

Mais dans une vaste carrière ,
 je ne perdrai point mes efforts :
 c'est entre le myrte & le lierre ,
 que je veux former des accords.

Mes vers, fruits d'une douce ivresse ,
 sans étude, sans ornement ,
 seront écrits par la paresse ,
 & dictés par le sentiment.

(16)

Un autre , chantera , s'il l'ose ,
& les combats & les guerriers :
qu'Apollon me cueille une rose ,
& je le quitte des lauriers.

PAR Madame VERDIER.

LE HIBOU ET L'AIGLE,

A P O L O G U E .

A s O N manoir las de borner sa vue ,
certain Hibou supplia l'aigle un jour ,
de lui montrer l'olimpique séjour ;
l'Aigle , en jouant , le porta sur la nue
jusqu'au soleil : Ami , le vois-tu bien ?
Je vois... je vois force brépillards , & rien ;
dit le Hibou. L'Aigle moqueur & leste ,
vous rejéta mon aveugle ici bas.
Pour admirer un spectacle céleste ,
il faut des yeux ; les Hiboux n'en ont pas.

PAR M. LE BRUN.



A MONSIEUR DE LA MURE,

*Doyen des Professeurs Royaux au
Ludovicée de Montpellier.*

O v o u s dont le génie & le savoir profond,
que suit l'expérience à la marche certaine ,
rendent Hygie en tous lieux Souveraine ,
de Genève à Moscou , de Paris à Boston ,
& guérissent l'Anglois pour soulager l'affront
d'avoir perdu cette ville hautaine ;
O vous ! illustre Professeur ,
dont la vie à la nôtre est chère & précieuse ;
pardonnez si dans mon erreur ,
d'une bouche irréligieuse ,
hier j'ai persiflé votre art conservateur.
Nous étions chez le plus aimable
des grands Seigneurs & des Héros ;
il donne le champ libre & l'exemple aux bons mots
le brillant Auvilé ruisseloit sur la table ,
& les traits trempés dans ses flots ,
ne trouvent rien d'invulnérable.
Oui, j'osai contre un art dont vous dictez les loix,
proférer quelques Epigrammes ;
elles vont chercher quelquefois
& les Medecins, & les femmes ;
& cependant est-il des cœurs ingrats ,
qui le soient autant que les nôtres ?

(18.)

Nous nous précipitons en santé dans leurs bras ;
nous nous jettons, malades, dans les vôtres. !
Nés avec le besoin utile & dangereux,
de vos Confrères & des Belles ;
nous ne pouvons vivre sans eux ,
nous ne pouvons vivre sans elles.
Homme aimable & Docteur savant ,
vous combattez la mort, & vous charmez la vie ;
faites long-tems la gloire & l'agrément
de ma trop heureuse partie ;
dans l'art qui commande au trépas ,
plus infailible que le Pape ,
vous êtes Vicaire ici bas
du Dieu que l'on nomme Esculape.

PAR M. DE CHOISY.

ÉPIGRAMME.

Bon jour donc ! afféyez-vous-là ,
en votre absence sans scrupule ,
Madame Ursule que voilà
vous prêtoit un gros ridicule. . .
Oh ! je connois Madame Ursule ;
elle prête tout ce qu'elle a.

PAR M. le Chev. DE R ***

STANCES

D'UN PROVINCIAL, A PARIS.

ENFIN j'ai vu la ville immense,
 où les Provinciaux vont chercher le bonheur ;
 j'ai dit en la voyant : quelle magnificence !
 la France est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature ,
 temples saints que l'orgueil bâtit :
 j'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure ,
 & ces palais si grands , où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens où le luxe se joue ;
 j'ai vu des Dieux nonchalamment portés ;
 j'ai fait mieux que les voir : ils m'ont couvert de
 boue ,
 noble émanation de ces Divinités.

J'ai vu multiplier les Muses & les Graces :
 j'ai vu sur cinq ou six Parnasses
 le chaste Chérubin & le décent Jeannot ,
 les prisons de S* *. & les cercueils d'A...

Dans un temple de la magie
 où les arts alliés joignent leur énergie ,
 j'ai vu des Paladins (rare & sublime effort !)
 danser à l'agonie & même après la mort.

(20)

J'ai vu des Nymphes surannées,
inscrire sur leurs fronts le chiffre de vingt ans :
J'ai vu des fleurs d'hiver & des roses fanées,
disputer la fraîcheur aux filles du printemps.

J'ai vu plus d'une aventurière
afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur,
& des Vénus dans la misère
crier : venez ici, nous vendons le bonheur.

Enfin dans ce Paris, chacun veut aller vivre ;
c'est le rendez-vous des souhaits :
cependant je n'y vis jamais
un seul homme content, à moins qu'il ne fût ivre.

PAR M. HOFFMAN.

EPIGRAMME.

LA prude Alix disoit à l'ivrogne Grégoire :
je suis veuve & sur mon honneur !
jamais besoin d'amour n'a troublé ma mémoire.
Je le crois bien, dit le rusé Buveur !
& moi, je n'ai jamais senti celui de boire.

PAR feu M. BORDÉ.



AM. LE MARQUIS D. MONTESQUIOU

Pour lui demander une permission de chasse.

Vous dont le sort, l'amour & le Dieu du Permesse
 ont prévenu, comblé les vœux :
 vous qui prizez le rang & la noblesse
 par le pouvoir de faire des heureux !
 Je viens vous adresser un vœu qui doit surprendre
 un ami de l'humanité ;
 car la faveur que de vous j'ose attendre ,
 c'est le droit de tuer avec impunité.
 Mais hâtons-nous d'éclaircir ce mystère ;
 je ne veux point tuer, si vous armez ma main ,
 petit ni grand, tenant au genre humain ;
 mais des perdrix la nation légère ,
 mais le peuple lièvre ou lapin.
 Je pourrois, repétant ce qu'à dit plus d'un livre ,
 & sur un ton moral habile à discourir ,
 dire que l'ennemi que je voudrois poursuivre
 à nos dépens se plaît à se nourrir ;
 & que sans crime on peut faire mourir
 ceux qui voudroient nous empêcher de vivre ;
 Mais sans masquer la vérité
 d'une brillante & vaine excuse ,
 je dirai que la faculté

me prescrit ce plaisir comme utile à ma Muse,
& nécessaire à ma santé.

Voisin du vieux Sénart, si je livrois bataille
à ses timides habitans,

je suis sûr à tous les instans,
si ce n'est ni Perdrix ni Caille,
de tuer tout au moins le tems.

Car ne croyez pas que je brille

dans les forêts par mon art assassin :

j'ai souvent dans mes vers fait parler Jean Lapin,
rarement j'ai versé le sang de sa famille.

Pressant d'un doigt rêveur le fatal bassinet,
& de chasse & de vers ensemble je m'escrime :

& lors qu'avec un Lièvre une rime paraît,
voilà que mon Chasseur distrait
laisse courir le Lièvre, & court après la rime.

Ainsi plus gai que glorieux,
je vois finir ma promenade,
& je me porte beaucoup mieux,
sans faire presque un seul malade.

D'une telle faveur je connois tout le prix

Marquis aimable autant que sage,

& j'ai, pour l'obtenir, emprunté le langage
que les Muses vous ont appris.

Si rendu savant par l'usage,

un jour dans les forêts je fais me faire un nom ;

si du Stryx on voit le rivage

peuplé d'ombres de ma façon,

j'invoquerai la Parque à filer occupée :

& si j'obtiens son utile secours,

je prirai que par moi chaque trame coupée
allonge celle de vos jours.

PAR M. IMBERT.

LE CHAPON.

C O N T E

Imité de l'Italien.

UN Forçat, certain jour, emportoit un chapon,
qu'il venoit de voler en un prochain village.
Son Officier le vit. Eh bien ! maître fripon !
tu vien donc encor du pillage ?
Ce Chapon , où l'as-tu volé ? —
Oh ! ce n'est point une capture ;
Monsieur , je veux être étranglé
si je ne l'ai payé , j'en jure. — —
Tu ne peux l'avoir acheté ;
coquin ! je te prends en mensonge ;
crois-tu me repaître d'un songe ?
déclare-moi la vérité :
tu n'as pas un fol dans ta poche....
Eh bien ! vends-le moi ce Chapon ,
pour le prix qu'il te coûte, & je le met en broche.

Oh ! volontiers, Monsieur, si vous le trouvez bon ;
je ne veux pas ici gagner , ni vous surfaire ;
voyez si cela peut vous plaire :
au juste il m'a coûté quatre coups de bâton.

PAR M. COURTAUDON.

CH AN S O N

Imitée d'un de nos anciens Poëtes.

EST-ELLE belle , à votre avis ,
celle que mon cœur tant souhaite ?
Elle a cheveux blonds , teint de lys ,
dents de perles , bras arrondis ,
pieds mignons & jambe bienfaite :
est-elle belle à votre avis ,
celle que mon cœur tant souhaite ?

Elle a seize ans , je vous le dis ,
deux yeux à vous tourner la tête ,
folâtre humeur , joyeux devis ,
sur les lèvres friand souris ,
sous le menton , beauté parfaite :
est-elle belle à votre avis ,
celle que mon cœur tant souhaite ?

PAR M. LEGRAND D'AUSSEY.

A MADEMOISELLE

A MADEMOISELLE M. ***,

Au Bal du Renelag, du Bois de Boulogne.

En quoi ! c'est Roselmis que le bonheur amène ?
Il manquoit aux Plaisirs d'y voir leur Souveraine ;
viens, & que l'oeil sur toi déceimment attaché
encense la vertu sous les traits de Psyché.

Cet air modeste & doux, la candeur de ton âge,
qui peut mieux rappeler sa ravissante image ?
Siège de la pudeur, ta bouche sans détour
n'a jamais murmuré les plaintes de l'Amour ;
c'est ainsi qu'échappée au berceau de l'enfance,
sourioit autrefois la paisible innocence.

Eh ! qu'àvoit-on besoin d'inventer le secret ?
les yeux apprenoient tout, & le cœur se taisoit.
Dans ce miroir charmant, ah ! qu'il est doux de lire !
ce que dit un regard, hélas ! comment l'écrire ?

Mais à peine arrivée, un cercle admirateur
sur ses pas, d'un salut, vient mandier l'honneur ;
à peine dans ces lieux, par la grace inspirée,
ta personne a laissé son empreinte adorée,
que j'entends bourdonner dans ce tumulte vain
des groupes de Paris le voltigeant essaim :

« Quoi, Madame, c'est là ce personnage unique !
» j'aime surtout beaucoup son air évangélique...

« La petite personne a du rouge, je crois,

Année 1787.

B

« pour s'éviter l'affront de rougir quelquefois.
 Tu leur pardonnes tout : j'aime à voir l'art de plaire
 des femmes en riant exciter la colère;
 leur désespoir plaisant amuse mon esprit.
 D'incarnat relevé ton village embellir
 à la faible lueur d'un discours satirique:
 Vénus à plus d'attraits, quand Junon la critique.

PAR M. le Chevalier DU PUY DES ISLETS.

LA PROMESSE IMPRÉVUE.

PUIS-JE espérer qu'après deux ans,
 enfin je toucherai ma somme ?

— Attendez encor quelque tems;

je vous païrai, foi d'honnête homme.

— Oh ! parbleu ! c'est trop m'éprouver;
 dès demain, je vous le déclare..

— Mais je n'ai point d'argent — Tarare !
 je vous en ferai bien trouver.

— Quoi ! vous — Oui, moi — Destin propice !

Mon ami, mon cher Créancier,

rendez-moi vite ce service,

vous ferez payé le premier.

PAR M. PONS DE VERDUN.



AU PRINCE EUGENE.

1716.

GRAND Prince, qui, dans cette Cour,
 où la Justice étoit éteinte,
 fûtes inspirer de l'amour,
 même en nous donnant de la crainte;
 vous que Rousseau, si dignement,
 a, dit-on, chanté sur sa lyre,
 Eugène, je ne fais comment
 je m'y prendrai pour vous écrire.
 Oh ! que nos François sont contents
 de votre dernière victoire, (1)
 & qu'ils chérissent votre gloire,
 quand ce n'est pas à leurs dépens !
 Poursuivez : des Musulmans
 rompez bientôt la barrière;
 faites mordre la poussière
 aux Circoncis intolens;
 & plein d'une ardeur guerrière,
 foulant aux pieds les turbans,
 achevez cette carrière
 au sérail des Ottomans :
 des Chrétiens & des Amans
 arborez-y la bannière.

(1) Bataille de Peterwaradin.

Vénus & le Dieu des combats
 vont vous en ouvrir la porte;
 les Grâces vous servent d'escorte;
 & l'Amour vous tend les bras.
 Voyez-vous déjà paroître
 tout ce peuple de Beautés
 esclaves des voluptés
 d'un Amant qui parle en maître ?
 Faites vite du mouchoir
 la faveur impérieuse
 à la Beauté la plus heureuse
 qui saura délasser le soir
 Votre Altesse victorieuse.
 Du séminaire des Amours,
 à la France, votre Patrie,
 daignez envoyer pour secours,
 quelques Belles de Circassie.
 Le Saint-Père, de son côté,
 attend beaucoup de votre zèle,
 & prétend qu'avec charité,
 sous le joug de la vérité
 vous rangiez ce peuple infidèle.
 Par vous, mis dans le bon chemin,
 on verra bientôt ces infâmes,
 ainsi que vous, boire du vin,
 & ne plus renfermer leurs femmes.

PAR VOLTAIRE.



LE BROCHET ET LA GRENOUILLE.

F A B L E.

SUR les bords d'un étang, des Grenouilles chan-
 toient ,
 ou pour mieux dire croassoient
 souvent la nuit , mais toute la journée.
 Un Brochet qu'elles ennuyoient
 s'en plaignit l'autre matinée.
 Il les apostropha d'une étrange façon ,
 sur leur voix & sur leur figure ,
 sur leur démarche & leur tournure ,
 sur la bassesse enfin de leur condition ;
 ce reproche surtout excita leur murmure.
 Tout fier de sa grosseur , le Brochet sans rival ,
 se croyoit maître du canal.
 Une Grenouille raisonneuse ,
 lui dit en sortant de son tron :
 Compère , tu n'es qu'un vieux fon ,
 de mépriser si fort la gent marécageuse ;
 crois moi , ne fais point vanité
 de ta beauté ,
 elle pourra t'être fâcheuse.
 Quand sur le cristall de ces eaux ,
 je te vois promener en faisant le gros dos ,
 je ne puis m'ôter de la tête
 qu'on viendra te pêcher pour chommer quelque
 fête.

Un oracle jamais n'eut un si prompt effet.
 A peine elle eut fini qu'on étend un filer,
 & le Pêcheur vous prend le dédaigneux Brochet,
 sans nul égard pour sa requête.

Il pense à la Grenouille, à sa prédiction;
 le malheur rend l'expression polie:
 hélas! hélas! ma bonne amie,
 lui cria-t-il de sa prison,
 je vois bien maintenant que vous aviez raison.
 Je sens trop tard que dans la vie,
 pour goûter sans revers longue félicité,
 il faut jamais ne faire envie,
 & rester dans l'obscurité.

PAR Madame la Marquise DE LA FER. ***

EPIGRAMME.

CLÉON ne fait rien à demi :
 tantôt il vous pille en Corsaire,
 tantôt il vous prête en Ami;
 sa femme à main galant peut plaire;
 il emprunte l'esprit d'autrui,
 par la raison qu'il n'en a guère;
 il est auteur, époux & père :
 pourtant Cléon n'a rien à lui.

PAR M. HESSEUX.

LA LOTERIE DE L'AMOUR.

C O N T E.

JADIS l'Amour ayant vu les Mortels
 las de gémir sous le joug de sa mère,
 avec humeur déserter ses autels,
 & sans regret quitter Gnyde & Cythère,
 voulut soudain, par quelque invention,
 leur donner tort, & se donner raison.
 Longtems le Dieu rêve, pense, imagine,
 fait & défait, & calcule, & combine;
 son plan enfin est à peine arrêté,
 il est content : c'est une nouveauté
 qu'il introduit ; & dans Cythère, & Gnyde,
 comme à Paris, on en étoit avide.
 Il falloit donc mettre l'œuvre au grand jour.
 Comme en secret jouit déjà l'Amour !
 Un prompt remord, & des flammes nouvelles
 vont le venger de ses sujets rebelles.
 Tout arriva comme il l'avoit prévu.
 Edit en main, en tous lieux on publie :
 — De par l'Amour ! c'est une Loterie ;
 que l'on accoure, on sera bien reçu ;
 le gain est sûr ; & , sans se compromettre,
 jeunes ou vieux, tout le monde y peut mettre.
 En même tems, le petit Dieu malin
 mettoit aussi l'Espérance en chemin :

& l'Espérance, émissaire fidèle,
 adroitement débitoit la nouvelle,
 des moindres lots avec chaleur parloit,
 & du gros lot dans tous les cœurs souffloit
 desir ardent; celui-là, disoit-elle,
 en lettres d'or porte : *Bonheur parfait.*

Chacun alors de croire sur parole;
 ne regretter le séjour enchanteur
 où de plaisir Vénus tenoit école;
 & de gémir du vuide de son cœur.

On revient donc, l'on marche, l'on s'empresse.
 Chemin faisant, on vante la Déesse;
 avec délire on s'entretient du Dieu.
 — La Loterie !.. On la tire dans peu !
 doublons le pas. — Les billets ! ah ! peut-être
 ils sont tous pris. Quel malheur, en effet,
 qu'aucun de nous, hélas ! n'ait pu connoître,
 projet pareil... même avant qu'il fût fait !
 Tout en parlant ainsi, l'on arrivait.

Déjà l'encens rallumé dans Cythère,
 de ses vapeurs couvre au loin l'atmosphère;
 le Temple est prêt, les Autels sont parés;
 & Ris & Jeux, placés sur les degrés,
 répondent tous au desir de la foule,
 semblable au flot qui sur le flot se roule.
 En un moment tout fut distribué.
 Il est un point que j'avois oublié,
 & que pourtant je ne dois pas omettre,
 c'est qu'au gros Lot, si quelqu'un aspirait,
 à tout hazard, alors, il devoit mettre

trois numéros, & ce choix étant fait,
du choix heureux le gros Lot dépendait.

Arrive enfin le moment du tirage.

Le col tendu, l'œil fixé en écoutant,
fille & garçon, de tout rang, de tout âge,
desire, craint, espère au même instant.

Mais vainement à part-foi l'on se fonde
sur son billet, sur sa combinaison;
les petits Lots sont sortis à foison,
& le gros Lot échappe à tout le monde.

Quand tout fut fait, en plaignant son destin,
plus d'un jura d'être un peu moins crédule
à l'avenir; s'en fit-il un scrupule
jusqu'au moment du tirage prochain?
Le fait, hélas, est au moins incertain.

Ce que l'on fait, grâce à la Chronique,
qui, de Cyhère, arrive tous les ans,
c'est qu'à ce jeu tout le monde se pique;
chaque tirage y fait des mécontents:
mais de plus belle encore on s'en occupe;
en sa faveur chacun fait le pari;
du genre humain, le sort est d'être dupe,
& le gros Lot n'est pas encor sorti.

PAR M. VIGÉE.



A U N A M I.

DANS ce siècle où chacun se pique
 d'analyser le sentiment,
 il n'est point d'Auteur de Roman
 qui ne parle métaphysique,
 & n'épuise le raisonnement,
 pour nous prouver que la Nature
 & l'Amitié ne sont qu'un nom,
 l'Amour un être de raison,
 & la franchise une imposture.
 Chacun parle, chacun agit
 d'après ce dangereux système ;
 le cœur est gâté par l'esprit,
 & l'on ne fait plus comme on aime,
 à force de se l'être dit.
 Sans trop chercher ce que nous sommes,
 sans pénétrer dans l'avenir,
 aimons & secourons les hommes,
 au lieu de les approfondir.
 Soit que le jour naisse ou s'achève,
 occupons-nous de nos amours,
 & si le bonheur est un rêve,
 ô, mon Ami, rêvons toujours.

PAR Madame DU FRESNOY.

L'HEUREUSE MÉDIOCRITÉ.

Vous ne fréquentez que les Grands :
vous avez des bijoux , des domaines , Pamphile ;
de beaux habits , des laquais insolens ;
dans un char radieux , vous traversez la Ville.

Vous possédez un million
très-promptement gagné dans la finance.

Votre femme est belle , dit-on ;
ses appas , & votre dépense
attirent dans votre Palais
une Société brillante.

Plus obscur ; moi , je vis en paix.

Un vieux grison , une servante :
voilà mon domestique ; une femme en tout tems ,
à son devoir ; à l'amitié fidelle ,

& mère de trois beaux enfans ,
d'une douceur toujours nouvelle ,

remplit mes jours , du grand monde ignorés.

Aux Champs , petite mérairie ,
table frugale , & mets bien préparés ,
doux loisir , sommeil qu'on envie ,
dans les Palais , sous des lambris dorés ;
amis sincères , éclairés ,
& bibliothèque choisie ,

voilà tout mon avoir , le terme de mes vœux.

Sur moi ne jetez plus , Pamphile ,

Bvj

Un regard triste & dédaigneux,
quand vous me trouvez par la Ville :
car je ne suis point malheureux.

PAR M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LA DÉFENSE DES JOKETS.

LES critiques toujours mordans,
des Jokets condamnent l'usage.
Que fait-on, disent-ils, d'un enfant de douze ans,
foible, étourdi, petit, comme on est à cet âge ?
Eh ! Messieurs les bavards, sur ces jolis enfans
finissez des discours que le fiel accompagne.
Peut-être les héros du temps de Charlemagne,
à leur service avoient-ils des Géans.
Mais tout a bien changé depuis deux cens trois
lustres,
& j'ose soutenir contre vos fots caquets
que nombre d'héritiers de nos hommes illustres
sont assortis à leurs Jokets.

PAR M. le Marquis DE FULFY.



ÉPITRE A M. DE...

PUISSIEZ-VOUS lire avec plaisir
ces vers, que dans ma solitude,
traient sans art & sans étude,
le sentiment & le loisir !
Ma sœur & moi , loin de la Ville ,
ici nous passons nos instans
dans ce repos doux & tranquille ,
qu'on ne sauroit trouver qu'aux champs.
Nos déserts simples & rustiques ,
n'offrent point les riches beautés
de ces campagnes magnifiques,
qu'orne le luxe des Cités ;
point de ces maisons dont le faste
étonnant les humbles guérets,
de la chaumière & du Palais,
présente l'affligeant contraste.
Mais si l'on ne trouve jamais,
par de vains & pompeux attrails,
la Nature ici prophanée ,
on n'y voit point les agrémens
dont elle ornoit les bords charmans
& du Lignon & du Pénée ;
il n'est point ici de ruisseaux
qui coulent sur l'herbe fleurie ;
pour exciter la rêverie ,

nous n'avons ni bois ni berceaux.

Au lieu de hêtres & de chênes ,
l'arbre de Pallas, sur nos plaines,
étend son paisible rameau.

Quant aux habitans du hameau ,
ils n'ont ni ruban, ni houlette ,
des fleurs n'ornent point leur chapeau ;
& pour rassembler leur troupeau ,
un cornet leur sert de musette.

Mais nos Pierrots & nos Toinons
valent dans leur grotesque allure ,
les Philis & les Coridons ;

ils sont vrais comme la Nature ,
& simples comme leurs moutons.

Tel est notre asyle champêtre ;
tels sont les lieux , où notre cœur
sent chaque jour que l'on peut être
heureux sans faste ni grandeur.

L'ennui, le fléau de la Ville,
ne nous verse point ses pavots.

Le temps qu'on employe à propos ,
marche toujours d'un pas agile.

Dès que l'aurore au front ferein
dore la cime des montagnes ,
la douce fraîcheur du matin
nous rappelle dans les campagnes :
nous y voyons d'un oeil charmé ,
l'éclat & la magnificence
dont le soleil à sa naissance
pare l'horison enflammé.

Que de richesses dispersées
 dans la plaine & sur les côteaux !
 là, sur leurs tiges affaîfies,
 les épis appellent la faux :
 ici les gerbes entassées
 n'attendent plus que les fléaux.
 Les fruits que produit le treillage
 ont déjà cessé de fleurir ;
 ces mûriers, privés d'un ombrage
 que chaque jour voit revenir ,
 nous rappellent que leur feuillage
 fut cueilli pour nous enrichir...
 O ! sage & féconde Nature !
 malheur à qui voit ta parure
 sans s'étonner ou s'attendrir !
 Mais du haut du brûlant tropique ,
 dès que le Soleil moins oblique
 nous lance des feux trop ardens ,
 dans notre demeure tranquille ,
 plus d'un amusement utile
 varie & remplit nos momens.
 Tantôt des fils de Polymnie ,
 nous lisons les doctes chansons ;
 tantôt notre ame plus hardie
 ose demander des leçons
 à la grave philosophie.
 Des siècles passés quelquefois ,
 Clio nous fait percer le voile ;
 quelquefois encore à nos doigts
 l'aiguille obéit sur la toile.

Un entretien rempli d'attraits ,
 souvent interrompt notre ouvrage ,
 l'amitié seule en fait les frais ,
 la raison & le badinage
 tour-à-tour y mêlent leurs traits.
 D'une ame tranquille & contente ,
 ainsi sans regrets ni desirs ,
 nous atteignons l'heure charmante ,
 où le Souffle heureux des zéphirs
 rafraîchit la terre brillante.
 Le jour qui fuit de nos vallons
 nous lance ses derniers rayons.
 Le travail cesse dans la plaine ,
 & du joug enfin délivré ,
 sur l'herbe qu'il foule à son gré ,
 le bœuf lentement se promène.
 Vers sa demeure , cependant ,
 le Laboureur revient gaiement ,
 & devant sa cabane antique
 on lui dresse un repas rustique ,
 que la faim va rendre excellent.
 Autour de lui , se réunissent
 ses compagnons laborieux ;
 de leurs chants grossiers , mais joyeux ,
 les échos voisins retentissent.
 Chacun prend & vide à son tour
 une coupe de vin remplie.
 On boit , on rit , & l'on oublie
 les pénibles travaux du jour.
 Enfin la nuit étend ses voiles ,

For étincelant des étoiles
 éclate dans un Ciel sercin ;
 & tandis qu'ici tout sommeille ,
 nous goûtons un repos divin ,
 que ne troublent jusqu'au matin
 ni le souvenir de la veille ,
 ni le souci du lendemain.

PAR Madame VERDIER.

SUR UNE PENSION

que l'Auteur n'avoit pas sollicitée.

SAINTES Amitiés, divines Bienfaitresses,
 c'est donc à vous que je dois la bonté !

Ah ! devancer mon espérance,

d'une muse un peu fière épargner la pudeur,
 c'est embellir vos dons d'un charme & d'une fleur,
 qu'il en double la jouissance.

Grâce au nouveau Colberg ! j'échappe à l'incerti-
 tude

d'un astre, hélas ! plein de rigueur !

Larmes que n'avoit pu m'arracher le malheur,
 coulez pour la reconnaissance.

PAR M. LE BRUN.

LA COLOMBE ET L'ENFANT,

F A B L E.

Un Enfant, son arc à la main,
se promenoit dans un bocage ;
une Colombe, au blanc plumage,
roucouloit ses amours sur un arbre voisin.

Il entend l'Oiseau solitaire :
il le voit, son arc est tendu,
la flèche part, & sur la terre,
l'Oiseau mourant, tombe étendu.
Le vainqueur enchanté, s'élance ;
de joie il tressigne, il bondit,
& , barbare par ignorance,
de loin à sa proie il sourit.

Plus près de sa victime, il alloit la surprendre ;
quand il entendit soupirer ;
alors il vit le sang qu'il venoit de répandre,
& se mit lui-même à pleurer.

Toi, qui vas décochant les traits de la satire,
toi, qui te fais un jeu de blesser tant de coeurs,
approche de plus près ceux que ta main déchire,
& le bon mot qui t'a fait rire,
te coûtera souvent des pleurs.

FRAGMENT

DU CHANT I. DE L'ART D'AIMER D'OVIDE.

O JEUNESSE ! crois-moi , cultive l'éloquence !
 Par elle , on peut briser les fers de l'innocence ;
 c'est peu : comme le peuple , & le Juge irrité ,
 tu verras à ta voix s'attendrir la beauté.
 Mais d'un triste savoir , évite l'étalage :
 près d'une jeune fille , ampoulant son langage ,
 quel autre amant qu'un sot s'érige en Orateur ?
 Un billet quelquefois fit haïr son auteur.
 Sois expressif , mais vrai ; simple à la fois & tendre :
 qu'on croye , en te lisant , & te voir & t'entendre ,
 Sans le lire , peut-être on rendra ton billet ;
 un jour on le lira ; suis toujours ton projet :
 le succès est certain : curieuse & moins sage ,
 un jour on le lira ; le bœuf le plus sauvage
 sous le joug voit un jour expirer sa fierté :
 le temps soumet au frein le coursier indompté ;
 le temps ronge le fer ; la terre qu'il déchire
 d'un cours lent , mais certain , parvient à le détruire.
 Quoi de plus dur qu'un roc ? goutte à goutte à la fin ,
 fluide & sans effort , l'onde creuse son sein :
 Pergame , avec le temps , a vu son jour suprême ;
 persiste , tu vaincras Pénélope elle-même.

On te lit sans répondre ? attends , ne presse rien ;
 sache lui faire aimer ce muet entretien.

Tu la verras bientôt, du plaisir de te lire;
 Se rendre par degrés au desir de t'écrire.
 Peut-être que d'abord, excitant tes regrets;
 elle te supplira d'abjurer tes projets;
 on craint ce qu'on demande, on fait ce qu'on desire;
 poursuis, cette rigueur est pour mieux te séduire.

Cependant, en litière assise mollement,
 paroît-elle en public? approche adroitement;
 pour tromper des fâcheux, l'oreille curieuse,
 cherche du double-sens la gaze officieuse.
 Sous le vaste portique, elle adresse ses pas;
 empresse-toi près d'elle, & ne la quitte pas;
 que tour-à-tour, ta marche au besoin assortie
 la suive ou la devance, ardente ou rallentie;
 enfin deviens son ombre, & ne va point rougir
 si l'on te voit ainsi sur ses pas t'établir.
 Ne la laisse jamais isolée au théâtre:
 là, promène sur elle un regard idolâtre;
 là, contemple à loisir, dévore ses attraits;
 là, fais parler tes yeux, ton sourire, tes traits;
 sois propice à l'Auteur auquel elle est propice;
 l'Acteur qu'elle applaudit, queta main l'applaudisse;
 elle s'assied, se lève; assieds-toi, lève-toi:
 & du temps à son gré sache immoler l'emploi.

Mais laisse de côté l'attirail des parures.
 D'autres armées d'un sertordont leurs chevelures;
 de leur jambe avec soin ils lissent la peau:
 toi, livre ce vain luxe à ce pieux troupeau,
 à ces Frères coquets, dont la voix solennelle
 hurle un chant Phrygien en l'honneur de Cybèle.

La parure de l'homme est la simplicité :
 je te permets un luxe, & c'est la propreté.
 Que du hâle des camps ton corps m'offre la trace ;
 Que ton habit soit frais, & qu'il ait de la grace.
 De ta bouche avec soin entretiens le corail ;
 & de tes dents surtout tu soigneras l'émail ;
 avec plus d'art encor cultive ton haleine :
 en arc, de tes sourcils tu vouteras l'ébène ;
 qu'un pied ne nage pas au fond de sa prison ;
 que l'ivoire des doigts, l'honorable toison ,
 de la joue animée & du front respectable ,
 rencontrent sous l'acier une forme agréable ;
 mais laisse au jeune amant d'un vil goût tour-
 menté,

mais laisse à la coquette un luxe médité ;
 sans tous ces vains efforts d'une futile adresse ,
 Hyppolite de Phèdre alluma la tendresse :
 sans eux, amant des bois, le chasseur Adonis
 fit longtemps le souci de la belle Cypris :
 & le vainqueur des lieux où fleurit le Baccmane,
 Bacchus sans eux encor triompha d'Ariane.
 Mais disons ses amours : protecteur des amants,
 Bacchus, amant lui-même, a des droits à mes
 chants.

Aux rives de Naxos, Ariane éperdue,
 parcourait au hasard une plage inconnue,
 dans ce désordre heureux, telle qu'à son réveil,
 elle sortit des bras d'un perfide sommeil,
 pieds nus, d'un léger voile à peine environnée,
 la blonde crévelure aux vents abandonnée,

d'un nuage de pleurs, ses beaux yeux obscurcis,
 & demandant Thésée aux flots sourds à ses cris.
 Mais ses cris, & ses pleurs, & ses tendres allarmes,
 au lieu de les flétrir, embélessoient ses charmes.
 Que devenir, dit-elle, en se frappant le sein ?
 L'ingrat ! il m'a laissée, & je l'appelle en vain !
 Que devenir ? Soudain les tymbales bruyantes
 remplissent de leurs sons les rives gémissantes :
 elle tombe, son sang a suspendu son cours,
 & l'effroi sur sa bouche étouffe ses discours.
 Mais précurseur du Dieu, voilà qu'échevelée
 vole au son des tambours la Thyade troublée :
 le Faune, au pied léger, perce de toute part ;
 & noyé des vapeurs du perfide nectar,
 sur son âne tardif qu'il conduit avec peine,
 le corps penché, déjà paroît le vieux Silène.
 Aux crins de ce courfier, sa main cherche un appui ;
 les Thyades en feu vont, viennent devant lui :
 impuissant, écuyer, vers l'escadron agile,
 tandis qu'il va pressant l'animal indocile,
 sur l'arène, ô disgrâce ! il tombe : vers les cieux ;
 s'élève au même instant un ris malicieux,
 & tous de s'écrier : debout ! allons, vieux père !
 Sur un char couronné de pampre & de lière,
 Bacchus paroît enfin : avec des rênes d'or,
 de deux tygres domptés, le Dieu guide l'effor ;
 Ariane, à sa vue, & frémit, & s'étonne ;
 le sentiment, l'esprit, la voix, tout l'abandonne,
 tout, jusqu'au souvenir de l'objet de ses pleurs :
 une frayeur mortelle efface ses couleurs ;

trois fois elle veut fuir , trois fois elle s'arrête ,
 tremblant comme un roseau qu'agite la tempête.
 Bannis , lui dit Bacchus , ta crainte & ton tourment ;
 Ariane , tu vois un plus fidèle amant ;
 je t'épouse , & pour dot je t'ouvre l'empirée ;
 viens , & que ta couronne , à la voute sacrée ,
 dirige les nochers égarés sur les flots !
 Il dit , & de son char il s'élance à ces mots ,
 de peur que son esprit , fatigué par la crainte ,
 de ses tygres altiers , ne redonne l'atteinte.
 La terre avec respect s'incline sous ses pas :
 c'en est fait ! Ariane est déjà dans ses bras :
 elle cède : eh ! comment lui faire résistance ?
 quel mortel peut d'un Dieu balancer la puissance ?
 Soudain jusques aux cieux l'escadron enjoué
 pousse des chants d'himen , & des cris d'Evohé.

PAR M. DE VERNINAC DE S. MAUR.

EPIGRAMME.

LISE , après quarante Printems ,
 possède encor trente-deux dents.
 — A Lise , en est toute la gloire :
 car la Dame , depuis vingt ans ,
 avec soin , la plupart du tems ,
 les conserve dans son armoire.

PAR M. l'Abbé DE LA REYNIE.

LES DEUX NEUVAINES.

ECHAPPÉ d'un naufrage avec beaucoup de
peine,

certain Capitaine Farmer
faisoit dévotement une longue neuvaine
à Notre-Dame de la mer.

Il voyoit chaque jour dans un coin de l'Eglise
un gros manant à barbe grise,
qui toujours courbé devant Dieu,
comme lui, faisoit dans ce lieu,
une neuvaine aussi promise

Il l'accoste, & lui dit : « Mon ami, quel sujet
vous attire en cette Chapelle » ?

— Demander du travail, voilà l'unique objet
de mon offrande & de mon zèle.

Farmer repart : je vous admire fort !
prier pour travailler, votre zèle est louable.

Que faites-vous ? — Je suis un enterreur de mort.

Ah, s'écria, Farmer ! Comme donc, misérable !

Vous osez demander la mort du monde entier !

L'autre étonné, répond : En quoi suis-je coupable ?

Je dois, comme, chacun, vivre de mon métier.

PAR M. BEAUGRAND.

.....

ROMANCE

ROMANCE

ATTRIBUÉE A UNE RELIGIEUSE.

AIR : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

QUELLE solitude profonde !
Parens, amis, j'ai tout quitté :
entre toi, Fatime, & le monde,
un mot a mis l'éternité.

Il n'est plus pour toi de Fatime,
vertueux & tendre Almanzor !
ces murs, mes vœux me font un crime
du trouble qui m'agite encor.

Divins Autels, voûte sacrée,
vous qui reçûtes mes sermens,
au moins de mon ame égarée
laissez-moi peindre les tourmens.

Le doux abandon de soi-même,
le tendre épanchement des cœurs,
offense ici l'Être suprême,
tandis qu'il les commande ailleurs.

Année 1773.

C

(39)

Le souffle de ma triste vie
s'éteindra sans être transmis.
ici l'existence est suivie
du néant où Dieu nous a pris.

O vous ! qui de l'Amour fidèle,
chaque jour goûtez les douceurs,
prenez du moins pitié de celle
qui n'en connut que les malheurs.

PAR M. CARN**.

LA VRAISEMBLANCE.

CHEZ un triste & vieux Conseiller,
dont l'épouse est jeune & galante,
de l'antique château, la vieille Gouvernante
nous promenoit de la cave au grenier.
Dans la grande salle aux peintures,
qu'elle appelloit le beau salon,
parmi cent grotesques figures,
en robe rouge on voyoit Aaron.
Sur son auguste chef, un double rayon brille...
Lise, du front cornu, veut apprendre le nom.
Ne voyez-vous pas, dit Damon,
que c'est un portrait de famille ?

PAR M. le Marquis DE FULVY.

A M L'ABBÉ DE. **

Qui pleuroit la mort d'une Amie.

TOI qui fus des plaisirs le délicat arbitre,
tu languis, cher Abbé : je vois, malgré tes soins,
que ton triple menton, l'honneur de ton Chapitre,
aura bientôt deux étages de moins.

Esclave malheureux du chagrin qui te dompte,
tu fuis un repas qui t'attend !

Tu jeûnes comme un pénitent :
pour un Chanoine, quelle honte !

Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler ?
Ta maîtresse n'est plus, & de ses yeux éprise,
ton âme avec la sienne est prête à s'envoler !

Que l'Amour est constant dans un homme d'Eglise,
& qu'un mondain sauroit bien mieux se consoler !

Je fais que ta fidèle amie
te laissoit prendre en liberté

de ces plaisirs qui font qu'en cette vie,
on desireroit assez peu ceux de l'éternité :

mais suivre au tombeau ce qu'on aime

ami, crois-moi, c'est un abus ;

quoï ! pour quelques plaisirs perdus,
voudrois-tu te perdre toi-même ?

Ce qu'on perd en ce monde-ci,
le retrouvera-t-on dans une nuit profonde ?

C ij

Des mystères de l'autre monde ;
 on n'est que trop tôt éclairci.
 Attens qu'à tes amis la mort te réunisse,
 & vis par amitié pour toi.
 Mais vivre dans l'ennui, ne chanter que l'office ;
 ce n'est pas vivre, selon moi.
 Quelques femmes toujours badines,
 quelques amis toujours joyeux,
 peu de Vêpres, point de Matines,
 bon chère, en attendant mieux :
 voilà comme l'on doit sans cesse
 faire tête au fort irrité ;
 & la véritable sagesse
 est de savoir fuir la tristesse
 dans les bras de la volupté.

PAR VOLTAIRE.

A D A P H N É.

LE portrait en pastel que tu m'avois donné,
 coule, & du tems a ressenti l'outrage :
 mais, hélas ! ma chère Daphné,
 il t'en ressemble davantage.

PAR M. le Marquis DE **.



E P I T R E

*A M. DE CASTERA, sur les Détracteurs
de la Poésie.*

TOI, qui pour les Neuf-Sœurs connois quel fut
mon zèle,

tu peux donc soupçonner que ma bouche infidèle,
du Dieu de l'Hélicon, abandonnant l'appui,
désavoue un encens que j'ai brûlé pour lui ?

Loin de toi cette crainte ! ami, tu peux m'en croire,
je ne fais point rougir d'être amant de la gloire ;
mon cœur qu'elle a charmé, la chérira toujours,
& de mes vains censeurs, quels que soient les
discours,

j'aime encore les vers, je le dis, & sans honte.

A mépriser cet art, les sots trouvent leur compte,
moi, grace à la raison, je n'ai point partagé
des Marfyas du tems l'ignorant préjugé,
& si, pareil à toi, j'entrois dans la carrière,
aux Muses je saurois offrir ma vie entière.

Mais consacré dès-lors au culte des Beaux-Arts,
l'on ne me verroit point fatiguer les regards
de ces lourds Détracteurs qu'un vain délire anime :
à l'homme sans talent, le talent semble un crime ;
de l'aspect des Neuf-Sœurs son œil est irrité,
& la fortune seule est sa divinité :
indigne de prétendre aux palmes du génie,

à méprise des dons que le Ciel lui dénie.

O Racine ! ô Voltaire ! ô mortels révérends !

un Turcaret insulte à vos mânes sacrés ;

& pourtant il sourit à l'Ecrivain vulgaire ,

qui s'abaisse à briguer sa faveur mercénaire ,

& qui du nom d'un fat, souillant une chanson ,

ose vendre à Plutus les lauriers d'Apollon !

Que ne m'a-t-il armé de sa lyre immortelle ,
ce Dieu, depuis longtems, à mes vœux trop rebelle !

Ma Muse en ses accords respirant l'équité ,

feroit , avec éclat , parler la vérité.

Vainement Floridor , enflé de sa naissance ,

étalerait aux yeux son faste & sa puissance :

le trait sur Floridor à l'instant décoché ,

iroit orner un vers du nom de son Duché.

Quand l'ennuyeux Merval, comptant sur sa mémoire ,

viendrait du fond d'un club, colporter une histoire ,

dont le recit s'achève au murmure flatteur ,

que répand chez Midas un cercle approbateur ;

laissons-le , m'écrierois-je ; il est là dans sa sphère ,

& sans doute en ces lieux le bavard a dû plaire :

un sot ailleurs , cent fois, se fût-il fait siffler ,

dans la maison d'un sot trouve encore à briller.

La satire séduit : c'est un plaisir suprême

que d'illustrer un fat en dépit de lui-même ;

ainsi de Juvénal le divin héritier

a-t-il rendu immortels Corin & Pelletier.

De louer, cependant, si l'on a la manie ,

on parvient, sans montrer Polymnie

sous les timides traits d'un lâche adulateur ?

Des droits de la raison, auguste protecteur,
Joseph vient d'immoler l'hydre du fanatisme ;
& sur l'autel brisé du sanglant despotisme,
les fiers Américains, trop longtems avilis,
levant un front superbe, à l'ombre de nos lys :
en des sujets si beaux, qu'un Poète s'épuise ;
qu'il dicte, avec Louis, la paix à la Tamise ;
qu'il cite ce qu'a fait Vergennes pour l'Etat ;
que Bouillé, dans ses vers, se montre avec éclat :
la louange ne peut sembler illégitime,
alors qu'elle devient un tribut de l'estime.

Pour moi, trop foible encor pour ces effais
brillans,

Pope vint étayer mes modestes talens ;
& ma Muse, dès-lors, s'honorant d'un tel guide,
en des sentiers tracés a paru moins timide.
Ce n'est pas que du Pindo, aveuglé déserteur,
j'aie imité jamais le pesant traducteur
dont un vocabulaire enferme le génie ;
qui, jaloux du mot seul, & non de l'harmonie,
sur un vers plein de feu, se traîne languissant,
& suit, à pas de nain, les traces d'un géant :
qu'auront pu me produire une étude stérile,
contraire à mes penchans, à ma gloire inutile ?
Aux plus obscurs travaux, je fais qu'il est des prix ;
mille Auteurs, je le fais, nous ont assez appris
que sur le Mont sacré, sans peine on trouve place ;
pour peu qu'on s'affocie, ou Pope, ou bien Horace ;
mais quand je parviendrois, par un effort heureux ;

à voir unir mon nom à quelque nom fameux ;
 ignore-t-on que fier de son titre sublime ,
 le suivant d'Apollon , trop avare d'estime ,
 ne souffre aucun partage , & se croit assez grand
 pour mériter lui seul les honneurs qu'on lui rend ?

Mais quel est , dit Cléon , le jeune fanatique
 qui nous vient déclamer sur ce ton despotique ?
 Aux cercles , aux boudoirs , chez les Grands inconnu ,
 a-t-il dit un bon mot qui nous soit parvenu ?
 Novateur plein de goût , l'a-t-on vu sur la scène ,
 au char de la Folie , attacher Melpomène ,
 & des airs de Grétry , surchargeant un sermon ,
 nous a-t-il fait pleurer à l'Opéra-bouffon ?

Hélas ! il est trop vrai , de nos cercles volages
 je ne recherche point les bizarres suffrages ;
 ambitieux de gloire , & non pas de grandeurs ,
 à nos Grands méprisés je laisse leurs faveurs ;
 dans les brûlans climats où je reçus naissance ,
 l'homme , dès son printems , ivre d'indépendance
 de tout sentiment vil apprend à s'affranchir ,
 & l'orgueil à ses pieds ne le voit point fléchir.

Jeunes fils d'Apollon , vous que son culte honore
 respectez le laurier dont un Dieu vous décore ;
 voyez quels sont vos droits , & ne redoutez pas
 les détracteurs obscurs attachés à vos pas.
 D'un Censeur ignorant la rage est inutile :
 c'est Thersite jugeant de la valeur d'Achille ;
 & le talent qu'un sot voudroit humilier ,
 trouve enfin des esprits faits pour l'apprécier.
 A l'Auteur de Zaïre un C** fit la guerre ,

(37)

mais le grand Frédéric aimait le grand Voltaire.
Ainsi l'on vit jadis Boileau près de Louis,
braver tous les Pradons, de sa gloire ébloui ;
ainsi, quand le Hibou, triste amant des ténèbres,
vient aux cris de l'Orfraye unir ses cris funèbres,
dédaignant d'écouter leur murmure odieux,
l'Aigle plane avec l'Aigle, & se perd dans les cieux.

PAR M. SORIN.

A MADAME LE BRUN,

Dont on avoit critiqué les ouvrages.

CHÈRE le Brun, la gloire a ses orages,
l'envie est-là qui guette le talent ;
tout ce qui plaît, tout mérite excellent
doit de ce monstre essuyer les outrages.
Qui mieux que toi les mérita jamais ?
Un pinceau mâle anime tes portraits.
Non, tu n'es plus femme que l'on renomme ;
l'envie est juste ; & ses cris obstinés,
& ses serpens contre toi déchainés,
meux que nos voix, te déclarent grand homme.

PAR M. LE BRUN.



A MADEMOISELLE C. D. L. C.,

Pour le jour de sa fête.

Un an s'est écoulé depuis qu'à pareil jour
un Capucin célébra votre fête :
un Capucin fêter les Grâces & l'Amour,
diront quelques plaisans ! a-t-il perdu la tête ?

Ah ! mes chers amis, je le vois,
vous ignorez le prix d'une telle conquête :
mais sans vous faire tort, aisément je conçois
que pas un des railleurs ; peut-être,
ne vaut un fils de St. François.

Moi, dans le second rang, je me borne à paroître ;
encore n'est-ce pas sans un grand embarras ;
de fleurs, belle Aglaé, je veux sèmer vos pas :
mais je suis loin de vous, & vous n'en manquez pas.
Irai-je, au lieu de fleurs, hazarder des fleurettes ?

Vous les prendrez pour des sonnettes ;
& vous traiterez sans pitié
une Muse timide & gauchement coquette.
De mes sincères vœux, de ma vive amitié,
qu'elle soit donc seulement l'interprète..

Si vous croyez de bonne foi
devoir quelque retour à sa verve indiscrete,
un sourire suffit pour acquitter la dette :
ce sera peu pour vous, & c'est beaucoup pour moi.

PAR M. NOGENT.

A U N A M I.

SALUT à l'aimable Muse
 de ce charmant Anacréon,
 dont l'esprit élégant s'amuse
 sous la conduite d'Apollon,
 à défendre avec tant d'adresse
 la faute d'un jeune étourdi,
 qu'il y déguise la foiblesse
 qu'on a toujours pour son Ami !
 Dans ce siècle aimable & frivole,
 tout passe si rapidement,
 que ce vieillard, qui toujours vole,
 forme & détruit en un moment
 la méchanceté qui circule
 les jugemens & les avis;
 on ne craint plus le ridicule :
 tout est blâmé, tout est permis;
 chacun s'établit un système
 sur le plan qu'il fut se former,
 & la raison ne fait plus même
 ce qu'on doit louer ou blâmer.
 A l'ombre de la tolérance,
 je vois s'écouler mes beaux jours;
 & je me pique de constance
 près des Grâces & des Amours.

Je m'égare par fois, mais c'est avec yvresse;
 le bandeau du plaisir est toujours sur mes yeux;
 & si quelques remords tourmentent ma vieillesse,
 au moins mes souvenirs pourront me rendre heu-
 reux.

PAR M. le Vicomte DE SÉGUR.

LA RÉFLEXION RÉFUTÉE.

D'un étage fort élevé,
 un yvrogne sur le payé,
 ces jours derniers fit la culture,
 & pour prouver qu'on avoit tort
 d'imaginer qu'il étoit mort,
 se relèva dans la minute;
 tandis qu'à vingt pas, un maçon,
 tombant d'un troisième échelon,
 eut le bras cassé de sa chute.
 Un Bourgeois qui les vit tous deux,
 cria tout haut de sa fenêtre :
 assurément le plus heureux
 ne devoit pas s'attendre à l'être.
 Mon yvrogne qui l'entendit,
 s'avance en zig zag, & lui dit:
 eh ! l'Ami ! tu n'es qu'une bête ;
 raisonne tant que tu voudras :
 ai-je pu me casser le bras,
 quand je suis tombé sur la tête ?

PAR M. PONS DE VERDUN;

LE GÉNIE
DE LA VILLE DE PARIS,
O D E
EN STANCES IRRÉGULIÈRES.

Montfort Lamaury, 8 Août 1784.

Oh ! s'ils pouvoient renaitre au charme de mes
vers,
les jours miraculeux de l'antique harmonie,
ces jours, où la voix du génie
de prodiges sans nombre enchantoit l'Univers !
Attentifs à la voix d'Orphée,
ici, les chênes du Ryphée
balançoient leurs rameaux d'un doux plaisir émus
là, pour se transformer en Villes,
la pierre obéissante & les marbres dociles,
en cadence accouroient des hauteurs de l'Hémus,

Rivale de Rome & d'Athène,
mère de tous les Arts, & fille de nos Rois,
Paris, en ta faveur je ferois sous mes doigts,
parler une lyre hauraine :
les cèdres & l'albâtre, & le porphyre & l'or,
jaloux d'embellir tes rivages,
des plus riches climats, des bords les plus sauvages,

(162))

d'eux-mêmes dans les airs vers toi prendroient
l'effor;

Et bientôt céderoient à ma docte industrie
les restes de la barbarie,
dont ta gloire gémit encor.

Mais ces merveilles poétiques,
l'ornement des siècles antiques,
n'étonneront plus les regards :
sa future magnificence
n'attestera que la puissance
d'un Magistrat, ami des Arts.

Voici, voici le jour, où de ton beau navire,
le timon fortuné va passer dans ses mains.
Que l'exploit promet d'embellir les chemins,
où ce nouveau Typhis brûle de te conduire !

Soifions, qui le perd sans retour,
par des pleurs vainement le demande à son Prince :
c'est pour toi qu'on l'arrache aux vœux d'une Pro-
vince
qu'avoit épousé son amour.

L'espoir de conquérir une longue mémoire
par d'utiles travaux du tems victorieux,
te préface un ami, qui, chargé de ta gloire,
sur toi, du monde entier appellera les yeux.
De ce noble desir sa naissance est le gage :
c'est une part de l'héritage,
qu'il a reçu de ses yeux.

Contemple le cours de ce fleuve ,
qui roule dans tes murs son cristal argenté :
sur sa rive s'élève une immortelle preuve
de leur amour pour ta beauté.

Les menaçans eaux sans gloire répandues,
du palais de ton peuple assiégeoient les abords ;
l'Ayut de Peletier (1) commande à tes trésors ,
& les pierres soudain en voûtes suspendues ,
d'une route élargie ont décoré les bords.

Il est aussi présent à ta reconnoissance ,
ce fameux Turgot , dont les loix
firent de tes tributs de si nobles emplois.
Sorti du même sang , il dût à sa naissance
ce dévouement sacré qui, créoit à la fois
les plus beaux monumens de ta magnificence.
Qu'aujourd'hui, tous ensemble, ils élèvent la voix
pour rendre hommage à ce grand homme ;
aux jours de ses Consuls, ce qu'il eût fait pour Rome,
pour toi-même il l'a fait sous le sceptre des Rois.

Oui , j'ose le prétendre ; à ce double modèle,

(1) Claude le Peletier, qui étoit Prévot-des-Marchands en 1668 ; & qui depuis fut Contrôleur-Général & Ministre d'Etat immédiatement après Colbert, a fait construire le Quai qui porte son nom, pour conduire du Pont Notre-Dame à l'Hôtel-de-Ville, où, avant lui, il étoit impossible d'aborder dans le tems des grandes eaux. On ne sçait point que ce Quai est un ouvrage extrêmement hardi. Il est élevé sur des voûtes souterraines, où la rivière, lorsqu'elle grossit, pénètre & s'enfonce, en sorte qu'alors ce n'est plus sur un Quai, mais sur un Pont que l'on passe. N. de P. Aut.

ton nouveau Chef, jaloux de se montrer utile ;
 va le reproduire à tes yeux :
 pour redoubler en lui cette ardeur magnanime ,
 dans un corps mortel qu'il anime ,
 son immortel Génie est descendu des cieux.

« Reconnois, lui dit-il, celui, qui sous sa garde,
 » a reçu de Paris l'immortelle cité :
 » nommé son protecteur, son destin me regarde,
 » & je suis l'œil qui veille à sa félicité.
 » Invisible & présent aux conseils du Monarque,
 » qui de ta providence a fait le juste choix,
 » c'est moi qui l'inspirant, t'appellai par sa voix
 » aux honneurs de ce rang que ma faveur te marque.

« Mais c'est peu d'obtenir un honneur mérité ,
 » si la possession n'en rend plus digne encore :
 » pour léguer ta mémoire à la postérité ,
 » ajoute aux monumens dont Paris se décore.
 » Chaque nouveau Soleil, dans ses vastes remparts,
 » voit l'étranger de toutes parts
 » accourir à leur renommée :
 » l'Europe les contemple ; & l'admiration
 » récompense la nation ,
 » qu'en Reine des Beaux-Arts les Rois ont trans-
 » formée.

« Eh ! quel homme en effet, s'il ne vit engourdi
 » dans le profond sommeil de l'ingrate ignorance,
 » des regards de l'indifférence

» verroit, de ces travaux, l'assemblage hardi,
 » ces Temples, ces Palais, ces Jardins magnifiques,
 » ces Champs Eliseens, & ces routes publiques
 » ce Louvre où se survit encor le Grand Louis,
 » le trône, où de terreur Melpomène nous frappe.
 » le sanctuaire d'Esculape,
 » & ce fleuve, où les yeux s'égarent éblouis ?

» Ainsi désormais sans rivale,
 » des François la Ville royale
 » efface les Cités de vingt peuples divers :
 » son noble front s'élève au-dessus de leur tête,
 » autant que l'Apennin domine de son faite
 » les champs que son ombre a couverts.

» Mais tant de grandeur, tant de pompe
 » ne suffit point encore aux murs que je chéris
 » ennemi des regards qu'il trompe,
 » un contraste honteux déshonore Paris.
 » Tombez, demeures envieuses,
 » qui, traversant la Seine, obscurcissez son cours !
 » tombez ! n'en cachez plus les amoureux détours,
 » & que d'un Ciel ouvert les plaines radieuses,
 » versent en liberté tout l'éclat des beaux jours !

» Ne verra t-on jamais des Nayades lointaines,
 » l'humide tribut argenté,
 » par de hardis canaux savamment apporté,
 » jaillir en superbes fontaines,
 » courir par des routes certaines,

« à travers les détours d'une immense Cité,
 « & de l'air, qui dort & s'affaïfle
 « sur sa tête en vapeur épaisse,
 « corriger l'insalubrité ?

« Me plaindrai-je longtems encore
 « de cet hôtel gothique, où, près de son canal,
 « le fleuve, nourricier des remparts qu'il décore,
 « voit s'élever ton tribunal ?
 « Cet aspect trop longtems & m'attriste & m'indigne:
 « je veux un monument plus digne
 « des yeux d'un peuple, assis sur le trône des arts ;
 « monument qu'à jamais le tems vaincu renomme,
 « & qu'envie à nos Rois la fastueuse Rome
 « & des Léons & des Césars »

Ainsi ton Ange tutélaire,
 Paris, s'est fait entendre au cœur de Paletier ;
 à des soins dignes de se plaire
 il l'a consacré tout entier.
 Ton nouveau Chef au tems ne demande qu'un
 lustre,
 & tu triompheras, brillant de tout le lustre
 qu'attend de toi l'honneur des lys ;
 telle, pour repousser la jalouse froidure,
 la course d'un seul jour, ami de la verdure,
 suffit à nos champs embellis.

PAR M. RUEHER.

L'EXPLICATION.

C O N T E.

BLAISE, un jour, disoit à sa femme :
 tout franc ; je ne suis pas content !
 Lucaste lorgne à chaque instant,
 & contre moi, sans doute, il trame ;
 il faut qu'à ce voisin maudit,
 quelque jour, à grands coups de gâule...
 répons moi ; que vouloit le drôle,
 quand l'autre soir il te joignit ?
 Tu ne risques rien de m'instruire,
 car, de vous deux n'étant pas loin,
 de ce qu'il osa faire & dire,
 je fus, à peu-près, le témoin...
 D'abord d'un air un peu timide,
 il se plaignit de ta vertu :
 — Blaise, tu mens, & je décide
 que tu ne l'as point entendu.
 — N'importe l'en suite, il a voulu
 agir de façon moins niaise,
 & je crois l'avoir aperçu,
 à tes genoux, transporté d'aise,
 te prendre les mains... qu'en dis tu ?
 — Les mains ? C'est mentir encor, Blaise,
 & je dis que tu n'as rien vu.

PAR M. JANE DE ST. LÉGER.

A LA RAISON.

Tu dis, ô Raison sévère,
 que du vainqueur de l'Inde, & du Dieu de Cythère,
 les faveurs sont des poisons :
 ta voix sans doute a blasphémé leurs dons :
 mais dussent-ils abrégér ma carrière,
 épargne-moi l'ennui de tes leçons.
 Que gagnerois-je à les suivre ?
 étouffer tous ses desirs,
 abjurer tous les plaisirs,
 n'est-ce pas cesser de vivre ?

PAR M. SAUTREAU DE BELLEVAUD.

EPIGRAMME.

PARLANT un jour des peines de l'Enfer,
 un bon Curé disoit en pleine Chaire,
 que tout Pêcheur seroit par Lucifer,
 pour tel péché, puni par le contraire.
 Comme il citoit passage du Bréviaire :
 Oh ! par ma foi ! cria certain Bédou :
 je suis perdu : la chose est toute claire,
 dans l'autre monde, on va me crêver d'eau.

PAR M. POTHIER DE BIELLE.

LA NEIGE,

FRAGMENT D'UN POÈME DES SAISONS.

On voit nager dans l'air les vapeurs condensées,

les étoiles s'éteindre, & l'astre de Phébé,
couronnant de blancheur ses cornes é mouffées,
monter languissamment dans l'orient plombé.
Les vents font tourner les feuilles vagabondes;
& la plume légère est le jouet des ondes.
Le taureau, l'œil au ciel & les naseaux ouverts,
annonce la tempête & la sent dans les airs.
La matrone filant, s'arrête inquiétée
par le pésillement de sa lampe agitée.
L'univers effrayé se tait, & dans les bois,
on entend seulement de prophétiques voix:
soudain le ciel s'ébranle, & la force éthérée
fait mugir sous son poids la mer décolorée;
les flots tumultueux, dans une nuit d'horreur,
semblent, sous mille flots, se débattre en fureur;
l'onde brûle, s'entasse, & tantôt monte aux nues;
tantôt ouvre un abîme aux vagues suspendues.
Les rochers de ses bords poussent d'horribles cris;
le chêne tourmenté jusque dans sa racine,
perd ce qui lui restoit de ses honneurs flétris,
& les fiers aigilons, de colline en colline,
de son corps gigantesque emportent les débris.

Les nuages poussés par les vents de l'aurore,
 autour de l'horison se promènent encore ;
 ils roulent pèsamment des flocons nébuleux :
 la neige , dans l'air calme , avec lenteur s'abaisse ;
 elle vole bientôt , plus prompte & plus épaisse ,
 & de son flux rapide elle obscurcit les cieux .
 Un vêtement d'hiver est jetté sur les plaines ,
 & cache des forêts la triste nudité .

Tout brille de blancheur , hors le bord des fontaines :
 avant que le soleil ait éteint sa clarté ,
 la surface des champs , profondément couverte ,
 est une solitude , une plage déserte ,
 sauvage , éblouissante , où le regard perdu
 ne voit qu'un long tapis sur la terre étendu .
 Le troupeau languissant , & la tête penchée ,
 cherche à travers la neige , une herbe desséchée .
 L'oiseau , près des vanneurs , accourt sans s'effrayer ,
 & réclame sa part de leur grain nourricier .
 Le rouge-gorge , ami des tranquilles chaumières ,
 quitte ses compagnons tremblans sur les bruyères ,
 pour confier son sort à l'homme hospitalier :
 autour de la fenêtre , il vole & bat de l'aile ;
 bientôt apprivoisé par la saison cruelle ,
 il vient en becquetant jusqu'auprès du foyer ,
 regarde à ses côtés la troupe souriante ,
 s'éloigne , approche encore , & rendu familier ,
 il ose enfin paroître à leur table indigente .

Souvent nous avons vu : dans des tems orageux ,
 les aigilons rouler un tourbillon neigeux .
 Des vallons & des bois le vaste amphithéâtre

s'enfle & s'élève alors comme un rocher d'albâtre.
 Ces monts resplendissans, sous un ciel obscurci,
 épouvantent les yeux du voyageur transfé.
 Malheureux le pasteur errant dans les campagnes !
 Il ne fait où porter ses regards incertains.

La route est disparue : il voit d'autres montagnes ;
 il méconnoît le champ cultivé de ses mains ;
 il ne distingue plus ni l'onde qui serpente,
 ni le bois qui se perd sous la neige éclatante.
 Des côseaux aux vallons, toujours plus égaré,
 impatient d'atteindre à son toit désiré,
 pour s'ouvrir un chemin dans ces monceaux mo-
 biles,

il s'épuise longtems en efforts inutiles.
 O ciel ! que son esprit est frappé de terreur,
 lorsqu'au lieu de ce toit qu'un moment de prestige,
 lui montroit, comme une ombre au sein de la,
 blancheur,

il ne voit qu'un désert sans forme & sans vestige !
 La nuit & la tempête augmentent sa frayeur.
 C'est alors que trouble d'images menaçantes,
 de chûtes, de marais déguisés sous ses pas,
 & d'abîmes comblés par les neiges tombantes,
 il croit déjà sentir l'atteinte du trépas.
 Une épouse attentive, en vain, dans sa chaumière,
 prépare un feu brillant, & de chauds vêtemens,
 en vain, fixant de l'oeil la plaine solitaire,
 ses enfans inquiets redemandent leur pere,
 avec des cris plaintifs & des pleurs innocens ;
 l'impitoyable hiver glace, engourdit ses sens,

& le laisse sans vie, étendu sur la terre,
comme un tronc qui blanchit au souffle des au-
tans.

PAR M. LÉONARD.

V E R S

*Sur les Arrêts ordonnés à M. le Marquis DE
LA FAYETTE, au retour de sa première
Campagne d'Amérique.*

UNE épouse chérie & si digne de l'être,
n'a pu, de la Fayette, enchaîner la valeur.
Sourd aux cris de l'Amour, à la voix de son Maître;
de Neptune & de Mars, il brava la fureur.

Dans ses foyers, le devoir le ramene :
Louis, au jeune Ulysse, ordonne les Arrêts ;
de Noëlle, adorant les vertus, les attraits,
près d'elle, il passera la Sainte Quarantaine ; (1)
& tout Paris le plaindra peu :
sa faute, d'un commun aveu,
a bien mérité cette peine.

(1) C'étoit quelques jours avant le Catéme.



ÉPIQUE

ÉPIÎTRE

À MON AMI,

*Lors de mon entrée au Contrôle général,
en 1780.*

OUI, je vais abdiquer ma liberté chérie ;
& pour long-tems peut-être, ami, je m'expatrie,
loin des Muses, des Arts, de tout ce qui jamais
eut pour mon jeune cœur d'invincibles attraits.
D'Horace & de Chaulieu quittant l'aimable école,
transfuge du Permesse aux rives du Pactole,
aux tristes arbrisseaux qui naissent sur ses bords,
je suspendrai ma lyre. Eh ! quels tendres accords
en pourrois-je tirer dans la terre étrangère
où je vais m'enchaîner, captif involontaire ?
Ainsi le vent du sort l'arrêt impétueux.
Borné dans mes desirs, je demandois aux dieux
la médiocrité, l'obscur indépendance,
ce qu'il faut de moyens pour braver l'indigence,
ce qu'il faut de loisir pour de nobles travaux,
ce qu'il faut de santé pour jouir du repos :
moyens, santé, loisir, ces dieux dans leur colère,
n'ont rien voulu donner à mon humble prière.

Rebelle à tes avis, par l'exemple entraîné, j
je ne veux point grossir le nombre infortuné.

Année 1787.

D

de ces jeunes rimeurs sans état , sans asyle ,
 ignorés à la cour , méprisés à la ville ,
 qui toujours dépendans d'un succès incertain ,
 n'écrivent aujourd'hui que pour vivre demain.
 Jadis la pauvreté dicta les vers d'Horace ;
 je n'ai ni son talent , ni son heureuse audace.

Que faire donc ? irai-je , ardent compilateur ;
 de vingt *in-folio* patient rédacteur ,
 avec peine obtenir d'un averse libraire
 qu'à dix écus la feuille il fixe mon salaire?...
 Pour m'élever enfin faudra-t-il m'avilir ;
 à des chefs de parti me vendre & m'asservir ;
 abjurer mon bon sens, mon goût & ma franchise ;
 n'oser jamais chez eux rire d'une sottise ;
 ce qu'on y dit ou fait le trouver toujours bien ,
 & dans l'autre parti n'approuver jamais rien ?
 Le noble & digne emploi de la raison humaine !

« Mais , dira-t-on , il est encor plus d'un Mécène ;
 « il est , même à la cour , un reste d'amateurs ,
 « du talent malheureux utiles protecteurs.
 « Mérite leurs bontés , dont souvent on abuse :
 « on n'a vu jusqu'ici que des jeux de ta muse ;
 « conçois , il en est tems , de plus hardis projets :
 « ton esprit , aggrandi par de vastes objets ,
 « du public inconstant peut fixer le suffrage ,
 « & d'un illustre appui obtenir l'avantage ».

Fort bien : dans les bosquets de cet humble vallon ,
 où chantèrent Tibulle , Ovide , Anacréon ,

où la voix de Parny fait résonner encore
 le nom mélodieux de son Eléonore ,
 quand je borne mes vœux à cueillir quelques fleurs ,
 heureux si je pouvois , illustrant mes ardeurs ,
 sous ces myrtes sacrés placer mon Emilie ,
 après Eléonore , & Corine , & Délie ,
 il faut que tout-à-coup quittant leurs doux abris ,
 & d'une folle audace insolemment épris ,
 j'aspire à pénétrer dans ce bois où Voltaire
 partage les lauriers de Sophocle & d'Homère ;
 séjour antique & saint des vrais maîtres de l'art ,
 d'où Malherbe chassa l'ambitieux Ronfard ,
 où Rousseau , Despréaux , & Racine & Corneille ,
 souvent d'Apollon même ont enchanté l'oreille !
 Comment , simple soldat , marcher parmi des rois ?
 A des concerts divins , comment joindre ma voix ?
 Ah ! l'on verroit bientôt ma force défaillante ;
 & mon luth descendu fuirait ma main tremblante ,

« Ce ridicule effroi , cette vaine terreur ,
 » chez toi , je le vois bien , naît d'une vieille erreur ,
 » Un auteur , il est vrai , dans le siècle d'Horace ,
 » n'étoit jamais sans peine admis sur le Parnasse ;
 » au titre de poëte il aspirait en vain ,
 » s'il n'étoit animé d'un esprit tout divin ,
 » si ses vers , destinés à passer d'âge en âge ,
 » des dieux qu'il célébroit n'imitaient le langage .
 » Dans ce siècle de faste , où nos pères heureux
 » virent tant de grands noms naître & briller pour eux ,
 » pour avoir même gloire , on prenoit même peine .

« Pégase, sans repos, haletant, hors d'haleine,
 « maudissoit de bon cœur son pénible métier :
 « mais du Pinde aplant le facile sentier
 « vers le riant séjour des neuf savantes fées,
 « conduisit plus doucement nos modernes Orphées;
 « qui, d'énormes recueils augmentés chaque jour.
 « jonchent la province, & la ville & la tour.
 « Qui peut donc l'arrêter? quelle crainte insensée
 « tient ta plume captive, & ta verve glacée?
 « Imite cet essaim d'intrépides rimeurs :
 « comme eux de la critique affronte les clameurs ;
 « si l'on siffle tes vers, plein du même courage,
 « de ce siècle ignorant, récuse le suffrage,
 « & des âges futurs invoquant l'équité,
 « pars avec de R*** pour l'immortalité ».

Pour l'immortalité! nos sottises nouvelles
 grâce à l'impression, sont sans doute immortelles :
 Molière, du C...., Far...., L... de B....,
 grâce à l'impression, sont immortels aussi.
 Avant cet art fatal, au temple de mémoire,
 il n'étoit qu'un seul livre, où la main de la gloire
 traçoit en lettres d'or le nom de ces auteurs,
 qui d'un peuple enchanté maîtres & bienfaiteurs,
 éclairant l'avenir par de fécondes veilles,
 ont rempli l'univers d'éclatantes merveilles.
 Mais depuis que cet art, par Phébus inventé
 pour dénoncer les sots à la postérité,
 de leurs productions autrefois éphémères,
 fait éclore en un jour des milliers d'exemplaires,

aussi bien que l'honneur, l'opprobre est éternel ;
 & sur un second livre, au pied du même autel ,
 leurs noms restent gravés en grossière écriture ,
 pour servir de risée à la race future ;
 c'est-là que sont inscrits tant de *braves rimeurs* ,
 qui tous de la critique affrontent les clameurs :
 je n'ai point leur courage ; & sur ce grand registre ,
 je craindrois , avec eux , d'occuper un chapitre.

Mais enfin me voilà , de moi-même amoureux ,
 plus confiant encore , & plus aveugle qu'eux ,
 m'enivrant comme un autre au bournier d'ypocrène ,

& la plume la main descendant sur l'arène ,
 Autour de moi bientôt leur cohorte en rumeur ,
 d'un prix si glorieux me disputant l'honneur ,
 viendra comme une meute ardente à la curée ,
 foudre de toutes parts sur ma muse effarée ;
 & si , pour mon malheur , par un léger succès ,
 on daigne encourager mes timides essais ,
 quel tumulte ! quels cris ! « voyez l'impertinence !
 » on nous siffle , on nous berne , & c'est lui qu'on
 » encense !

« quel est-il ? d'où vient-il ? » — Messieurs, je suis
 Breton ,

& je viens à Paris pour chercher ce bon ton ,
 ce vernis aux talens, comme aux mœurs, nécessaire ,
 qui n'est hors de Paris, nulle part sur la terre.
 Ce ton que parmi vous je viens étudier ,
 pour l'avoir, dites-moi, faut-il ainsi crier ?

Ils ne m'écoutent pas ; & leurs voix réunies
me donnent l'avant-goût du concert des furies.

Si, mettant leur vacarme & leur rage en oubli,
je veux m'environner d'un monde plus poli,
pour réussir, il faut, poète débonnaire,
d'abord à tous les goûts m'efforcer de complaire,
louer tout sans réserve, & ne blâmer jamais.
Des méchants & des fous pourquoi troubler la paix ?
Pourquoi, dans la ferveur d'un honnête désir,
teindre mes foibles traits du fiel de la satire,
contre tant de travers, sans fruit, me déchainer ;
& par un goût malin me laissant entraîner,
singe de Juvenal, d'Horace & de Lucile,
glaner, après Boileau, sur un terrain stérile ?
Mais quoi ! dans son palais, quand je vois ce ban-
quier,
jadis petit commis chez un marchand drapier,
s'engraissant à loisir de la perte commune,
compter par millions sa rapide fortune ;
quand sur un char brillant l'impudique Phryné
blesse tous les regards de son luxe effréné,
& nargue impunément, du sein de ses richesses,
ce peuple... qui n'aguère eut part à ses caresses
de tous côtés enfin lorsque j'ai sous les yeux
du vice triomphant le spectacle odieux,
& l'insolent état d'un faquin sans mérite,
& l'aspect déchirant de la vertu proscrite,
pourrois-je me plier, vil & froid spectateur,
au style intéressé d'un éloge imposteur ?

Ainsi de toutes parts environné d'abysses ,
 banni des grands sujets par ces esprits sublimes ,
 dont les mâles travaux les ont épuisés tous ;
 & du tableau des mœurs par ce peuple de fous ,
 qui , malgré la douceur d'un esprit pacifique ,
 éveillerait en moi la verve satyrique ,
 je serai donc réduit à de vagues tableaux ;
 & sans quitter la ville , habitant les hameaux ,
 on me verra , couvert de dépouilles rustiques ,
 servile imitateur des muses germaniques ,
 fardant , sans les orner , leurs trop simples chansons ,
 promener dans Paris mes ennuyeux moutons !
 Ou bien sur un théâtre indécent & futile ,
 tirant d'un juste oubli l'ordurier vaudeville ,
 briguer honteusement un succès peu flatteur ,
 aux dépens de l'esprit , de l'oreille & du cœur ?
 Ah ! que plutôt cent fois cette main desséchée ,
 reste , esclave inutile , à mon bras attachée ,
 que de faire jamais cet usage odieux
 de ce peu de talens que je reçus des dieux !

Parmi tous ces écueils , & voisin du naufrage ,
 je vois s'ouvrir un port au milieu de l'orage :
 quel qu'il soit , je m'y sauve , & des vents tourmenté ,
 mon foible esquif du moins y mouille en sûreté.
 Il a d'autres écueils pour une ame commune ,
 & par d'autres dangers il mène à la fortune.
 Aussi n'est-ce point-là que s'adressent mes vœux :
 attendre un ciel plus calme , un vent moins orageux ,
 & respirer en paix dans ce port salutaire ,

c'en est assez. Jamais les grandeurs de la terre,
la richesse, le luxe & tous ses faux plaisirs,
n'obtinrent, tu le fais, l'un seul de mes soupirs.
Moins que jamais ces biens me semblent désirables.
Celui qui s'arrachant à des périls aimables,
fuit la cour d'Apollon pour garder ses vertus,
ne s'avilira point à celle de Plutus.

Par M. GINGUENÉ.

EPIGRAMME.

E H bien? ta pièce a-t-elle eu du succès?
— Couffi, couffi! — Ma foi! cela m'étonne;
on est sévère au théâtre français.
— Oh! diablement; car au fond, elle est bonne.
— Peux-tu, du moins?... Oui, je puis la changer,
& puisqu'on veut sa marche plus exacte,
pour opérer ce changement léger,
de mon premier, je fais mon dernier acte.

Par M. PONS DE VERDUN.



LE RICHE ET LE PAUVRE.

F A B L E.

UN riche avare écoutoit froidement
un pauvre laboureur exprimant sa misère,
sans murmurer contre son dénuement.
Impôts, grêle, corvée, ouvrages sans salaire,
tous les maux enfin l'avoient fait mendiant;
mais dans son corps flétri logeoit une ame fière.

Oh ! c'est trop fort, dira certain lecteur !
donner une ame fière au rustre laboureur ;
c'est bien choquer la vraisemblance.
Non , non , celui qui fait supporter l'indigence ,
bénir les cieux dans la calamité ,
repousser avec fermeté

de l'opulent , l'injustice ou l'offense ,
de l'homme a conservé toute la dignité.

Mais revenons au fait en diligence.
Mon homme demandoit , & bien timidement ,
quelques secours pour lui , ses enfans & sa mère.
Et pourquoi des enfans ? un gueux n'en doit pas faire ,
répliqua d'un ton méprisant
le financier au cœur de pierre.

Vous autres criaillieurs , cachez sous vos haillons ,
souvent des fainéans , plus souvent des frippons.
Travaillez , travaillez ; vite , qu'on se retire.

Moi, travailler; bon dieu! de foiblesse j'expire,
 Je suis un malheureux, & non pas un còquin;
 mais quand je le serois, hélas! mourant de faim,
 vòs dòn's auroient leur prix, l'aumône est toujours
 bonne;

& puis sachez, monsieur, que le riche inhumain
 qui se permet l'injure, en refusant du pain,
 n'a plus le droit de mépriser personne.

*Par Madame la Marquise DE LA FÉR**.*

L'HEUREUSE MORT.

POUR maint abus, avec dame justice
 un personnage étoit en différend :
 chacun l'accuse, & veut qu'on le punisse ;
 il court maint risque.... un rhume alors le prend ;
 son Esculape aussi-tôt vient, opère,
 & saigne, & purge.... en un mot, il fit sant,
 qu'en peu de jours le malade est sous terre.
 Lui trépassé : ma foi ! dit le docteur,
 toujours cet homme a joué de bonheur ;
 grâce à mes soins, le voilà hors d'affaire.



UN BAISER,

O U

LA ROSE.

LA jeune amante de Colin,
 Lison, au lever de l'aurore,
 retournoit au hameau voisin;
 une rose paroît son sein....
 son sein étoit plus frais encore.

Colin, jaloux de se venger
 du froid qu'à sa flamme elle oppose,
 accourt, & prêt à tout oser:
 Bergère, il me faut un baiser,
 un baiser, dit-il, où la rose.

Un amant a toujours raison
 de la vengeance qu'il médite:
 le baiser fut pris de pur don,
 mais, hélas ! la pauvre Lison
 pour ce baiser n'en fut pas quitte.

Colin veut la rose à l'instant:
 pour la rose il fallut combattre;
 accordez un pied à l'amant,
 il ne sera jamais content
 avant que d'en avoir pris quatre.

D vj

(34)

A céder la rose à son tour,
Il fallut enfin se résoudre....
Une belle contre l'amour,
c'est un pigeon contre l'autour,
c'est un roseau contre la foudre.

Privée alors d'un bien si cher,
dont le traître à ses yeux dispose,
Lison pleuroit : pour l'appaiser,
Colin lui rendit le baiser,
mais le frippon garda la rose.

Par M. LIEUTAUD.

ÉPIGRAMME.

J'AIME l'esprit, j'aime les qualités,
les grands talens, les vertus, la science,
& les plaisirs enfans de l'abondance ;
j'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
j'aime un ami presque autant que moi-même
j'aime une amante un siècle & par-delà :
mais, dites-moi, comment faut-il que j'aime
le maudit os qui donne tout cela ?

Par M. HOFFMAN.



É P I T R E

A M. BALZE,

*Après avoir assisté à la lecture de ses Poésies
lyriques, qui n'ont point encore été publiées.*

A Nos vœux ne sois plus rebelle;
rends-nous ces vers délicieux
qu'en un porte-feuille envieux
a confinés ta main cruelle.
Vite, fais briller à nos yeux,
sur notre horizon littéraire,
ces météores lumineux ;
qu'ils chassent la vapeur grossière,
dont un goût faux, contagieux,
de l'Hélicon si radieux,
a souillé la pure atmosphère.

Animé d'un sublime élan,
on t'a vu, cher à Melpomène,
de la tombe où dormoit sa haine,
faire sortir Coriolan.

Qu'il parut grand dans sa furie,
ce héros, autrefois Romain (1) !

(1) Allusion à la belle réponse de Coriolan dans la tragédie de M. Balze.

V O L U M N I E.

Au nom de la patrie....

C O R I O L A N.

Un bonni n'en a plus.

Pour adoucir son ame aigrie,
Rome & les dieux parlent en vain;
il voit les pleurs de Volumnie....
Le fer est tombé de sa main.

Non moins ému, l'affreux Zoïle
brise son stilet inhumain.

Balae, ton triomphe est certain :
pendant que de Rome on exile
ton illustre républicain,
le Goût, dans son palais divin,
à jamais lui donne un asyle.

Mais dieux ! quels murmures flatteurs,
dans tout l'empire poétique ,
lorsque de leur prison inique
sortiront ces vers enchanteurs ,
enfants dont la muse lyrique
voulut couronner tes ardeurs !
Dans un carcé étroit de morale ,
maint rimeur triste & moribond ,
de l'ode à la marche inégale ,
a traîné le char vagabond.
Toi, tu dévores la barrière
que l'on oppose à ton effort,
& quand tu veux prendre l'effor,
le monde entier est ta carrière.
Ton génie ardent, généreux,
soumis au joug de la mesure,
en est plus fier, plus vigoureux ;
il parcourt, libre dans ses jeux,
sous les tableaux de la nature.

Dans ton vers noble ou gracieux,
rapide ou lent, vif ou nombreux,
jamais la raison ne sommeille;
par-tout le son flatte l'oreille,
quand l'image séduit les yeux.
En toi sur-tout, en toi j'admire
l'accord du son & de l'objet;
le rythme peint, lorsqu'il te plaît,
le souffle amoureux de zéphire,
la lutte horrible des autans,
des volcans la flamme effrayante,
& des mers la vague bruyante,
& le sourire du printemps.

Mais dans la nature physique
ta muse captive gémit,
& tu cours, d'un pinceau magique,
rival du soleil qui nous luit,
aux champs de la métaphysique,
peindre la pensée & l'esprit.
Mon ame est-elle un vain phosphore,
un corps subtil & brillanté,
un feu léger qui s'évapore,
& se perd dans l'immensité?
Non, son essence originelle
s'offre, ainsi qu'un miroir fidèle,
ses devoirs & sa liberté:
si le néant est derrière elle,
devant est l'immortalité.
Non, l'univers, ce globe immense
où règne tant d'ordre & tant d'art,

n'est point l'ouvrage du hasard ,
 il est fils d'une intelligence.
 Par un sacrilège travers ,
 en vain l'impie , au cœur pervers ,
 renverse Dieu dans son audace ;
 son talent vainqueur le replace
 sur le trône de l'univers.
 De-là , propice ou vengeresse ,
 sa main fait descendre sur nous
 les traits brûlans de son courroux ,
 ou les faveurs de sa tendresse.
 Je l'entends, ce Dieu de Sion ,
 annonçant au bruit du tonnerre ,
 la perte de sa nation.
 Sa voix a fait trembler la terre ;
 & les ennemis de son nom
 sont dissipés par sa colère ,
 ainsi que la paille légère
 par le souffle de l'aquilon.

Balze , ta carrière est remplie ;
 son talent , dans son vol altier ,
 a rendu l'univers entier
 tributaire de ton génie.
 Porté sur des ailes de feu ,
 tu viens de parcourir la chaîne
 qui des corps monte à l'ame humaine ,
 & de l'ame jusques à dieu.
 Mais des hauteurs de cette sphère
 à peine rendu parmi nous ,
 tu veux chanter ce bien si doux ,

qu'on cherche , & qu'on ne trouve guère.
 Plus d'un philosophe rêveur
 a disserté sur le bonheur.
 Mais cette plante enchanteresse
 germe sur des bords peu connus.
 Dans le jardin d'Acadéinus,
 charma-t-elle autrefois la Grèce ?
 Croît-elle parmi les vertus,
 dans l'autre obscur de la sagesse,
 ou bien au sein de la mollesse
 dans les boulingrins de Vénus ?
 (La question est indécise :
 mon avis, sur ces grands débats,
 est que tout mortel ici-bas
 se fait un bonheur à sa guise.)
 Recueillir des lauriers sanglans,
 pour Crillon c'est le bien suprême ;
 Damis préfère des talens
 le pacifique diadème ;
 Life & Titus mettent leurs vœux
 à faire toujours des heureux ;
 Cléon à tromper , à médire ;
 Gluck à charmer par ses concerts ;
 toi , Balze , à faire de beaux vers,
 & toute la France à les lire.

Par M. MOREL.



LA CONTEMPLATION.

J'AI toujours aimé les côteaux ,
 les champs féconds , la riante prairie ,
 l'ombre des bois , le bord des eaux ,
 des habitans de l'air la douce mélodie ,
 le silence majestueux
 d'un lieu solitaire & sauvage ,
 où des sens l'esprit se dégage
 & s'élève jusques aux cieux.
 Vous le savez , ô vous , qui me rendiez heureux !
 du lac Léman agréable rivage ,
 sommets & vallons du Jura ,
 des noirs torrens ondes retentissantes ,
 gouffres profonds que mon œil mesura ,
 cavernes , roches menaçantes ,
 sentiers obscurs , vastes lointains ,
 tableaux frappans , beautés horribles ,
 qui déplaîsez aux vulgaires humains ,
 & ravissez les cœurs sensibles ;
 de vous je me souviens toujours ;
 comme l'on se souvient d'une fidelle amie ,
 qui fit le bonheur de nos jours ,
 & que la mort nous a ravie .

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

LE DÉJEÛNER.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*

DU souper j'entends sans cesse
vanter les bruyans plaisirs.
Quand on vit pour la tendresse,
il flatte peu les desirs.
Laissons souper la folie,
laissons dîner le gourmand :
ami vrai, sensible amie,
le déjeûner vous attend.

C'est l'éveil de la nature,
c'est l'heure du sentiment ;
les fronts y sont sans parure,
les cœurs sans déguisement.
Le déjeûner fait éclore
les fleurs du sacré vallon :
c'est le festin où l'Aurore
rajeunit le vieux Tiron.

On n'y craint pas la présence
d'un fâcheux, d'un indiscret ;
à table est la confiance ;
vers la porte est le secret.
Aussi voit-on qu'à Cythère

c'est le repas recherché :
l'Amour soupe avec sa mère ,
il déjeûne avec Psyché.

A dîner, l'on parle affaire ,
& la gaité n'y dit mot :
le souper est moins austère ,
mais l'appareil est son lot :
le déjeûner seul rassemble
le goût & la liberté ;
lui seul fait trinquer ensemble
le plaisir & la santé.

Amitié, quand tu l'apprêtes ,
il est le banquet des dieux :
patrone de ces retraites ,
tu m'y fais trouver les cieux.
Bien fou qui cherche un royaume !
le vrai bonheur n'est pas là :
il déjeûne sous le chaume
dans le Monomorapa (1).

Par M. PHILIPPON DE LA MADELAÏNE.

(1) Nom d'un monticule élevé dans les jardins de
M. de Cr.



LE CHAMEAU ET LE BOSSU,

F A B L E.

AU son du fifre & du tambour,
 dans les murs de Paris, on premenoît un jour
 un chameau du plus haut parage,
 & mille curieux, en cercle ramassés,
 pour le voir de plus près, lui fermoient le passage,
 & ne le voyoient point assez.

L'un admiroit sa taille, un autre sa souplesse,
 celui-ci sa vigueur, celui-là sa noblesse.

Un riche, moins jaloux de compter des amis,
 que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
 dans le chameau, jouoit un air soumis.

Un magistrat aimoit son maintien grave,
 tandis qu'un avare enchanté

ne cessoit d'applaudir à sa sobriété.

Un bossu vint, qui dit ensuite :

Eh ! Messieurs, pourquoi ces propos ?

vous n'avez pas pris garde à son plus grand mérite
 voyez s'élever sur son dos
 cette gracieuse éminence.

Qu'il paroît léger sous ce poids,

& combien sa figure en reçoit à-la-fois,

& de noblesse & d'élégance !

En riant du bossu, nous faisons comme lui.

à sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
 & l'homme, tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
 sans y songer, fait son éloge.

Par M. LE BAILLY.

V E R S

A MADAME LA MARQUISE DE B**,

*En lui envoyant la seconde édition des
 Baifers de Zizi.*

VOUS, qui réunissez l'esprit à la beauté,
 les graces aux vertus, l'amour à la sagesse,
 le sentiment à la gaité,
 & la décente dignité
 à l'extrême délicatesse,
 daignez lire ces vers, où ma voix a chanté
 dans sa naïve pureté,
 le délire brûlant d'une amoureuse ivresse.
 L'excès de mes erreurs mérite leur pardon.
 D'ailleurs j'ai quelquefois su prendre un autre son !
 De nos sociétés perfides & polies,
 j'ai peint le bruyant tourbillon.
 J'ai plus fait, & de votre nom,
 mes rimes se sont embellies.
 Enfin, en vous offrant un si frivole don,
 je mets au pied de la raison,
 le monument de mes folies.

Par M. CASTERÉ.

PARODIE

De l'Ode d'Horace : *Donec gratus erame.*

PIERROT.

TANT que je sus plaire à ma Colombine ;
tant qu'à son cou d'une blancheur divine,
sans rival je me suspendois ,
plus heureux cent fois j'étois
que l'empereur de la Chine.

COLOMBINE.

Quand seule de Pierrot je possédois le cœur ,
que seule il m'adoroit dans la nature entière ,
je marchois cent fois plus fière
que la sultane en faveur.

PIERROT.

J'aime une Basque à la folie ;
sa voix à son tambour se marie à ravir !
s'il falloit m'étrangler pour prolonger sa vie ,
au défaut d'un lien , mes mains viendroient s'offrir ;

COLOMBINE.

Pour Arlequin, qu'a vu naïtre Bergame ,
mon cœur brûle comme un tison ;
il est jeune, Arlequin ; il répond à ma flamme ;
j'avalerois deux verres de poison ,
si la Parque pour lui laissoit rouiller sa lame.

P I E R R O T.

Mais de ma Basque , dès ce jour ,
si j'allois briser le tambour ;
si on redevenois ma princesse adorable ;
si je t'ouvrais mes bras , si l'épaisseur d'un cable
me lioit à toi sans retour ! . . .

C O L O M B I N E.

Bien qu'Arlequin ait l'éclat de l'ébène ,
bien que ton cœur , malgré sa chaîne ,
soit plus léger qu'un cerf-volant ,
& plus brutal qu'un ouragan ,
c'est avec toi que ton amie ,
veut passer & finir sa vie ,

LE DÉFAUT DE MÉMOIRE ,

C O N T E.

POUR votre époux , pour sa famille ,
à quoi pensez-vous donc , ma fille !
Accoucher sans avoir crié !
sur-tout , après votre aventure ! . . .
Que voulez-vous qu'Erasme augure ? . . .
— Ma foi ! je l'avois oublié.

Par M. DE LA PLACE.

ÉPIQUE

É P I T R E

*A M^{me} la Comtesse DE BEAUHARNOIS,
le jour de sa fête.*

ORNEMENT de Gnyde & du Pinde,
roi qui sur le double côteau,
de nos littéraires Renaud,
Armide à la fois & Clorinde,
triomphes par un art nouveau;
sensible auteur de Stéphanie,
ce jour, ce nom de Saint-François,
trahissent donc ta modestie,
& nous donnent enfin les droits
d'offrir nos chants à ton génie!

Mais que d'écueils ! si de nos cœurs
le tribut te plaît & t'honore,
nos chants te plairont-ils encore ?
Comment, sur le parfum des fleurs,
comment tromper les sens de Flore ?

Si nous n'avions à célébrer
qu'une femme obscure, ordinaire,
ce seroit de l'inaugurer
au trône banal de Cythère,
& soudain, chacun d'admirer.
Mais cet encens fade & vulgaire,
tu ne pourrois le respirer.

Aussi je le dis sans mystère ;

Année 1787.

pourquoi t'avises-tu, dis-moi,
 de sortir du modeste emploi
 qu'a ton sexe sur l'hémisphère ?
 Oser cultiver sa raison,
 & négliger la grave affaire
 du choix d'un bonnet, d'un pompon,
 pour toucher d'une main légère,
 la docte lyre d'Apollon :
 Dieux ! quel scandale ! Des ruelles
 vois sur toi sonner le tocfin,
 tremble : à la suite de ces belles,
 moi-même un grelot à la main. . . .
 Mais, non, devenons plus plaisible ;
 si ton esprit a des trayers,
 ton ame du moins est sensible :
 en sa faveur passons tes vers,
 & ta prose douce & flexible.
 Le jour où Phébus réunit
 sous tes agréables demeures,
 le goût, le sentiment, l'esprit,
 jour léger qui paroît & fuit,
 où le plaisir sonne dix heures.
 lorsque le tems frappe minuit ;
 j'ai vu souvent ton œil humide
 au récit touchant des malheurs :
 ta bouche, où ton ame réside,
 s'adresse toujours à nos cœurs.
 Enfin, bienfaitrice honreuse,
 souvent, dit-on, ta belle main
 fait dans l'ombre mystérieuse,

(99)

un don , comme on fait un larcin.

En faveur d'une ame aussi bonne ;
je te pardonne ta raison ;
pense , compose , écris , raisonne ;
gagne l'estime de Buffon ;
couronne ta tête fertile
d'un laurier toujours verdoyant...
De crimes , quel nombre effrayant !
Mais je suis un Juge facile ,
quand le coupable est bienfaisant.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

É P I T A P H E

D U R O I DE P R U S S E (1).

C I gît un Philosophe , un Monarque , un Guer-
rier ,
qui fut de ses Sujets , législateur & père ,
qui fit trembler le monde , & qui fut l'éclairer :
mais , Prussien , ne crois pas , dans ta douleur amère ,
que du grand Frédéric cette urne enferme tout ;
sa cendre est dans ces lieux , & sa gloire est par-tout.

(1) Cette épitaphe a été faite à l'occasion de l'inscription latine : *Hic cinis , ubique fama* , qui avoit été proposée , & que l'on a trouvée beaucoup trop vague.

COUPLETS.

JALOUX de donner bon exemple,
sur-tout d'égayer sa maison,
Monfieur Bardus, gros Franc-Maçon,
vient d'élever un nouveau Temple;
c'est-là qu'un brillant carnaval
finit & ramène l'année,
& l'existence est fortunée;
car on ne sort jamais du bal.

Sans cesse en ce pays fredonne
des perroquets l'essaim galant;
on n'y reçoit pas le talent,
de peur d'humilier personne.
Gercourt, des cœurs qu'il a soumis,
fait la liste fort à son aise,
& sans se lever de sa chaise,
dans une heure il a tout Paris.

Du Couvent les Supérieures
sont douze siècles ambulans,
qui, pour l'orner de tems en tems,
quittent leurs antiques demeures.
Ces Dames s'y traitent d'enfans,
rajeunissant toutes les heures;
& les femmes n'y sont majeures
qu'après l'âge de cinquante ans.

Par M. le Chevalier DU PUY DES-ISLETS.

L'ORIGINE DU CHANT.

HILAS aimoit, il brûloit pour Aminte,
 mais nul espoir ne flattoit ses douleurs :
 d'un air distrait elle écoutoit sa plainte ,
 d'un œil tranquille elle voyoit ses pleurs.
 Hilas gémit sous un dur esclavage :
 ce n'étoit plus ce Berger séducteur ,
 dont la plus fière eût accepté l'hommage ;
 ce front si noble est couvert d'un nuage ;
 ces yeux si beaux sont chargés de langueur.
 Dans les déserts il devance l'aurore :
 là, négligeant son chien & ses troupeaux ,
 au jour naissant il raconte ses maux ;
 au jour fuyant il les redit encore.
 Un soir , qu'au fond d'un antre obscur & frais ,
 il se livroit à ses ennuis secrets ,
 près de ce lieu vient rêver sa Bergère.
 Il l'apperçoit. Quel trouble ! quels combats !
 Volera-t-il au-devant de ses pas ?
 Non , il s'arrête , il craint de lui déplaire.
 Sans être vu de cet objet sévère ,
 ses yeux , de loin , admirent tant d'appas.
 Mais l'inhumaine alors ne songeoit pas
 aux malheureux que ses yeux ont pu faire,
 C'étoit le tems où le froid Aquilon
 laisse aux Zéphirs émailler la verdure ,

tems des plaisirs , agréable saison ,
 où par la voix de toute la nature ,
 au genre-humain l'Amour donne leçon.
 Tout cède alors à sa flamme brûlante :
 d'amour , au bois , le fier lion rugit :
 d'amour , aux champs , la génisse mugit ;
 & des oiseaux la voix n'est si brillante ,
 que pour chanter le Dieu qui les unit.
 Tandis qu'Amince , assise sous l'ombrage ,
 y respiroit la paix & la fraîcheur ,
 un rossignol , sur ce même rivage ,
 à sa compagne exprimoit son ardeur ;
 tout , dans ces bois se faisoit pour l'entendre.
 O ! de l'Amour interprète flatteur ,
 dans tes chansons , que son langage est tendre ,
 dit la Bergère ! oui , ce Dieu s'a formé
 pour être heureux ; & comment se défendre
 d'un feu si vif & si bien exprimé ?
 Heureux oiseau , dit Hylas qui l'écoute ,
 tu l'as touché , cet insensible cœur
 dont mes soupirs n'ont pu trouver la route
 O ! de ta voix si j'avois la douceur !
 si je pouvois . . . Il se tait : l'espérance ,
 d'un sort plus doux flatte déjà ses vœux ,
 Le monde alors étoit dans son enfance ,
 & des beaux arts l'utile connoissance
 n'éclaireroit point cet âge ténébreux ;
 on ignoroit les touchantes merveilles
 des Amphions , & le secret heureux
 d'intéresser le cœur par les oreilles ,

Mais l'Amour parte, & son feu créateur
 inspire Hylas, l'encourage & l'éclaire.
 Tous les matins, le fidèle Pasteur
 va, sans témoins, dans un bois solitaire.
 Là, des oiseaux écoutant les concerts,
 sa voix, d'abord incertaine & timide,
 en longs éclats fait retentir les airs :
 bientôt il tente un essor plus rapide ;
 bientôt ses chants suivis & cadencés,
 sont avec art ralentis ou pressés.
 Ce n'est pas tout : de ce nouveau langage,
 il fait déjà varier les accens :
 veut-il d'Amour vanter les traits puissans,
 sa voix brillante étonne le bocage ;
 célèbre-t-il la Beauté qui l'engage,
 sa voix touchante intéresse & ravit ;
 peint-il l'ardeur dont son ame est atteinte,
 les Dieux des bois soupirent de sa plainte,
 & comme lui Philomèle gémit.
 Tous les Zéphirs assemblés pour entendre
 ces airs charmans, vont au loin les répandre.
 Aminte, au bruit de ces accens nouveaux,
 s'étonne, cherche, & promenant sa vue
 de tous côtés . . . O surprise imprévue !
 c'étoit Hylas qui charmoit les échos.

Hôtes légers de ce bocage,
 oiseaux, disoit-il dans ses chants,
 enseignez-moi votre ramage,
 ma Bergère aime vos accens ;
 fussent-ils plus tendres encore,

ils ne sauroient rendre jamais
 l'excès des charmes que j'adore,
 ni l'excès des maux qu'ils m'ont faits.
 Le Berger dit, & l'ingrate l'admire :
 son cœur s'émeut pour la première fois ;
 elle ne peut abandonner ces bois ;
 en les quittant, elle rêve & soupire.
 Mais ce n'est plus la curiosité
 qui l'y ramène : elle y cherche, y desire
 ce même amant si long-tems rebuté ;
 dès qu'il paroît sur la rive fleurie :
 elle l'appelle, & cherche à l'arrêter.
 Jeux du Hameau, Compagnes, Bergerie,
 il n'est plus rien qu'elle ne sacrifie
 au seul plaisir d'entendre répéter
 ces airs charmans dont son ame est ravie.
 D'un doux espoir Hilas se sent flatter :
 une insensible est bientôt attendrie,
 quand on fait l'art de s'en faire écouter !
 Ces chants si doux, c'est peu de les entendre,
 du Berger même elle veut les apprendre.
 Quelles leçons ! C'est-là qu'Amour l'attend.
 Ce Dieu bientôt apprend à la cruelle,
 quel risque on court quand on est jeune & belle,
 & que pour maître on choisit un amant.
 Dans ces chansons, qu'avec un soin extrême
 elle répète à chaque instant du jour,
 sa bouche apprend à dire je vous aime ;
 son cœur l'apprit, & le dit à son tour.
 Jeunes amans, profitez de l'exemple.

Pour être aimés, c'est peu d'être constans;
sacrifiez aux graces, aux talens,
& le bonheur vous ouvrira son temple.
Vous ne devez qu'à leur secours heureux
ce don charmant d'intéresser une ame;
Hilas aimoit, on méprisa sa flamme;
Hilas chanta, l'Amour combla ses vœux.

Par Madame VERDIER.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

- « **R**ENVOYEZ, disois-je à Clorès,
» ce grand Laquais qui vous expose
» aux quolibets de tout Paris.
» — Non pas, dit-elle; il faut bien que l'on cause.
» Pour éviter les propos insolens
» de la très-bonne compagnie,
» je ne vois point de jeunes-gens :
» mais Picard restera; je veux être servie ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.



A M^{ME} SAINT-HUBERTI,

En sortant d'une représentation d'Alceste.

LORSQUE Didon , par un amant trahie ,
aux sombres bords alla chercher la paix ,
tout a pleuré , jusqu'à l'envie ,
qui s'étonna de sentir des regrets.

Aujourd'hui , par de nouveaux charmes ,
Alceste intéresse à son tour ,
& l'hymen vient mêler des larmes
aux pleurs qu'a répandus l'Amour.
Tu verras donc , fille de Melpomène ,
l'envie en pleurs gémir de ces succès ;
tant de beautés méritent bien sa haine :
pardonne-lui les maux que tu lui fais.

Jouis en paix de ta victoire ,
& laisse aller ses serpens ;
ils embellissent les talens :
l'envie est l'ombre de la gloire.

Par M. HOFFMAN.



LE PRÊTRE

ET LES DEUX MOURANS,

F A B L E.

PRÈS d'un riche touchant à son heure dernière,
un Prêtre remplissoit son pieux ministère.

Le mourant qu'effrayoit l'approche de la mort,
se désoloit, plaignoit le malheur de son sort.

« Mon frère, lui disoit le Chrétien charitable,
« le bonheur de ce monde est chose périssable :
« la fortune & ses dons, le crédit, les honneurs,
« ne sauroient occuper le vuide de nos cœurs.
« Ce monde n'est qu'un lieu d'exil & de passage ;
« pour arriver à Dieu, la vie est un voyage ».

Le dévot sermoineur lui tint d'autres discours ;
mais le riche mourut en se plaignant toujours.

Le même Prêtre un jour, en faisant sa tournée,
entre dans le réduit d'un homme de journée ;

il y voit un vieillard, de son long étendu,

non sur un lit, mais sur la paille ;

des haillons tout troués l'empêchoient d'être nud,

& sa garde étoit la muraille.

« Mon ami, dit le Prêtre au pauvre agonisant
qui lui tend avec peine une main défaillante,

« ayez courage, il viendra ce moment,

E vj

» qui de votre ame est la plus douce attente.
» Ce monde-ci pour vous ne fut qu'une prison,
» qu'une vallée, & de maux, & de larmes;
» la vie, hélas! pour vous, n'eut jamais aucuns
» charmes. . . .
» Mon père, excusez-moi; je n'ai nulle raison,
dit le malade, de me plaindre:
» j'ai toujours bien vécu, je n'ai manqué de rien.
» La vie a des douceurs, la mort n'est point à
» craindre .
» pour qui n'a, comme moi, jamais fait que le bien.
» Je n'ai connu ni haine, ni vengeance;
» je n'éprouvai jamais de souci, ni de soins,
» que ceux qui regardoient ma simple subsistance.
» Mes outils, que voilà, me gagnoient les besoins
» & l'entretien de la journée;
» sans dette, nulle infirmité,
» gaîté, repos & liberté :
» la vie avec ces biens est-elle infortunée ?
» Je rend grâces à Dieu, qui m'a fait si long-tems
» jouir des vrais plaisirs que nous offre la vie . . . ».
Le vieillard expira dans ces doux sentimens.

O morale ! ô philosophie ! . . .
chacun bien loin va vous chercher !
vous logez chez le pauvre, ah ! c'est trop vous cacher !

Par M. LE MÉTÉYER.



STANCES OU QUATRAINS

*Pour tenir lieu de ceux de Pibrac, qui ont
un peu vieilli.*

TOUT annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
on ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'Univers annonce sa puissance,
& la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présens.
Ah ! si vous êtes son image,
soyez comme lui, bienfaisans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge;
ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas :
étudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage;
on conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, sois sincère,
obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père, un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;
de la vanité naît la honte :

c'est par l'orgueil qu'on est petit ;
on est grand quand on le surmonte.

La politesse est à l'esprit
ce que la grace est au visage ,
de la bonté du cœur elle est la douce image ;
& c'est la bonté qu'on chérit.

Soyez vrai , mais discret ; soyez ouvert , mais sage ;
& sans la prodiguer , aimez la vérité ;
cachez-la sans duplicité ,
osez la dire avec courage.

Le premier des plaisirs & la plus belle gloire ,
c'est de répandre les bienfaits ;
si vous en recevez , publiez-le à jamais ;
si vous en répandez , perdez-en la mémoire.

Par VOLTAIRE.

SUR LA MORT

D'un homme qui la craignoit beaucoup.

O TROP heureux Damon, en terminant son sort !
le voilà délivré de la peur de la mort.



LISE ET DAPHNIS, ROMANCE.

Sous l'humble toit d'une chaumière,
Lise, dit-on, reçut le jour.
A peine ouverts à la lumière,
ses yeux invitoient à l'amour.
Lise si belle, si parfaite,
n'eut que des Bergers pour parens :
ainsi l'on voit la violette
croître parmi l'herbe des champs.

De Palémon & de Glycère,
Lise en naissant combla les vœux ;
Lise à leur bonheur nécessaire,
d'un tendre hymen sera les nœuds.
Sûrs de s'aimer, sûrs de se plaire,
leurs cœurs ne desiroient plus rien.
Hélas ! le ciel dans sa colère,
plaça le mal trop près du bien.

Un jour assis au pied d'un hêtre,
ils voyoient paître leurs troupeaux ;
Lise, apprenant à les connoître,
se mêloit aux jeunes agneaux.
Tout-à-coup s'élève un orage,
l'éclair brille, l'air est en feu ;

chacun d'eux fuit sous le feuillage :
mais où fuir le courroux des dieux ?

Un bruit affreux se fait entendre,
la foudre part, tombe en éclats ;
sous l'arbre qu'elle met en cendre,
Lise seule échappe au trépas.
Ah ! dans ce moment effroyable,
sans doute une divinité
tendoit une main secourable
à l'innocence & la beauté.

La diligente renommée
en instruit déjà le hameau ;
Dorval , à cette infortunée ,
offre un asyle en son château.
Le récit de ses maux le touche
autant que sa naïveté ;
joli minois & fraîche bouche
embellissent la vérité.

On s'est joué de votre enfance ,
lui dit Dorval en l'embrassant :
si l'on cacha votre naissance ,
vos yeux décèlent votre rang :
vous êtes faite pour la ville ;
venez habiter d'autres lieux :
on vous appellera Lucile ;
à la beauté ce nom sied mieux.

Lucile, au printemps de son âge,
 entroit dans la saison d'aimer;
 son regard timide & sauvage,
 sembla tout-à-coup s'enflammer:
 Dorval bientôt par-tout publie,
 qu'il veut lui-même la doter:
 pour effacer la plus jolie,
 Lucile n'eut qu'à se montrer.

Daphnis vint offrir son hommage,
 Daphnis s'exprimoit rendrement;
 il séduisoit par son langage:
 qui séduit est bientôt amant.
 Dorval flattoit son espérance,
 Lucile approuvoit son ardeur.
 Quand deux cœurs sont d'intelligence,
 ils touchent de près au bonheur.

Daphnis, suspendez votre ivresse,
 un rival l'emporte sur vous:
 à sa naissance, à sa richesse;
 Dorval immole deux époux.
 A cet excès de barbarie,
 le Berger ne survécut pas:
 de l'amour il tenoit la vie,
 l'amour lui donna le trépas.

Depuis cet accident funeste,
 elle regrette son hameau;
 pour fuir des biens qu'elle déteste,
 Lucile eut repris son troupeau.

(114)

En vain par un riche hyménée,
Dorval crut calmer sa douleur :
le trait dont elle fut blessée,
jamais ne sortit de son cœur.

Tyrans cruels, dont les contraintes
font le désespoir des amans,
soyez sensibles à leurs plaintes,
la mort suit de près leurs tourmens.
Si le hasard, dans son caprice,
assigne les rangs ici bas,
le Ciel, blâmant cette injustice,
fit l'amour de tous les états.

Par M. D'AN....Y.

SUR UNE VIEILLE DÉVOTE.

A QUINZE ans, le démon la prit à son service,
elle a sous ses drapeaux doublement combattu;
jeune, elle eut l'art de faire aimer le vice,
vieille, elle fait détester la vertu.

Par feu M. BORDE.



V E R S

*Lus chez M. DE J***.*

AMI d'une volapté pure ,
 qui joignant aux vertus l'esprit & la gaieté ,
 marchez toujours à la clarté
 du brillant flambeau d'Epicure ;
 que j'admire chez vous , doublement enchanté ,
 les prodiges de l'art , les dons de la nature !
 Apollon vient s'asseoir sous vos rians berceaux.
 Tiens , dit-il ! veux-tu voir courir sur la verdure
 ou des enfans ou des ruisseaux ;
 je suis le dieu de la peinture ;
 Tenière a par mon ordre animé ces tableaux.
 Veux-tu voir courbée & tremblante ,
 le genou découvert , plus prompt que l'oiseau ,
 dans un marbre qui fuit s'envoler Atalante ?
 A Julien , pour toi , j'ai remis mon ciseau.
 Je suis le dieu de la musique :
 tantôt plaisant , tantôt tragique ,
 je fais gémir l'Amour , j'égaie une chanson.
 Je veux que la beauté , que la voix la plus tendre ,
 dans ton harmonieux salon ,
 aux convives charmés tour-à-tour fasse entendre
 Collette , Iphigénie , & Babet , & Didon (1).

(1) On avoit exécuté ce jour-là plusieurs morceaux de ces différens Opéras.

Je suis le dieu des vers. Mon plus noble langage
retracera pour toi ce Czar fier & sauvage
par son Homère aussi jaloux d'être chanté.

Vois son Homère (1) à ton côté
mêler à vos bons mots le plus fin badinage ;
ainsi que les héros , célébrant la beauté
& goûtant le plaisir , sans cesser d'être sage.

Je suis le dieu du jour. Mes rayons éclatans
luiront sur toi jusqu'à cent ans.

Jouis d'un siècle entier qu'Apollon se destine :
mais pour combler tous mes bienfaits ,
comme dieu de la médecine ,
je ne t'approcherai jamais.

Par M. DUGES.

(1) Feu M. Thomas.

EPIGRAMME.

UN Pédant sur mes vers faisant le connoisseur ,
les trouve trop bien faits pour que j'en sois l'auteur.
On m'en a lu des siens ; moi qui suis sans malice ,
je ne puis m'empêcher de lui rendre justice ;
& sans dire qu'il brille avec les vers d'autrui ,
je les trouve trop plats pour n'être pas de lui.

Par M. LELONG.



L'INSOMNIE.

AI-JE embrasé mon sang par les liqueurs ardentes
qui de l'Américain raniment les ressorts ?

Ai-je fait fermenter dans mon fragile corps
de Timor ou d'Aden les drogues irritantes ?

Non ; parmi les banquets les plus voluptueux,
au milieu des tributs des forêts & de l'onde,
les mets de l'âge d'or suffisoient à mes vœux :
les oiseaux, les poissons, les cadavres pompeux
m'inspiroient une horreur profonde...

Et cependant un feu séditieux
s'élançe en bondissant de mon cœur dans mes veines !

Le sommeil a fui de mes yeux ;
j'implore en gémissant Morphée & tous les dieux...
Hélas ! les dieux sont sourds, mes prières sont vaines !

Le feu qui me consume en est plus violent ;
il semble défier l'art du dieu d'Epidaure ;
dans ma couche abattu je me couche brûlant ,
brûlant d'amour pour ma sensible Laure....

ses cheveux, appliqués sur mon cœur palpitant,
sont-ils trempés dans le sang du centaure ?

Ce chiffre, ces cordons, ce portrait que j'adore,
si-tôt que je les baise, allument dans mon sang
une fièvre qui me dévore.

Je ne vois plus : un prompt frémissement
fait voler un nuage autour de ma paupière ;

ENTREVUE

*Du fameux Nouvelliste des Tuileries , avec
l'Abbé de Saint-Pierre, dans les Champs-
Elisées.*

AVEC impatience ici l'on vous attend.
— Je n'ai, mon cher Abbé, pas perdu le moment;
j'arrive en diligence. — Eh bien ! quelle nouvelle ?
— Bonne. — La paix ? — Elle est universelle.
— Seroit-il vrai ? — Très-vrai, — Par quel évé-
nement ?

contez-moi tout cela, vous êtes au courant :
de mes projets auroit-on fait usage ?
— Non. D'un roi seul cette paix est l'ouvrage.
— Quel Monarque à la terre a donc fait ce pré-
sent ?

— Le père des François, Louis-le-Bienfaisant.
Déjà d'un monde à l'autre, on célèbre sa gloire,
chaque pays élève un temple à sa mémoire ;
moi, jaloux d'en porter la nouvelle en ce lieu,
aux deux mondes, en paix, vite j'ai dit adieu.

*Par M. l'Abbé A V Y **.*



ÉPIQUE

ÉPIÎTRE

A L'INCONSTANCE.

DIVINITÉ de ma patrie,
 fille de la coquetterie
 & mère de la volupté,
 à qui par ses goûts emporté
 dès long-tems mon cœur sacrifie;
 Reine des modes, des projets,
 l'Amour te doit tous ses succès;
 en tous lieux, on te déifie;
 on rend un culte à tes attraits:
 reçois le mien, je suis français;
 mon culte est une idolâtrie.

Je t'ouvre mon ame en ce jour,
 de mes goûts je trace l'histoire;
 mais dans cette ame sans détour
 ne crois pourtant pas que l'Amour
 dispute à sa sœur la victoire;
 l'Amitié, ce bienfait des cieux,
 plaisir pur, idole du sage,
 l'Amitié, trésor de tout âge,
 enchaîne mes fidèles vœux.
 Oui, constant sous ses loix, je veux
 qu'on respecte à jamais son temple;
Année 1787. F

mais en amour suivez vós goûts ,
 changez , trompez , que craignez-vous
 de ce sexe perfide & doux
 qui vous abîme par son exemple ?
 Ce dieu si volage & si beau ,
 ce dieu si cher aux infidèles ,
 chargé d'un carquois , d'un bandeau ,
 sans l'usage heureux de ses atter,
 pourroit-il , au gré de nos belles ,
 porter en tous lieux son flambeau ?
 Dans les riens états de Flore ,
 la rose au zéphire inconstant
 de sa beauté qui vient d'éclorre
 offre le tribut éclatant
 humidité des pleurs de l'Aurore ;
 mais de cette reine des fleurs
 il a beau vanter les couleurs ,
 le parfum , la fraîcheur divine :
 il la caresse en se jouant ,
 persuadé qu'en appuyant ,
 il pourroit rencontrer l'épine.
 J'approuve donc que tout amant
 s'efforce , s'il se peut , de rendre
 au sexe , plus léger que rendre ,
 par qui l'Amour vient nous frapper ,
 tous les soins qu'il fait si bien prendre
 pour nous plaire & pour nous tromper .
 J'approuvé tout jusqu'au pariure ,
 mais l'amitié qui nous trahit ,
 outrage à jamais la nature .

(123)

vainement le tems s'applaudit
d'arracher du cœur qui gémit
le trait qu'enfonça l'imposture,
il ne peut fermer la blessure,
& la mort seule la guérit.
Qui ne l'éprouve dans la vie ?
Mais pourquoi d'une ame avilie
peindre à tes yeux les noirs excès ?
Pardonne, déité chérie,
si ma muse, dans ces portraits,
a mêlé la rose au cyprès
& l'absinthe avec l'ambroisie.
D'un frais & consolant tableau
égayons plutôt l'ordonnance ;
je veux peindre ici le plus beau :
je reviens donc à l'inconstance.

O volage & puissant Jupin,
quel fut ton bonheur, ton destin ?
Tantôt chez la fille d'Acrise
on te voit descendre en flots d'or ;
tantôt la fille d'Agénor
qui pour un taureau s'humanise,
sur ton dos, loin de son séjour,
s'élance, amoureuse & surprise,
t'excuse en faveur de l'Amour,
& s'applaudit de sa méprise.
A tes vœux bientôt ton cœur céda,
témoin Antiope & Lèda ;
par-tout l'Amour vole à ton aide ;

F ij

nouveau Prothée, il sert tes goûts...
 Va, je te les pardonne tous,
 oui tous, excepté Ganimède.
 De tes goûts ami complaisant,
 j'admire encor l'heureuse adresse
 de cette Nymphé qui n'osant
 confier au jour sa tendresse,
 en faveur d'un berger charmant,
 dans ses bras la nuit prudemment
 descendoit du rang de déesse.

Martyrs de la fidélité,
 vous dont la gravité m'accuse
 d'erreur & de légèreté,
 quelle chimère vous abuse !
 Pourquoi voulez-vous que ma muse
 renchérissant sur Céladon,
 & des bords du fade Lignon
 respirant la vapeur mortelle,
 vante d'une chaîne éternelle
 l'insipide uniformité,
 puisque mon humeur infidelle
 trouve à-la-fois chez la beauté
 & son excuse & son modèle ?

Par M. DAMAS.



S T A N C E S

AU PRINCE DE CONTI,

*Pour un Neveu du P. SANADON, Jésuite.
(Le P. Sanadon est supposé parler lui-même de l'autre monde.)*

VOTRE ame à la vertu docile
eut de moi plus d'une leçon :
je fus autrefois le Chiron
qui guidoit cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
tonnu de vous dans votre enfance,
n'a pour ressource que mon nom,
vos bontés & son espérance.

A vos pieds je voudrois bien fort
l'amener pour vous rendre hommage :
mais j'ai le malheur d'être mort,
ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,
& sur vous mon espoir se fonde,
Je ne peux rien dans l'autre monde :
vous pouvez tout dans celui-ci.

(126)

Je pourrois me faire un mérite
d'avoir pour vous bien prié Dieu ;
mais jeune Prince aime fort peu
les Orateurs d'un vieux Jésuite.

Je ne fais d'où dater ma lecture
Si par vous mes vœux sont reçus ,
en paradis vous m'allez mettre ,
mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
est seul à souffrir condamné ;
car qui n'a rien se donne au diable ;
empêchez qu'il ne soit damné.

PAR VOLTAIRE.

MOT D'ÉPICTÈTE.

UN vieux garçon presque à l'extrémité,
en ces termes un jour consolait Epictète :
Le mariage est une dette
qu'il vous faut acquitter à la société ;
que deviendrait l'espoir , le bonheur des familles ,
si chacun n'y concouroit pas ?
Eh bien, lui répondait Epictète : en ce cas ,
donnez-moi l'une de vos filles.

Par M. D. & R.

LE MÉNAGE TROUBLÉ,

P A R E. E.

A PRÈS SES ANS de mariage,
 Blaise avec sa femme Mabeau
 faisoit encore bon ménage.
 Pour prix d'un exemple si beau,
 dans la maison chacun fut sage;
 l'enfant, le chien, le chat, l'écureuil & l'oiseau.
 Nô, quand il sauva de l'eau
 les restes de l'humaine engeance,
 ne vit jamais régner si bonne intelligence
 dans l'enceinte de son bateau.
 Or, il advint qu'un jour de fête,
 Blaise buvant qu'il en perdit la tête,
 Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant ?
 notre ivrogne battit sa femme.
 Pour calmer son dépit, le soir la belle dame
 à son tour étilla l'enfant,
 l'enfant pinça le chien, le chien mordit la chatte,
 la chatte à l'écureuil riposta de la patte,
 & l'écorcha, je ne sais où ;
 enfin d'un coup de dent l'écureuil en colère
 au pauvre oiseau tordit le cou.
 Ainsi la faute d'un seul fou

F i n

(f. 130)

Poursuis : loin de te ralentir,
permets que le nouveau Mécène
dont nos arts ont à s'applaudir,
te retienne encor dans l'arène
où tu sembles te rajeunir.
Redouble d'efforts pour lui plaire;
insais l'astre éincelant
qui, dans sa brillante carrière,
lorsqu'il arrive à son couchant,
verse encor des flots de lumière.

Par M. VIGÉE.

LE MOULINET.

SUR une perche, auprès d'une guinguette,
ces jours derniers, je vis un moulinet;
du moulinet sortoit une baguette
qu'une bambèche à pleines mains tenoit;
vous eussiez cru que le moulin tournoit
par les efforts de la marionnette:
point; le moulin dans son tour l'entraînait.
Voilà main-homme en place trait pour trait;
qu'il a de mal! ah! sans doute il s'échine;
il est souvent debout toute la nuit;
comme il conduit, disons-nous, sa machine!
c'est sa machine, amis, qui le conduit.

Par M. PONS DE VERDUN.

FANNY,

ou

QUE C'EST QUE D'AIMER.

Air : *Daigne écouter l'Amant fidelle & tendre.*

FANNY chantoit au bord d'une onde claire :
« Pour être heureuse on dit qu'il faut charmer,
« qui me dira ce que c'est que de plaire ?
« qui me dira ce que c'est que d'aimer ? »

Tirait accouru d'une marche légère,
car les échos venoient de l'informer,
que tout auprès il est une Bergère
qui veut savoir ce que c'est que d'aimer.

« Fanny, dit-il, beauté touchante & pure,
« toi que le ciel prit plaisir à former,
« seras-tu donc dans toute la nature,
« seule à savoir ce que c'est que d'aimer ? »

« Vois les oiseaux qui peuplent ce bocage,
« dans leurs ardeurs entends-les s'exprimer;
« du tendre amour c'est-là le doux langage,
« c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

F vj

« Sur ces rameaux, vois-tu ces tourterelles,
 « dans leurs ébats au plaisir s'animer,
 « s'unir cent fois en agitant leurs ailes ;
 « c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer.

« Sans les connoître, adorable Bergère,
 « ces feux divins, tu sais les allumer ;
 « vois les transports que tu causes, ma chère,
 « c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer,

« Mais dans tes yeux, il brille ce feu tendre,
 « comme Tircis, Fanny fait s'enflammer.
 « Ah ! tu comprends, cesse de t'en défendre,
 « oui, tu comprends ce que c'est que d'aimer.

« De mon bonheur laisse-moi voir le gage,
 « dans ces beaux yeux qui voudroient se fermer ;
 « quelle rougeur colore ton visage ?
 « c'est-là, Fanny, ce qu'on appelle aimer,

« Petits oiseaux, célébrez ma victoire ;
 « j'entends déjà les échos confirmer
 « de ma Fanny le bonheur & ma gloire,
 « en répétant : ah ! qu'il est doux d'aimer !

Par M. CARMAN.



LE SILENCE,

ODE EN STANCES IRRÉGULIÈRES.

*E'l silenzio ancor fuole
Haver prieghi e parole.*

CONTEMPORAIN avec l'éternité (1) ;

Silence, tu régnas sur la nature entière,
long-tems avant que la matière
reçut les loix de la Divinité :
tout fut en toi ; sans toi, rien n'eût été.

Quand Dieu créa les cieux & l'onde,
tu présidois à ce vaste dessein ;
tu conseillois sa sagesse profonde :
il se renfermoit dans ton sein,
pour méditer les loix qu'il préparoit au monde.

D'abord les élémens s'armèrent contre toi ;
le mouvement te déclara la guerre ;
l'air retentit, & le bruyant tonnerre,
portant le désordre & l'effroi,
sépara les cieux de la terre.

La terre, en ces premiers instans,
parut soumise à ta puissance ;

(1) Cette première strophe est imitée de l'*Ode au Silence*, du Comte de Rochefort ; le premier vers est traduit littéralement. (*Note de l'auteur.*)

(134)

Et les humains, dans ces jours d'innocence,
par de tumultueux accens,
ne profanoient pas ta présence,

Dans un muet ravissement,
ils contemploient l'azur du firmament,
la pompe du soleil, l'éclat de la verdure,
& partageoient dans le recueillement
le calme heureux de la nature.

Bientôt la discorde enfanta
la violence & l'artifice ;
aux vœux de son voisin, le voisin attenta ;
l'éloquence parut, & lâchement prêta
son prestige trompeur à la basse injustice.

Par fois tu paroissais calmer
les haines, les complots, les sanglantes querelles ;
mais trop souvent les factions rebelles
ne rentroient dans ton sein que pour se ranimer
& méditer leurs vengeances cruelles.

O crime ! ô jour de la terreur !
ministre de la mort, l'homme, dans sa fureur,
devient le fléau de la terre ;
d'un seul main je vois le tonnerre,
& sous ses pas, le carnage & l'horreur.

Mais à la terre dépeuplée,
sous un Titus respire consolée

avec tous les beaux arts à l'instans tu renais ;
 & ta douleur n'est plus troublée
 que par les chants joyeux qui célèbrent la paix.

Quand le génie enfante ses merveilles ,
 quand Linus , Amphion se plaisent à toucher
 le sonore instrument qui charme nos oreilles ,
 ton calme préside à leurs veilles :
 les Muses , dans ton sein , aiment à se cacher.

Mais on voit chaque jour s'affoiblir ton empire ;
 ton culte est dédaigné des mortels insensés :
 à la seule folie , en leur bruyant délire ,
 avec éclat , leurs vœux sont adressés :
 ils semblent tous ligés pour te détruire.

Tu t'es réfugié sous ces monts caverneux
 où soupire le tendre Amant de Laure ;
 son repos n'est troublé , dans ces sauvages lieux ,
 que par le murmure amoureux
 de l'onde qui l'appelle encore.

On y trouve ces mots gravés sur un rocher :
 Mortels , éloignez-vous de cette auguste rive ;
 votre bruyant aspect pourroit effaroucher
 une ombre dolente & plaintive
 qu'une autre ombre revient chercher.

Silence ! ah ! viens encore habiter nos chaumières ;
 viens rassurer le cœur des sensibles Bergères ;

Et pour rendre son charme à l'indiscrète Amour,
 défens aux échos d'alentour
 de révéler ses deux mystères,

Sans toi, la timide Beauté
 n'oseroit écouter le desir qui la presse :
 c'est sous ton voile épais, qu'avec sécurité,
 son ame s'ouvre à la tendresse,
 & ses sens à la volupté.

Le tems qui ronge la nature,
 travaille sourdement à rétablir ses droits ;
 des célestes décrets en vain l'homme murmure :
 rien ne pourra changer d'irrévocables droits ;
 les mondes rentreront dans une nuit obscure.

Quel jour affreux d'horreur & de calamité !
 Dieu paroît, l'univers s'abîme épouvanté ;
 tout finit, le néant commence ;
 & dans ton sein, majestueux Silence,
 repose enfin l'éternité.

Par Madame la Baronne DE BOURDIC.



COUPLETS

D'une jeune Dame à son mari.

JE vois exaucer mes desirs,
mon ame s'ouvre à l'espérance;
le Ciel devoit à mes soupirs
cette flatteuse récompense.
Il manquoit à mon tendre cœur
le plaisir de se rendre père:
on ne doit prétendre au bonheur,
qu'à l'instant où l'on devient mère.

Toi qui respirez dans mon sein,
sois l'unique bien que j'aie vu,
oui, tu fixeras mon destin.
tu vas m'attacher à la vie.
Le chagrin trouble mon repos,
souvent en secret je soupire;
mais j'oublierai bientôt mes maux,
en voyant mon enfant sourire.

Hélas ! afin de le sauver
de tous les dangers de l'enfance,
sans cesse il faudra me priver
du doux plaisir de ta présence.

(133)

Ne vois pas d'un oeil mécontent,
mes soins & ma tendresse extrême ;
être jaloux de son enfant,
c'est être jaloux de soi-même.

LE GASCON PACIFIQUE,

CONTE.

UN nouvel échappé des bords de la Garonne,
au jeu faisoit certain trafic,
qui, découvert par certaine personne,
lui valut un soufflet public.
— Ceci s'adresse à toi, je m'imaginais,
dit le Gascon reprenant son enjeu ;
et regardant la porte à la sourdine :
vous ne plaisantez pas ! — Non, sripes, non, mor-
bleu.
— Sandis, vous faites ben, monseu,
je n'aime pas que l'on badine.

Par M. LEMANCEL.



LE DANGER DE LA LIBERTÉ, CONTE MORAL,

Adressé aux jeunes personnes du Sexe.

DE mon printemps j'ai passé le bel âge,
cet âge qui ne revient point,
& dont l'amour est le partage.
De maturité donc, malgré moi, bien atteint,
ne pouvant être fou, j'ai tenté d'être sage,
moral du moins, & sur-tout dans mes vers.
Sexe charmant ! pardonnez-moi si trop loin de vos fers,
je viens remplir ici cette ennuyeuse tâche,
bien plus que vous cela me fâche ;
bien plus que vous encor, je fais ce que je perds.
De mon projet pourtant ne prenez nul ombrage ;
on peut tout adoucir jusqu'à la vérité ;
à vous la dire je m'engage ;
mais desirant d'être écouté,
d'un conteur je veux prendre, & l'air & le langage,
& même, si je peux, la grace & la gaieté.
Objet des soins de la plus tendre mère,
Julie atteignoit ses quinze ans ;
déjà certains desirs naissans
l'aideroient à débrouiller cet aimable mystère,
que devinent si bien les sens.
Autant de sa première enfance
on avoit surveillé les yeux.

autant on redoubla de zèle & de prudence,
 lorsque parurent dans ses yeux,
 cette douce langueur, ce trouble dangereux,
 témoins intéressans de son adolescence.
 Des maximes de la décence,
 on lui prêchoit l'austérité,
 des mœurs la régularité,
 les devoirs de la bienfaisance,
 ceux même de la piété :
 sur-tout on lui montrait comme un piège appâté,
 comme un poison pour l'innocence,
 les vains plaisirs de la société.
 Au reste, de l'esprit qui brilloit dans Julie,
 on n'avoit pas dessein de négliger la fleur,
 sa mère en vouloit faire une femme accomplie,
 mais avant tous, une fille d'honneur.
 O jeunesse toujours frivole !
 ne voudrez-vous jamais écouter la raison ?
 De ce plan d'éducation,
 notre belle enfant se désole,
 & n'y voit que contrainte & que privation.
 Toujours avec sa mère ou la prude Alphonse !
 aucun plaisir à son usage !
 point de commerce avec le voisinage !
 jamais à l'Opéra, mais souvent au sermon !
 forces livres d'étude ou de dévotion,
 mais de romans, pas une page ;
 danses sans figurans, musique sans chanson,
 des modes pas plus qu'au village !
 enfin, & sur cet l'en pèse davantage,

pas un jeune-homme admis dans la maison,
 Ah ! vivre ainsi, c'est être en esclavage,
 c'est languir dans une prison !
 Se faisant de ses jours une si triste image,
 un matin, dans sa chambre, elle se tourmentoît,
 se dépitait, se lamentoit,
 lorsqu'enfermé dans une cage,
 le serin qu'elle y nourrissoit,
 fit tout-à-coup entendre son ramage :
 elle vole à l'oiseau ; mais ce joli chanteur,
 dont le gosier faisoit merveille,
 en la voyant, prend de l'humeur,
 & ne répond à *baisers*, *petit cœur*,
 que par un cri qui déchire l'oreille.
 Il s'agite en sa cage, & déjà sur son dos,
 on voit se hérissier la plume qui le couvre ;
 son œil s'enflamme, son bec s'ouvre,
 & cramponné par ses ergots,
 il mord cette lèvre charmante,
 ce doigt mignon qu'à travers les barreaux,
 pour le calmer on lui présente.
 Loin de gronder ce garnement,
 loin d'en vouloir à sa petite rage,
 l'esprit frappé, Julie en ce moment,
 s'attendrit sur son sort en pensant à sa cage.
 Contre ma mère, eh quoi ! j'ose me récrier !
 je l'accuse d'être cruelle !
 & moi, dit-elle, & moi, bien plus barbare qu'elle,
 pauvre petit ! je te tiens prisonnier !
 A ton essor, de quel droit m'opposai-je ?

(143)

ce-bien dont je te prive, hélas !
la liberté n'est-elle pas,
comme le mien, ton privilège ?
Jouis-en, mon aimable oiseau,
Jouis-en : dès ce jour vole dans la campagne,
& choisissant une douce compagne,
vas goûter avec elle un plaisir tout nouveau ;
vas, dis-je. Sur le champ, voilà la cage ouverte,
& , tout en modulant un air,
sur un des toits voisins, aussi prompt que l'éclair,
le serin vole, hélas ! & va chercher sa perte.
Des moineaux du quartier, redoutable frêle,
un chat, qui sur ce toit vient à la découverte,
oreille fine, œil sûr & patte alerte,
l'entend, le voit, le hape & n'en fait qu'un morceau.

Jeunes beautés ! voici l'instant de la morale :
pardon, encore un coup, il la faut effrayer ;
mais pour ne pas vous ennuyer,
je fuserai des pédales la méthode banale,
je serai court, & d'un long entretien
qu'eût notre Belle avec sa mère,
quatre mots feront mon affaire :
les voici ; je n'y change rien.
Tu vois, ma chère enfant, par ce trait exemplaire,
tu vois que, sans avis, sans guide, sans soutien,
pour la jeunesse foible, aveugle & téméraire,
la liberté n'est pas un bien.

Par M. M. G. U. R. O. T.

IL FAUT TOUJOURS EN VENIR-LÀ.

JEUNES Beautés qui faites taire
 tous vos desirs,
 & fuyez du Dieu de Cythère
 les doux plaisirs;
 vains préjugés, pures grimaces
 que sous cela
 il faut toujours, quoi que l'on fasse,
 en venir-là.

Julie étoit jeune & jolie
 comme Cypris;
 le beau Dorilas de Julie
 étoit épris.
 Mais en vain, d'amour à la Belle
 l'Amant parla;
 il ne put jamais avec elle,
 en venir-là.

La beauté passe, on vit Julie
 s'humaniser,
 on voulut bien, par fantaisie,
 la courtoiser;
 du Dieu d'amour la douce ivresse,
 tant la charma,
 qu'elle auroit désiré sans cesse,
 en venir-là.

Enfin disparurent ses graces,

& pour jamais,

bienôt on ne vit nulles traces
de ses attraits.

Et vint le tems où notre Belle
plus ne trouva,

quelqu'un qui voulût avec elle,
en venir-là.

Julie alors un peu plus sage,
se repentit

de n'avoir pas mis son bel âge
mieux à profit.

Rappelez-vous, gentes fillettes,
souvent cela :

vous ne sauriez, assez jeunettes,
en venir-là.



L' A I G L E

ET LES PETITS OISEAUX,

F A B L E.

L'AIGLE, rassasié des serviles honneurs
 que lui rendoient jusqu'en son aire,
 une foule d'oiseaux qu'on appelle grandeurs,
 Ducz, Milans & Condors, empressés à lui plaire
 pour en obtenir des faveurs,
 d'hommages plus réels envia les douceurs.

Il part, & dans une tournée,
 voit des nids de Pinsons, de Bréans, d'Etourneaux,
 &c, je pense, aussi des moineaux,
 gens, à chaque saison que ramène l'année,
 soutenant de leur mieux leur piètre destinée,
 Sa présence les charme : ils ont quitté les bois,
 pour voler tous à sa rencontre ;
 tous font pour lui des vœux ; tous chérissent ses
 loix :

quelque part qu'un bon roi se montre,
 il s'entend bénir mille fois.
 L'aigle, de leur tendresse obtint cet heureux gage,
 & voit qu'il eût été leur souverain par choix.
 Nul accent douloureux n'attriste son passage,
 hors quelques Moineaux francs, qui sous de pauvres
 toits,

ont peine à nourrir leur ménage,
Année 1787.

G

& dont la défaillante voix
 demande au Ciel que l'aigle les soulage.
 Pas n'y manqua l'oiseau de Jupiter :
 aussi ce fortuné voyage,
 doubla pour lui l'amour des habitans de l'air
 de voir de près le peuple il connut l'avantage,
 & se promit encor de goûter ce bonheur.

Ailleurs un plus brillant hommage
 peut paroître suspect autant qu'il est flatteur;
 mais c'est-là qu'on entend le langage du cœur.

Par M. l'Abbé AUBERT.

A M. LE COMTE DE V**.

LONG-TEMPS jouet de trois Divinités
 dont le bandeau fait le malheur du monde,
 comme un vaisseau toujours battu de l'onde,
 mon sort flottoit dans les adversités;
 seul au milieu de ce funeste orage,
 ma lyre encor luttoit avec courage;
 elle accusoit le ciel trop rigoureux:
 le ciel fut sourd; mais V.... fut m'entendre.
 Il accourut; son ame fière & tendre,
 connut la mienne, & je devins heureux.

Par M. LEBRUN.

L'INVENTION DU HAUT-BOIS.

DANS l'antique mythologie,
 on lit que Minerve autrefois,
 ayant inventé le Haut-Bois,
 voulut de sa douce harmonie
 régaler les Dieux ses amis.
 Un tel orgueil est bien permis :
 mais qui chante sans qu'on l'en prie,
 est naturellement soumis
 à quelque peu de raillerie.
 Dans ce beau Palais du Soleil
 que chanta le divin Homère,
 est un salon peint en vermeil
 & tout éclatant de lumière,
 où les Dieux tiennent leur conseil.
 Trois cens soixante-cinq arpées
 qu'a compassé le Dieu du jour,
 à distance égale posées,
 en éclairent le beau contour.
 Sur le plafond, l'on voit les heures
 danser, se tenant par la main ;
 sur les lambris peints par Vulcain,
 l'on voit dans leurs douze demeures,
 les douze signes & les mois.
 Soumis à d'immuables loix
 dans leurs tours & retours faciles,

malgré leurs circuits éternels,
pour les Dieux ils sont immobiles;
mais ils courent pour les mortels.

C'étoit dans ce salon magique
que la fille de Jupiter
devoit donner son beau concert,
& faire admirer sa musique.
De magnifiques tapis d'or,
sièges des Déités suprêmes,
sortent du fond d'un corridor,
pour venir se placer d'eux-mêmes.
Déjà Jupiter est assis;
sa barbe noire & ses sourcils
lui donnent l'air un peu sévère.
Juno, avec sa taille fière,
son port de Reine & ses yeux bleus,
& son beau paon tout couvert d'yeux;
le blond Phébus, sa sœur guerrière,
enfin, & Déeses & Dieux
montent au Palais de lumière.
Vénus y parait à son tour,
Vénus dont la présence inspire
le plaisir, la joie & l'amour;
elle sourit, & son sourire,
plus doux que la clarté du jour,
embellit encore ce séjour.
Vous comprenez bien que les Grâces
la suivoient d'un air ingénu:
elles sont toujours sur ses traces;
Son fils lui-même demi-nu,

conduisoit la troupe en délire
des Ris, des Plaisirs & des Jeux
Ciel ! quels sujets & quel empire !
& qu'on a bien raison de dire
que le bonheur est pour les Dieux !

Mais il tems que l'on commence.
Minerve paroît à la fin ;
d'un pas guerrier, elle s'avance.
Déjà Momus, d'un air malin,
criant vingt fois : Faites silence !
chacun obéit à sa voix.
Minerve saisit son Haut-Bois,
tous les yeux sont fixés sur elle,
Vous le savez, Minerve est belle,
non de cette douce beauté,
qui, sous un air naïf, recèle
l'intéressante volupté ;
mais à sa grace naturelle,
il se mêle un air de fierté
qui me plaît dans une Immortelle.
Elle étoit belle, & cependant,
lorsque, sans paroître troublée,
en présence de l'assemblée,
elle emboucha son instrument,
ô triste, ô fatale disgrâce !
elle fit si laidę grimace
que tout l'Olympe en éclata.
Momus, Momus la répéta ;
alors un rire inextinguible
fit pâmer les Dieux immortels ;

Jupiter même y fut sensible,
 & dans ses atours solennels,
 il parut lui-même risible.

Minerve pleine de dépit
 contre les Dieux, contre son père,
 jeta sa flûte de colère,
 & du Palais elle sortit.

On disoit sa flûte cassée;
 mais j'ai lu dans certain écrit,
 que Momus l'avoit rapiécée;
 que ce Dieu, pour jouer d'un toux
 à la superbe Melpomène,
 quitta le céleste séjour
 pour la porter sur notre scène.
 D'où vient que lorsqu'un sot auteur
 que sa fôlle fureur énerve,
 vient étourdir le spectateur
 du bruit fatigant de sa verve,
 vous pouvez dire hardiment :
 Ce Monsieur a pris sûrement
 le Haut-Bois fêlé de Minerve.

Q U A T R A I N.

L'HISTOIRE, a dit quelqu'un, faite pour nous
 instruire,

a besoin que l'Auteur soit sans religion;
 mais ne pouvoit-on pas aussi justement dire,
 qu'il doit également être... sans pension?

Par M. DE LA PLACE.

SUR LA DÉCADENCE DES BONNES ÉTUDES,

P O È M E.

DE la Grèce & de Rome, admirateur stupide,
quoi! Damis, vous n'avez pour modèle, pour guide,
que ces vieux écrivains autrefois revérés!

Que je plains votre erreur, ami! quoi! vous pourrez,
à ces obscurs travaux, prostituer vos veilles,
& pâlir sans pudeur sur ces froides merveilles!
Je veux de ce travers vous guérir sans retour;
ouvrez-moi votre cœur, & parlons sans détour.

Quel charme trouvez-vous dans le jargon maussade

du bavard qui rêva l'assomante Iliade?
Pouvez-vous digérer ces éternels combats,
de ces Rois hafangueurs l'inutile fatras?
Laissez, laissez, Damis, aux Daciens, aux Saumaises,
ce gros volume enflé d'héroïques fadaïses;
des savantats poudreux que les noirs bataillons
caressent, en bâillant, toutes ces visions;
qu'un pédant étonné de se trouver si tendre,
adore sans aimer, admire sans entendre;
qu'il me vante à genoux, mais sans verser de pleurs,
d'un tragique ampoulé les stériles douleurs,
de Pindare en fureur l'harmonieux délire:
Aristote! Platon!... moi, je n'en fais que rire!

Parlez, vit-on jamais briller en beau vétin,
 Dans le boudoir d'Iris, un lourd pédant latin ?
 Vit-on jamais, auprès de ses feuilles légères (1),
 des prodiges du sers archives éphémères,
 sort brillant de dortures, & moulé par Didot,
 le chantre si vané de ce guerrier dévot,
 esclave de ses Dieux, & qui, Roi sans noblesse,
 pleure dans les dangers & trahit sa maîtresse ?
 Je veux à votre goût, je veux à vos travaux,
 offrir un but plus grand, de plus nobles rivaux.
 Ouvrez les yeux, Damis, voyez sur mes tablettes,
 des foibles du cœur les brûlans interprètes (2) ;
 du Parnasse François les chef-d'œuvres nouveaux,
 Vaudevilles, Chansons, Opéra, Madrigaux,
 le Drame au regard sombre, à la voix menaçante,
 l'Héroïde où souvent une femme mourante,
 de l'art du bel-esprit épuise les trésors,
 & va de ses sermons édifier les morts.
 Voilà, voilà, Damis, vos modèles, vos maîtres !
 n'allez pas, imitant nos gothiques aînés,
 dans le bourbier latin lourdement vous plonger :
 cet Abbé Papillon, si pimpant, si léger,
 on le salue, on l'adore ; il faut briller pour plaire,
 attendrir nos Laïs, les flatter, ou se taire.

Ainsi parloit Damon, Damon jeune étourdi,
 des beaux-esprits gourmands, à sa table applaudi ;
 Damon ivre d'encens, d'orgueil & de fumées,
 Damon, le teint fleuri, la tête parfumée,
 répand, avec son or, ses vers & ses bons mots,

(1) Les Journaux & autres feuilles périodiques.

(2) Les Romanciers.

d'un souris dédaigneux écrase les rivaux,
tranche, protège, chante, & va dans les coulisses
d'une Reine gagée adorer les caprices.

En vain contre Damon, du fond de vos tombeaux,
vous réclamez le prix de vos nobles travaux :
il faut céder, ô vous dont les doctes ouvrages
ont depuis deux mille ans, usurpé les hommages
& le crédule encens des aveugles mortels ;
il brise votre orgueil, il brise vos autels.

Il a parlé.... Tombez, idoles de la terre !

Dans ta main foudroyante, il éteint le tonnerre,
ô toi, qui balançant & Philippe & les Dieux,
fis pâlir d'un héros le front victorieux.

Aux champs de Marathon (1), en vain pour te dé-
fendre,

des vainqueurs de l'Asie on vit frémir la cendre ;
il faut céder. Et toi, dont le mâle pinceau,
des fureurs de l'Grèce a tracé le tableau (2),
toi dont le sens profond, l'éloquente énergie
des sages, des héros allume le génie,
sors de ta tombe, & viens admirer ton rival ;
vois Damon, il est riche... il marche ton égal.

O Damon, c'est en vain que ta Muse coquette,
de ton goût, de tes mœurs trop fidelle interprète,
des Grecs & des Romains veut s'ouvrir le tombeau ;
de leur antique gloire éteindre le flambeau,
le flambeau qui, brillant sur ta triste Patrie,

(1) Allusion à la belle apostrophe de Démosthènes aux
héros de Marathon.

(2) Thucydide.

ralluma de ses feux sa gloire & son génie :
 un moment, s'il se peut, abandonne, Damon,
 ta Phryné, tes flatteurs, ton futile Apollon ;
 suis-moi dans ce bosquet, près d'une source pure ;
 vois ce sage vieillard (1), le maître d'Epicure ;
 il prend sa lyre ; écoute : il va, dans ses chansons,
 de l'austère morale égayer les leçons.

Dieux ! il chante la rose, il chante sa maîtresse,
 il chante ses plaisirs, ses amours, son ivresse,
 il danse, il est heureux : sur ses cheveux blanchis,
 il répand des parfums, il enlace des lys ;
 il a, sans bel-esprit, de l'éclat & des graces :
 vois, avec les Amours, vois voler sur ses traces,
 élégant Théocrite, & Moschus, & Bion,
 qui de Vénus en pleurs peignit l'affliction,
 l'Adonis déchiré par un monstre farouche,
 le baiser amoureux expirant sur sa bouche.
 Pleurez ; Grâces ; & vous, témoins de son malheur,
 sombres bois, de Vénus partagez la douleur ;
 pleurez, Nymphes, pleurez ; recueillez, tendre amante,
 son ame & le baiser sur sa lèvre mourante :
 il n'est plus. De l'Amour épuisant les fureurs,
 tu brûles pour Phaon, il le fuit... & tu meurs,
 ô Sapho ! le tyran qui t'arrache la vie,
 enflamme, avec ton cœur, tes vers & ton génie.

Entends-tu de Jupiter le fils audacieux (2) :

il brave, auprès d'Eschile, & la foudre & les Dieux ;
 l'enfer en est ému ; les ombres fugitives,
 du lugubre Achéron épouvantent les rives :

(1) Anacréon.

(2) Prométhée.

près de Sophocle, Ajax exprime ses fureurs,
 Œdipe ses forfaits, Electre ses douleurs ;
 contre un mal qui le ronge épuisant son courage,
 Philoctète gémit dans son antre sauvage.

Quel vieillard , le front ceint d'un laurier immortel,
 partage d'Apollon & le trône & l'autel !

il embouche , Damon , la trompette guerrière ! ...

Vois-tu ces corps sanglans rouler dans la poussière ?

tout fuit. ... Hector armé de fer & de flambeaux ,

des Grecs épouvantés embrâse les vaisseaux :

d'un effroyable cri Mars ébranle la terre ;

son sang coule... il frémit, il invoque son père :

tout tremble... Jupiter a froncé les sourcils.

Devant ces murs sacrés que lui-même a bâis,

armé de son trident, dans leurs cavernes sombres,

Neptuné a fait pâlir les infernales ombres.

Oui, j'admire, Damon, ce peintre audacieux,

tantôt de la nature émule gracieux :

des baisers, des desirs, d'une volupté pure,

il anime, ô Vénus ! ta brillante ceinture.

Je l'admire, s'il peint un héros malheureux (1),

luttant contre la mort, la fortune & les Dieux ;

s'il chante les combats, Achille & sa colère,

ce n'est point un mortel, c'est un Dieu... c'est Homère.

Tel le guide éternel de ces mondes errans,

l'astre majestueux qui mesure le tems,

s'élève, & parcourant son immense carrière,

verse sur les humains la vie & la lumière.

Par M. MASCLÉT, de Douai.

(1) Ulysse.

STANCES.

SONGES rians de la jeunesse,
que vous nous quittez promptement !
faut-il qu'une si douce ivresse
ne dure pas plus d'un moment ?

Âge heureux, où tout semble aimable,
où chaque objet offre un plaisir !
vif attrait, charme inexprimable,
le cœur s'épuise à se sentir.

Pourroit-il d'un feu qui dévore
éprouver deux fois les effets ?
des cendres s'échauffent encore,
mais ne se rallument jamais.

Il n'est plus rien, rien qui m'enflamme ;
je languis triste & sans desirs ;
mais il reste au fond de mon âme
une image & des souvenirs.

Par M. ANDRIEU.



LES DEUX SOURIS,

F A B L E.

DEUX Souris, allans à la quête,
trouvèrent au fond d'un buffes
un long vase plein d'huile. « O ma sœur, quelle fête !
» Ça, régálons-nous bien » ! Mais l'ouverture étoit
si petite qu'on n'y pouvoit
passer la tête.

tête d'une souris s'entend.
Lors de ronger l'huilier, mais il étoit d'argens,
& partant à l'abri des efforts de leur denc.
En murmures, confus leur désespoir éclate.

De le verser on tente vainement,
il tient trop ferme sur la jate.

On se regarde tristement.

« La seule odeur en est divine ;

» ah ! faut-il, breuvage charmant,

* ne pouvoir te goûter quand la soif nous domine »

L'autre plus alerte & plus fine :

« laissez m'y rêver un moment ».

Alors, sur sa petite patte,

appuyant son petit menton,

baissant sa tête délicate,

les yeux fermés, & pensant tout de bon,
son esprit, occupé du projet qui le flatte,
est absorbé dans la réflexion.

« M'y voilà , m'y voilà , ma chère ;
 dit-elle enfin. » Eh bien ! parlez , parlez ,
 « voyons , comment ? Ça regardez-moi faire ;
 » & vous m'imiterez après si vous voulez » .
 Elle dit , & sa queue est dans l'huilier trempée ;
 elle l'en tire , & sans plus de façon ,
 là lèche , & fait une bonne lipée .
 L'autre admire l'invention ,
 elle en rit , mais elle en profite ,
 & dans l'huilier aussi met sa queue au plus vite .
 L'une monte , l'autre descend ,
 enfin . . . enfin dans un instant ,
 le vase est vide , & leur soif assouvie .

La force bien souvent sert moins que l'industrie .

Par M. FALLET.

A M^{ME} THÉODORE D'AUBERVAL.

QUE tu possèdes bien l'art d'attirer les cœurs !
 notre ame est dans tes yeux , quand ils suivent tes
 traces ;

Horace te voyoit quand il peignoit les Grâces ,
 dénouant leur ceinture & dansant sur les fleurs .
 Charmante d'Auberval , orne long-tems la scène ,
 enchante un peuple gai dont tu fais les beaux-jours .
 J'accuse le destin qui loin de toi m'entraîne :
 il ne faut pas te voir , ou bien te voir toujours .

Par M. LÉONARD.

LES DEUX GLYCÈRES.

Air : Le connois-tu , ma chère Eléonore ?

COMBIEN Glycère étoit simple & naïve ,
quand je la vis pour la première fois !
un air sensible , une démarche vive
dès cet instant me soumit à ses loix.

Sein palpitant & timide prunelle
montroient un cœur tout prêt de s'enflammer ;
on y voyoit ce trouble qui décèle
& le besoin & la crainte d'aimer.

Un baiser pris faisoit rougir Glycère ,
& pour deux jours me rendoit satisfait ;
on disputoit une faveur légère ,
j'étois content d'un plaisir imparfait.

Tout est changé : Glycère peu sauvage ,
à mes desirs laisse prendre l'essor ;
on me permet de cesser d'être sage ;
ce que je veux , je l'obtiens sans effort.

A chaque instant le myrte me couronne ,
on me prévient dans le moindre desir ;
à mes ardeurs Glycère s'abandonne ,
j'ai tout enfin , excepté du plaisir.

Tous les matins, Glycère à sa toilette
rougit encor, mais ce n'est qu'au pinceau ;
& chaque jour moins jeune & plus coquette ,
elle a besoin d'un ornement nouveau.

Ah ! ce n'est plus cette simple Bergère
qu'avec transport je pressois sur mon sein ;
je desirois , mais j'avois , ô Glycère !
tant de plaisir à vous baiser la main !

Par M. CARNOT.

VERS PHILOSOPHIQUES

Adressés à M. S. D. M.

L'HOMME dans tous les temps peut se mettre en ménage ;
la femme est sa maîtresse au printemps de son âge ,
sa compagne à l'époque où brille la raison ,
& son soutien enfin dans l'arrière-saison :
plaire , aimer , consoler , semble être son partage ;
qui l'obtient est heureux : mais qui s'en passe est sage.

Par M. l'Abbé DE SCHOSNE.



LE COURS,

O U

LA PROMENADE.

Nulla venenato sistere mixta joco est. Ovid.

LE printemps, à nos Boulevards,
rend la verdure & sous leurs charmes;
déjà nos Beautés sous les armes,
y viennent briguer nos regards.
La mode assigne sous des hêtres,
les plus brillans des rendez-vous.
Nos merveilleux, nos petits-maitres,
exhalent l'ambre le plus doux.
Nos Abbés, armés de lorgnettes,
nos Robins, aux cheveux flottans,
nos aimables impertinens,
& la foule de nos coquettes,
en lévite, en chapeaux galans,
ombragés de riches aigrettes,
recueillent dans ces courts instans
le fruit de leurs longues toillettes.

Allons observer de plus près,
cet essaim poussé par l'usage;
guettons, mes crayons sont tout prêts,
les ridicules au passage.
Je veux, en s'offrant mes tableaux,

ami, te rendre encoré plus chères
 ces promenades solitaires,
 ces bois, ces prés, & ces ruisseaux,
 qu'enfin, grace à moi, tu préfères
 à ce bruyant concours des sots....
 Quelle est cette maman si ronde,
 jeune... de loin, & presque blonde,
 qui vieillit en venant à moi ?
 C'est l'éternelle Célimène,
 qui, depuis vingt ans, se promène,
 boude & rit sans savoir pourquoi.
 Est-ce l'amitié qui rassemble
 ces Nymphes que l'on suit de l'œil ?
 Non, non, mais la crainte & l'orgueil
 les joint, & réunit ensemble
 des rivales & non des sœurs :
 une gaité feinte & folâtre,
 les rassurant sur ce théâtre,
 leur fait braver les spectateurs.
 Vois plus loin ces graves matrones
 qui s'avancent à pas comptés ;
 admire les jeunes Beautés
 dont Flore a tressé les couronnes,
 marchant, lorgnant à leurs côtés.
 Ces mamans deviennent humaines,
 elles, dont le zèle emporté
 condamnoit de ces pompes vaines
 ses modes toujours plus mondaines,
 le tumulte & la liberté :
 les voilà sur ces vertes scènes :

offrant un innocent appât
 au dieu trompé, qui par contraincte
 nous charge d'éternelles chaînes.
 Rivaless des sœurs de Cypris,
 essayez vos armes puissantes !
 que de vos mères très-prudentes
 les grands projets soient accomplis :
 auprès de leurs charmes vieilliss
 étalez vos graces naissantes ;
 sans vos parures si brillantes,
 sans vos regards, sans vos souris,
 que seroient ces tristes allées,
 ces belvédères, ces assemblées ?...
 des jardins sans roses, ni lys.

Ami, garde-toi bien de rire
 des altesses que tu vas voir !
 observe sur le grand trottoir,
 ces bégueules au faux sourire,
 parlant, parlant sans se rien dire,
 professes dans l'art de médire,
 vrais personnages de parloir ;
 ce que leurs yeux ont vu le soir,
 fournit huit jours à la satire.

Aux éclats de rire bruyans
 qui partent de cete terrasse,
 je reconnois la jeune Grace
 que se disputent vingt amans.
 Le goût exquis de sa parure
 fixe les regards empressés ;
 ses cheveux à moitié tressés,

florient bouclés à l'aventure :
 l'esprit des fleurs s'exhale autour
 du gazon qui lui sert de trône,
 & la foule qui l'environne,
 brûlant d'amour-propre & d'amour,
 sème autour d'elle la saillie,
 les bons mots, les ris agaçans,
 & quelques-uns des complimens
 qu'admet la bonne compagnie.
 Belle encor, parée avec art,
 Ninon, dans la lice assise,
 & d'adorateurs entourée,
 les enchaîne d'un seul regard.
 L'Amour sur ses lèvres respire,
 mais il suit son perfide essor :
 sa voix trahit ceux qu'elle estime ;
 son geste ment, & son sourire
 comme ses yeux, est imposteur.

Dans une demi-solitude
 sous l'ombrage d'un petit bois,
 parmi des prudes de son choix,
 j'entrevois la fraîche Gertrude,
 dont l'œil voit tout en tapinois.
 La riche & modeste dentelle
 couvre & pare son cou charmant ;
 une croix, dévot ornement,
 qu'un fin cristal orne & recèle,
 & sa bague de sacrement
 ont remplacé le diamant
 qui moins que ses yeux étincelle.

Dieux ! sous son ajustement noir ,
 son *Andromaque* & son mouchoir ,
 qu'elle intéresse ! qu'elle est belle !
 mais qu'elle a l'air de le savoir ! ..

Arrête , Muse , quelle audace !
 sans art , sans but & sans esprit ,
 je peins un sexe qu'on chérit ,
 tandis qu'aux hommes je fais grace !
 Médire est une volupté ,
 on sent cela sans être femme ;
 mais notre sexe , en vérité ,
 vaut-il les frais de l'épigramme ?
 Et quels sont les héros du jour ?
 ça , Mesdames , en conscience ? ...
 de vrais colifichets de Cour ,
 des maris jaloux sans amour ,
 des amans nuls ou sans prudence ,
 Je ne dis rien des ennuyeux ,
 de ces bric-à-brac si comiques ,
 si bêtes & si dédaigneux ;
 ni de ces pédans sérieux ,
 aux rides creusées & caustiques ,
 cités , ne pouvant faire mieux ...
 Laissons passer les envieux
 au teint pâle , aux regards obliques ,
 avec les rieurs-fardés ,
 blasés , blasards & bilieux ,
 & tous ces nobles sans yeux ,
 ou s'en donnant de chimériques .
 Mais voyez dans ce char roulant .

de ce mortel l'énorme masse ;
 son air est fat , sa mine basse ,
 & son maintien impertinent .
 C'est *Turcaret* l'apoplectique ;
 il a su , par un art magique ,
 tant il est habile enchanteur !
 changer en palais magnifique
 le toit d'un père laboureur ;
 & depuis que son ame fière ,
 a pris , du sein de la poussière ,
 un noble essor vers les grandeurs ,
 il méprise l'humble vulgaire ,
 rougit de son vertueux père ,
 & brigue pour sa fille altière
 l'alliance des grands seigneurs .
 C'est lui dont l'énorme opulence ,
 généreuse par vanité ,
 fait les frais de leur élégance ,
 & de tout leur faste emprunté .
 En revanche , sur son passage ,
 voyez-vous pas de toutes parts
 les glaces des plus lestes chars
 s'abaisser pour lui rendre hommage ?
 Quel fracas ! & quel tourbillon
 roule en nuage de poussière !
 Place à la voiture légère
 que précipite *Phaëton* !
 Eloignez-vous , peuple stupide ,
Moncade vole au rendez-vous .
 Il aperçoit son *Aspasie* ,

descend, & ses rivaux jaloux
 ont tremblé devant son génie.
 Déjà sa main a réparé
 le désordre de sa parure ;
 chaque mot qu'il a proféré,
 est pour eux une énigme obscure,
 & pour elle un trait admiré . . .
 Mais la nuit de ses voiles sombres,
 couvre les belles & les fleurs ;
 les airs épanchent des vapeurs
 trop dangereuses sous ces ombres ;
 on déserte ces verds lambris ,
 Moncade dans son vis-à-vis
 place sa brillante conquête,
 & va souper en tête-à-tête
 dans le plus discret des réduits.
 Sur quel ton se monte ma lyre !
 Dieux ! que fais-je , mon cher Cr...
 sans efforts pourras-tu me lire ,
 toi qui détestes jusqu'au nom ,
 jusqu'à l'ombre de la satire ?
 tu la détestes , je la hais ;
 mais une esquisse si légère
 ne peut s'adresser ni déplaire
 à des esprits sains & bien faits ;
 & qu'accuseroit leur colère ?
 des tableaux sont-ils des portraits ?

Viens , fuyons ces longues allées ,
 où de pos Vénus étalées
 les charmes se font admirer ;

de ce mortel l'énorme masse ;
 son air est fat , sa mine basse ,
 & son maintien impertinent.
 C'est *Turcaret* l'appétitieux ;
 il a su , par un art magique ,
 tant il est habile enchanteur !
 changer en palais magnifique
 le toit d'un père laboureur ;
 & depuis que son ame fière ,
 a pris , du sein de la poussière ,
 un noble essor vers les grandeurs ,
 il méprise l'humble vulgaire ,
 rougit de son vertueux père ,
 & brigue pour sa fille altière
 l'alliance des grands seigneurs.
 C'est lui dont l'énorme opulence ,
 généreuse par vanité ,
 fait les frais de leur élégance ,
 & de tout leur faste emprunté.
 En revanche , sur son passage ,
 voyez-vous pas de toutes parts
 les glaces des plus lestes chars
 s'abaisser pour lui rendre hommage ?
 Quel fracas ! & quel tourbillon
 roule en nuage de poussière !
 Place à la voiture légère
 que précipite *Phaëton* !
 Eloignez-vous , peuple stupide ,
Moncade vole au rendez-vous.
 Il aperçoit son *Aspasie* ;

descend, & ses rivaux jaloux
 ont tremblé devant son génie.
 Déjà sa main a réparé
 le désordre de sa parure :
 chaque mort qu'il a proféré,
 est pour eux une énigme obscure,
 & pour elle un trait admiré....
 Mais la nuit de ses voiles sombres,
 couvre les belles & les fleurs ;
 les airs épanchent des vapeurs
 trop dangereuses sous ces ombres ;
 on déserte ces verds lambris,
 Moncade dans son vis-à-vis
 place sa brillante conquête,
 & va souper en tête-à-tête
 dans le plus discret des réduits.
 Sur quel ton se monte ma lyre !
 Dieux ! que fais-je, mon cher Cr...
 sans efforts pourras-tu me lire,
 toi qui détestes jusqu'au nom,
 jusqu'à l'ombre de la satire ?
 tu la détestes, je la hais ;
 mais une esquisse si légère
 ne peut s'adresser ni déplaire
 à des esprits sains & bien faits ;
 & qu'accuseroit leur colère ?
 des tableaux sont-ils des portraits ?
 Viens, fuyons ces longues allées,
 où de nos Vénus étalées
 les charmes se font admirer ;

 LE LYS, LA ROSE, ET LE TILLEUL.

F A B L E.

DEUX fleurs, l'autre matin, dispuoient de beauté :

le Lys de sa blancheur faisoit grand étalage,
 & la Rose, avec vanité,
 disoit qu'à son éclat tout devoit rendre hommage.
 A l'entendre, elle étoit le chef-d'œuvre des Dieux.
 Pour le Lys, se croyant l'ornement de la terre,
 il ne trouvoit rien sous les cieux
 plus que lui capable de plaire,
 Pendant ce débat important,
 près de ces fleurs, la Violette
 émailloit du jardin le tapis verdoyant,
 ne disoit mot, & parfumoit l'herbette,
 De leur éloge & de leur différend
 un vieux Tilleul impatient
 n'attendit pas le reste.
 Je préfère, dit-il, la Violette à vous;
 elle exhale en tous lieux des parfums aussi doux,
 & qui plus est, elle est modeste.

Par Madame la Marquise DE LA FERRÉ,



STANCES SUR L'ILLUSION.

BIENFAISANTES illusions,
frivoles, mais chères images,
sauvez-nous des réflexions,
& gardez-nous d'être trop sages.
Soyons heureux par des romans,
si des romans peuvent suffire ;
ce n'est, hélas ! qu'à ses dépens
que l'homme parvient à s'instruire.

Qu'importe à l'ardeur de nos vœux
que le bonheur ne soit qu'un songe ;
dormons, si le rêve est heureux,
& s'il se peut, qu'il se prolonge.
Jamais dans l'erreur du sommeil,
nul retour fâcheux n'importune ;
ce n'est qu'au moment du réveil
que commence notre infortune.

On me promet que mes plaisirs
m'échapperont comme un nuage ;
& l'on menace mes desirs
d'être trompés dans un autre âge :
il se peut ; mais j'aurai goûté,

dépit de l'expérience,
le ivresse qu'en vérité
moût peu tant de prévoyance.

Faut-il à de douces erreurs
céder des vérités dures ?
Oh ! j'aime à douter des malheurs
dont si hardiment tu m'assures ;
roid censeur de mes chers défauts,
tu crois tous mes plaisirs factices ;
des préjugés, peut-être faux,
m'offrent de réelles délices.

N'appuyons pas sur le plaisir,
touchons-y d'une main légère :
malheur à qui fut parvenir
à n'y plus voir qu'une chimère !
Je dois peu de remerciemens
au docteur qui m'en désabuse :
tous ses désolans argumens
valent-ils l'erreur qui m'amuse ?

Craindrois-je donc de respirer
la fleur qu'un jour verra flétrie ?
Du Tokai qui va m'enivrer
irai-je remuer la lie ?
Dois-je anticiper mes destins
pour m'enrichir d'inquiétude ?
s'assurer de maux incertains
seroit un beau fruit de l'étude.

Trop de clarté blesse nos yeux,
 la vérité brûle & ravage :
 l'illusion séduit bien mieux,
 & son demi-jour nous soulage.
 L'une orne tout par ses travers,
 sur les roses joue & badine ;
 l'autre , dévastant l'univers,
 se traîne d'épine en épine.

Voyant chaque objet tel qu'il est ,
 la raison s'attriste & soupire ;
 le plaisir toujours satisfait ,
 se le peint tel qu'il le desire.
 Si dans ce monde un peu flatté
 tout me plaît , me rit & m'enchanté ,
 faut-il , pour plus de vérité ,
 en chercher un qui me tourmente ?

Tandis que s'abreuvant de fiel
 la philosophie assassine
 craint de froter d'un peu de miel
 le vase de la médecine :
 moi , j'aime à répandre des fleurs
 sur les landes où je m'égare :
 je suis aussi sobre de pleurs ,
 que de ris on la voit avare.

Par M. le Comte RAIBCKI.



QUATRAINS.

RÉPRIMEZ tout emportement :
on se nuit alors qu'on offense ;
& l'on hâte son châtiment,
quand on croit hâter sa vengeance.

De l'émulation distinguez bien l'envie,
l'une mène à la gloire, & l'autre au déshonneur ;
l'une est l'aliment du génie ,
& l'autre est le poison du cœur.

La dispute est souvent funeste autant que vaine.
À ces combats d'esprit, craignez de vous livrer ;
que le flambeau divin qui doit vous éclairer ,
ne soit point en vos mains le flambeau de la haine.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge :
l'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran ; redoutez ses attraits ,
& vivez avec lui, sans être en esclavage.

Par VOLTAIRE.



É P I T R E

A MADAME LA DUCHESSE DE N***.

O Vous dont l'affabilité
 fait la parure la plus belle,
 vous qui donnez à la bonté
 une grace toujours nouvelle,
 bienfaitrice de mon pays,
 j'apporte à vos pieds mon hommage,
 Gracias à vous, dans son voyage,
 une Princesse, honneur des lys,
 a de sa présence chérie
 réjoui ces lieux fortunés
 où vos ancêtres étoient nés,
 où les miens reçurent la vie,
 Riom va vous devoir encor
 ce beau canal si nécessaire
 dont pour nous l'onde salutaire
 roulera des paillettes d'or.
 Quel avenir ! quelle espérance !
 quel inestimable bienfait !
 Penser au bien que l'on a fait,
 de bien faire est la récompense,
 Livrez votre cœur à l'attrait
 de cette douce jouissance ;
 voyez un peuple satisfait
 avec cette simple éloquence

H. iv

(176.)

qui ne brille point, mais qui plaît,
exprimer sa reconnoissance.

Il dit, je le crois comme lui,
qu'avec le beau nom de Narbonne
l'aimable épithète de bonne
rime mieux encore aujourd'hui.
Nous applaudissons la Fortune,
reine aveugle de ces bas lieux,
qui, du prix le plus glorieux,
paye une vertu peu commune,
& pour vous fait avoir des yeux.

De cette bizarre déesse,
je n'ai pas trop à me louer;
souvent je l'ai vu se jouer
de mes vœux & de sa promesse.
Me plaindrai-je de sa rigueur?
Non, puisqu'elle vous environne
de biens, de plaisir & d'honneur;
elle a soin de votre bonheur:
Il faut bien que je lui pardonne.

*Par M. l'Abbé MAT***.*

IMITATION DE MARTIAL.

POUR le coup! je vous tiens, voyons vos vers.

— A d'autres !

Pourquoi cela, Damiſ? — Vous me liriez les vôtres.

*Par M. R**.*

PLAINTES D'UN BERGER, *ROMANCE ALLÉGORIQUE.*

BERGERS, & toi, petite Life,
sur ces gazons asséyez-vous;
du sort il faut que je vous dise
à quel point j'ai senti les coups.

Parmi vous, il en est peut-être
qui, comme moi, nés pour souffrir,
n'auroient jamais désiré naître,
& souvent ont voulu mourir.

Il me souvient qu'un tendre père
me dit, penché sur mon berceau :
Adieu, mon fils, aime ta mère,
je vais loin conduire un troupeau.

Ma mère, à l'abri du grand monde,
de moi prit soin, sur moi pleurant :
mais un roseau qui croît dans l'onde,
n'est-il pas toujours chancelant ?

De mille maux qui m'accablèrent,
je fus aueint entre ses bras.

H v

Les jours, les mois, les ans passèrent,
& la douleur ne passoit pas.

Au même instant qu'elle y suecombe,
mon père aborde en ces climats :
hélas ! à peine dans la tombe,
sans doute elle entendit ses pas.

Mon fils, si nous faut du courage,
me dit mon père en m'embrassant ;
espère au printems de ton âge,
un automne moins languissant.

Prenant alors une musette,
j'osai chanter à demi-voix ;
un peu plus loin que ma retraite,
Zéphir la portoit quelquefois.

Parce qu'un Prince & des Bergères
daignoient sourire à mes chansons,
les méchans m'ont lancé des pierres,
cachés derrière les buissons.

Ils ont planté maint arbre sombre
tout à l'entour de mon jardin ;
ils savoient qu'une fois à l'ombre,
on ne chante plus si matin.

J'aimai Cloris, Eglé, Lucile,
de l'amour le plus éperdu ;

que fais-je enfin? j'en aimai mille,
pas une ne me l'a rendu.

Et j'ai sans fin versé des larmes
pour obtenir quelque pitié :
j'ai de l'Amour brisé les armes,
j'avois compté sur l'amitié.

Dans un recoin de ma chaumière,
логоient Mopla, Nice & Lucas :
fuir en mordant fut leur manière ;
ainsi font les oiseaux ingrats.

Et j'ai repris de douces chaînes
que je baise le long du jour,
en me disant : peines pour peines,
il vaut mieux les peines d'amour.

Dans ce récit je n'ai pu feindre,
vous pouvez tous le révéler :
Bergers, c'est à vous de me plaindre,
Lise, à toi de me consoler.

Par M. DE PLES.



LE SYLLOGISME.

JE ne vous, croirois pas, monsieur le Janséniste,
 fussiez-vous cent fois plus savant :
 non, l'enfer n'est pas aussi triste
 que vous me l'avez dit souvent ;
 & voici la raison que j'oppose à la vôtre.
 Lorsqu'un fripon en vole un autre,
 le diable en rit, dit-on ; par le diable on entend
 tous les noirs habitans de la noire demeure :
 or on sait qu'ici-bas, en tous lieux, à toute heure,
 un fripon est volé par un autre fripon ;
 d'où je conclus avec raison,
 que l'on rit en enfer plus souvent qu'on n'y pleure.

Par M. PONS DE VERDUN.

QUATRAIN.

IL n'est que deux maux dans la vie,
 défaut d'argent & de santé ;
 sans l'un, on fête mal sa mie :
 sans l'autre, on en est mal fêté.

Par M. DE LA PLACE.

LA DÉCADENCE DU GÔÛT, *SATYRE, A MONSIEUR ***.*

EH quoi! las de donner d'inutiles leçons
à des enfans ingrats, à de froids nourrissons,
vos mains, pour eux encor, vont tresser des cour-
ronnes ?

Ah! plutôt, renversez ces tyrans de leurs trônes,
& qu'un coup de sifflet les replace à leurs rangs!
il est tems d'étouffer ces germes inpuissans
qu'aux fanges du Parnasse une nuit a vu naître,
& que l'éclat du jour doit faire disparaître.

Oui, le mal est au comble; & ce noble courroux
ne ramènera point le bon goût parmi nous.

Faut-il donc espérer ce retour salutaire,
alors que l'on parcourt la liste mortuaire
de tant d'auteurs glacés, vivans ensevelis,
qui le long d'un recueil, en naissant assoupis,
dans l'ingrat avenir ont mis leur espérance,
& toujours attendant en paix la Providence,
du fond d'une boutique éternel ornement,
ont dans les magasins l'honneur du monument.

Je le dis à regret, est-il permis d'y croire,
quand on voit qu'il n'est pas un seul laboratoire
où la presse un moment ait manqué de gémir,
où l'airain, moins docile, ait cessé d'obéir ?

dans tous les ateliers les plafonds en mugissent :
 le papier renchérit , & les livres pourrissent ;
 on voit tant d'Imprimeurs , d'Auteurs , de Colpor-
 teurs ,

qu'il n'est pour leurs écrits point assez de lecteurs.

Mondor , dans son bureau , fait une comédie ;
 son commis , par son ordre , en bâillant , la copie.
 Il est vrai que pour prix d'un talent aussi beau ,
 Mondor , de son vivant , s'érigeant un tombeau ,
 dans chacun de ses vers a lu son épitaphe :
 mais n'eût-il pas mieux fait d'apprendre l'orthographe ?

Faut-il trancher le mot ! tel maintenant écrit ,
 qui , jamais un moment , n'a pensé ce qu'il dit.
 Le dernier des grimauds , en sortant du Collège ,
 pour imprimer son thème , obtient un privilège :
 il ne dormira plus que son premier quatrain
 n'ait été chez Didot imprimé sur vélin ;
 & qu'ayant mis ainsi ses talens en lumière ,
 il n'ait fait à Boileau retrouver un Linière !

Tout conspire à-la-fois à redoubler nos maux ;
 nous avons cent Pradons , & pas un Despréaux !
 A peine un écolier paroît-il , qu'on le nomme
 par-tout , de bouche en bouche , un prodige , un
 grand-homme ;

le grand-homme bientôt , ainsi préconisé ,
 dans un profond oubli s'endort canonisé ;
 mais est-il mort ? un grime , & sans qu'on l'interroge ,
 du bruit de ses succès affadit un éloge !
 Ainsi tel s'en alla , porteur d'un certain nom ,
 qui s'en vint sans talent , & vécu sans renom ;

& qui n'ayant pas même eu la peine de naître,
mourut fort à propos pour se faire connoître.

Qu'y faire, quand on voit que sous nos Chapel-
lains

ont encore à leur solda un peuple de Cotins,
vrais tyrans, sans aveu, qu'un jour place & détrône,
prôneurs déterminés du parti qui les prône,
qui, réclamant un titre & des droits qu'ils n'ont pas,
usurpateurs hardis, recrutent des soldats?

Chapelain, ô pardon! ta muse fut barbare,
je le fais, mais jamais elle ne fut ignare;
le goût a manqué seul à ton rare savoir,
&, du moins, ton bon sens te fit appercevoir
le talent qui germoit dans l'ainé des Corneilles;
mais nos prôneurs sont tous dignes de nos merveilles!
Ecoutez-les; Mendor écrit mieux que Boileau;
& Damon, plus heureux à monter son cerveau,
de Racine a le ton & le tact de Molière;
mais Molière & Racine avoient plus de manière,
& n'atteignoient jamais à ces brillans écarts
dont un génie heureux fait courir les hasards!

Croyez tous ces docteurs, & leurs belles maximes,
& tirez du néant leurs innocentes rimes
que couvre la poussière: alors vous les verrez
traîner languissamment leurs vers décolorés;
entasser de grands mots, d'un ton philosophique,
& coupant, par quatrains, leur ennui symétrique,
de la césure, à peine, indiquant le repos,
faire au moins qu'on respire ou qu'on bâille à propos.
C'est-là, que circonscrire, ainsi que dans sa niche,

chaque mot, malgré soi, remplissant l'hémistiche,
 après mainte attitude est encore étonné
 de se voir en ce lieu si gauchement tourné ;
 & courant au-devant du lecteur qu'il réveille,
 choque à-la-fois son goût, ses yeux & son oreille.
 C'est-là que tout Auteur qui veut être applaudi,
 & qui voit grelotter le Public refroidi,
 doit vingt fois en cent vers placer à l'aventure,
 la nature & les Dieux, les Dieux & la nature :
 la nature sur-tout ! ce mot sentencieux,
 souvent a fait le sort du vers le plus oisieux (1).

Toutefois détracteurs des maîtres de la scène,
 ils font pleurer Thalie & chanter Melpomène ;
 si l'une rit encor, c'est sur de vils tréteaux,
 & l'autre, dans sa cour, déclame en madrigaux.
 Tantôt, c'est Dorilas, qui toujours maigre & lâche,
 des cinq actes trop longs ne peut fournir la tâche,
 & qui, comptant toujours sur l'art de ses Acteurs,
 oublie en écrivant qu'il est quelques lecteurs.
 Que ne peut-il de même, exempt du soin d'écrire,
 leur éviter à tous le malheur de le lire ! -
 ce seroit-là, sans doute, un service innocent,
 & dont chacun d'entr'eux seroit reconnoissant.

Là, Durval enchanté de ses rimes belgiques,
 prend ses vers rocailleux pour des vers énergiques ;
 à peine cependant, le langage des dieux
 est, alors qu'il le parle, entendu par les dieux ?

(1) La *nature*, mot que tous nos penseurs ont mis à la mode, sur-tout en poésie ; mais devenu *vague*, *précieux*, & *amphigourique* par l'abus puéril qu'ils en font. (*Note de l'Auteur.*)

Malheur à tout héros, dont l'histoire bizarre
 peut se prêter au ton de sa muse barbare !
 Vous le verriez bientôt hurlant à pleine voix,
 insulter au bon goût, dans son style bourgeois ;
 changer en brodequins le cothurne tragique,
 & montrer aux passans la lanterne magique :
 car , aujourd'hui que l'art n'a plus de défenseur ,
 que le moindre écolier, devenu professeur ,
 croit le public soumis à ses loix souveraines ,
 & ne reconnoît plus de règles que les siennes ,
 il est mille moyens de plaire au spectateur ;
 s'il n'applaudit la pièce , il applaudit l'auteur ;
 l'un donneroit Cinna pour un coup de théâtre ;
 du minois d'une Actrice un autre est idolâtre ;
 l'autre aime son costume ; & je sais tel Auteur ,
 qui fut mort ignoré sans le décorateur !

Demandez à Lindor , Poète petit-maître ,
 quel secret il possède ? il vous fera connoître
 comment on a goûté son doucereux jargon ,
 & l'empire qu'il prend sur les gens du bon ton ;
 comment , prenant pour but la pointe d'une aiguille ,
 sa muse , en équilibre , à vos yeux s'entortille ,
 & fait , sans intérêt pour l'esprit , ni le cœur ,
 pendant un acte entier , attendre une fadeur ?

Mais tandis que je peins cet Auteur incommode ,
 peut-être ce rimeur n'est-il plus à la mode.

Quittons-le pour Valère , agréable pédant ,
 poète grimacier , & singe du talent ,
 qui fiffe tous ses tons , pyndarise son style ,
 & dédaignant des mots l'union trop facile ,

ne veut pas que l'on dise , en lisant ses douceurs ,
 que sa muse robuste accouche sans douleurs.
 Inspiré de sang-froid , quand sa verve s'allume ,
 il refuse les vers qui tombent de sa plume ;
 il faut , à pas égaux , toujours secs & guindés ,
 que sur leurs douze pieds ils soient échaffaudés ,
 & que , dans tous ses traits , cette muse coquette
 présente au spectateur le portrait du Poète.

Pour moi , je l'aime autant que cet original ,
 d'un genre un peu plus bas , mais d'un mérite égal
 celui-ci , pour sa muse , exprès a fait un code ;
 il veut qu'une charade ait le style d'une ode ;
 & toujours uniforme en ses travaux divers ,
 n'écrit point une énigme autrement qu'en grands vers :
 écoutez-le , d'ailleurs , tout sied à son génie ;
 il fait une chanson tout comme une élégie ;
 compose des Bouquets , un Drame , un Opéra ,
 & jaloux de pouvoir suffire à tout cela ,
 volant à Richelieu quelques rimes postiches ,
 croit qu'on fait de beaux vers , comme des acro-
 riches !

A Dieu ne plaise , hélas ! que troublant son repos ,
 sur son rare talent , je m'exhale en bons mots !
 qu'il rime , & que les vers que sa muse éparpille ,
 servent de *prospectus* au cours d'une pastille ,
 & grace au sucre , au moins , de nos enfans aimés ,
 de main en main au feu courent en bouts-rimés ,
 Je me sou mets à voir tout cela sans rien dire ,
 & même à me trouver auprès de lui sans rire ,
 si le succès un jour , couronnant ses élans ,

l'édition s'épuise une fois tous les ans (1) !
 alors , prêt à cacher le mal qui me consume ,
 c'est moi qui prétends lire & prôner son volume :
 mais pour mettre en leur jour sa gloire & son renom ,
 qu'au bas d'un logogryphe on imprime son nom.

« Eh ben Dieu ! dira-t-on , que d'humeur , que
 de bile !

« pourquoi de tant de fiel empoisonner son style ?
 « qu'un auteur soit un sor , qu'il pense bien ou mal ,
 « à qui donc tout cela peut-il être fatal ?
 « cela fait-il couler nos melons , ou nos vignes » ?

Fort bien ! on ne peut mieux répondre en moins
 de lignes.

Que m'importe , en effet , ce que peut devenir
 du siècle qu'on attend le fâcheux avenir !
 Avant que dans sa nuit on nous ait vu descendre ,
 à peine il restera quelqu'un pour nous entendre.
 Il faut donc se calmer & se résoudre à tout ,
 & puisqu'en invoquant les principes , le goût ,
 on parle en ce pays une langue étrangère ,
 il faut , sur ce chapitre , être sourd , ou se taire.

(1) Allusion aux vers dont on enveloppe aujourd'hui les
 bonbons d'étreennes. (*Note de l'Auteur.*)



SUR LES TRADUCTIONS

DES ŒUVRES D'ABAILARD.

GRANDS Dieux ! qu'Abailard est à plaindre :
on le mutile à chaque instant.

Eh quoi ! mort, devoit-il donc craindre
le même sort qu'il eut vivant ?

• Traduit en cent divers langages ,
tronqué par maint imitateur ,
leur plume a fait à ses Ouvrages ,
ce que Fulbert fit à l'Auteur.

Par M. le Marquis DE C. V.

ÉPIGRAMME.

EN voyant passer Jérôme ,
Messieurs , s'écria Damis ,
voici le plus honnête homme
qui respire dans Paris.

— L'éloge que vous en faites ,
dit Valère , on le lui doit :
car ce sont les gens honnêtes
qu'aujourd'hui l'on montre au doigt.

É P I T R E

A MADAME H...

A son départ de Paris.

O VOUS, qui vengeant les Angloises,
 d'un ridicule préjugé,
 prouvez qu'à tort on a jugé
 que les Grâces étoient Françoises;
 vous, dont l'esprit judicieux
 & le cœur exempt de caprice,
 nous forcent de croire à Clarisse,
 Fanny, vous quittez donc ces lieux?
 Des bords variés de la Seine,
 d'où mon cœur s'éloigne avec vous,
 pourquoi cette fuite soudaine?
 Jaloux de vous voir parmi nous,
 sous le Ciel qui vous a vu naître,
 les vœux indiscrets d'un époux,
 Fanny, vous rappellent peut-être.
 Lui jaloux! ah! devoit-il l'être,
 quand de lui nous le sommes tous?
 Mais non, parlez avec franchise;
 du spectacle de nos travers,
 votre raison se formalise;
 & l'oracle de l'univers,
 ce bon François, vous scandalise.

Vos yeux, justes observateurs,
 dans cette ville bigarrée,
 sous une enveloppe dorée,
 ont vu cette chaîne d'erreurs,
 d'abus, d'infortune ignorée
 que l'on dérobe sous des fleurs;
 d'esclaves, cohue égarée,
 qui, le deuil au fond de leurs cœurs,
 du plaisir portent la livrée.
 Vous avez surpris des noirceurs
 sous une candeur hypocrite;
 sous le dais pompeux des honneurs,
 vous avez cherché le mérite;
 & sous un vernis de conduite,
 vous n'avez point trouvé de mœurs;
 scène à la fois, triste & bouffonne,
 où la vertu se fait siffler
 près du vice que l'on couronne;
 où la raison n'ose parler,
 crainte de fâcher la * * *;
 où la plus belle invention
 n'éprouve aucune attention;
 si le hasard ne l'accommode
 au gai refrain d'une chanson,
 ou bien sous les doigts de la mode,
 au dessin d'un nouveau chiffon.
 Oui, ce tableau que je nuance
 doit fatiguer des yeux Anglais;
 néanmoins, Fanny, le Français,
 par cette admirable constance

(191)

qu'il met à saisir de vos traits,
à des droits à votre indulgence.
Ce n'est pas à la vérité
ce peuple, profond politique,
qui, noyé de punch & de thé,
va régentant la république.
Ce ne sont pas ces fiers Bourgeois,
qui, pour exercer leurs droits d'hommes,
à leurs Auteurs jettent des pommes,
font couper la tête à leurs Rois,
persiflent gaîment leurs diplômes,
& bonnement, au nom des loix,
mettent en feu les trois Royaumes.
A tous ces sublimes jeux-là ;
le Parisien est novice,
& pourvu qu'il ait la police
des Amphions de l'Opéra
& des prudes de la coulisse,
sur la nacelle de l'Etat,
ignorant comment va la flotte,
il vogue sans soins, sans éclair,
sauf à chançonner le Pilote.

Mais si foible encor, le François,
dans le tourbillon politique,
ne se perd avec les Anglois,
à les imiter il s'applique
sur de plus utiles objets.

Déjà pour épurer nos ames
d'une futile urbanité,
dans de savans clubs, de nos dames

nous fuyons la société.
 Déjà la sombre Melpomène,
 empruntant les mâles tableaux
 du théâtre de Druri-Laine,
 de l'appareil des échafauds
 s'en vient égayer notre scène.
 Parmi nous, malgré nos défauts,
 le splen augmente les conquêtes,
 & nous empruntons vos chapeaux
 ne pouvant emprunter vos têtes.
 Enfin le mérite, aux honneurs
 s'élève sous d'heureux auspices;
 voyez, à l'envi, nos Seigneurs
 le poursuivant dans les coulisses
 enrichir les Nymphes des Chœurs.

Mais tour-à-tour sage & frivole,
 tandis que ma Muse sourit
 au caprice qui la conduit,
 l'heure de votre départ vole,
 & celle du bonheur s'ensuit.
 'Ah! pourquoi vous ai-je connu?
 Fanny, ma lyre détendue
 s'ombrage de tristes cyprès,
 & mon ame aux douleurs en proie,
 mon ame fermée à la joie,
 ne s'ouvrira plus qu'aux regrets.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.



A M. LE COMTE DE**.

NON, mon ami, non, la religion,
même à Paris, n'est pas encor perdue.
Ses devoirs ont prescrit la restitution,
qui fort à propos m'est rendue.
D'Orry, mon oncle, un des vieux serviteurs,
entre les mains d'un digne prêtre,
a remis en mourant les écus tentateurs
que par un juste compte il devoit à son maître.
Or je suis le seul héritier
de ce ministre, étrange personnage,
homme en place, si singulier,
que son renom me vaut cent fois son héritage.
Quiconque à des trésors n'est point habitué,
sent le prix de pareille aubaine :
je vivrai donc galement pendant quelque semaine,
d'un peu de bien restitué,
tandis que par fois mes semblables,
de Ministres, fils ou neveux,
fort opulens, peut-être malheureux,
vivent de biens restituables.
Six cens livres, argent comptant,
prouvent du débiteur l'honnête inquiétude.
A la bonté du Ciel, à ce cœur repentant,
je dois toute ma gratitude.
Mais ne verrai-je point se livrer aux remords
Année 1787. I

(194)

& venir à résipiscence ,
de la maison les riches matadors ,
intendants , pourvoyeurs , experts dans la science
de multiplier les zéros ?
Par l'espoir du bonheur , par l'effroi de la flamme ,
de mon petit fripon , ô vous qui touchez l'ame !
Dieu de bonté , n'oubliez pas les gros.

Par M. le Marquis DE FULVY.

LA FOI CHANCELANTE.

« **O**UI, si la fortune cruelle
» plus long-tems m'eût persécuté ,
» me disoit un jour Saint Arzelle ,
» je devenois athée : en vérité !
» je l'ai , mon cher , échappé belle ».

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.



A M. PALLU,

Conseiller d'Etat.

QUOI ! le Dieu de la poésie
vous illumine de ses traits !
Malgré la robe, les procès,
& le Conseil, & ses Arrêts,
vous tâtez de notre ambroisie !
Ah ! bien fort je vous remercie
de vous livrer à ses attraits,
& d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
adoré de maintes Beautés,
vous aimiez Lubez & Sylvie ;
mais à présent vous les chantez,
& votre gloire est accomplie.
La Fare, joufflu comme vous,
comme vous rival de Tibulle,
rima des vers polis & doux,
aima long-tems sans ridicule,
& fut sage au milieu des fous.
En vous, c'est le même art qui brille :
Pallu, comme la Fare, écrit :
vous recueillîtes son esprit
dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour-à-tour :

I ij

(198)

vous, la Fare, Apollon, l'Amour,
vous êtes de même famille.

Par VOLTAIRE.

V E R S.

Sur le pont du Gard.

MONUMENT dont la simple & noble archi-
tecture
de deux monts fraternels affermit les sommets,
& digne d'unir à jamais
deux monumens de la nature ;
à ce jour de la mort où le tems arrêté
confondra le présent avec l'antiquité,
ébranlé sourdement par sa base profonde,
dans un noble équilibre, avec tranquillité,
ce pont s'abaissera sur les débris du monde
en conservant sa majesté.

Par M. DE CHAISEY.



TRADUCTION LIBRE

De l'Hymne de THOMPSON.

Les saisons, Dieu puissant, dans leur variété,
n'offrent que divers traits de ta divinité;
c'est de toi que l'année en son cours est remplie.
Au Printems, ta beauté, dans la plaine fleurie,
se pare de l'éclat des plus vives couleurs;
ton amour rend la joie à nos sens, à nos cœurs :
l'air s'embaume, l'écho répond dans les montagnes;
un incarnat brillant peint nos riches campagnes;
dans les bois renaissans la verdure sourit,
l'univers ressuscite, & chaque être jouit.

Cependant ton soleil, comme un géant s'avance;
on voit croître à la fois l'année & l'abondance;
c'est-là, pendant l'ardeur des mois brûlans d'Été,
que dans tout son éclat brille ta majesté.
J'entens souvent ta voix gronder dans le tonnerre,
quand le soleil commence ou finit sa carrière;
sur le milieu du jour, quand il lance ses traits,
au bord des clairs ruisseaux, à l'ombre des bosquets,
ton haleine murmure en frais & doux zéphire.
Ta bonté, dans l'Automne, à tout ce qui respire,
fait un festin commun de ses dons bienfaisans.
Dans l'Hiver, ta puissance arme les élémens;
son trône est entouré d'orages, de tempêtes,
de nuages sans nombre enassés sur nos têtes.

Majestueuse horreur ! sublime obscurité !
 Sur les ailes des vents ton char est emporté ,
 & sous le fier Borée humiliant la terre ,
 tu te fais adorer de la nature entière.

Cercle mystérieux ! quelle puissante main
 de la perfection grava le sceau divin
 sur tout ce qui compose un si superbe ouvrage ?
 quel art de ce grand tout ordonna l'assemblage :
 d'élémens combinés mélange merveilleux ,
 des ombres & des jours ensemble harmonieux ;
 de beautés , de bienfaits , progression touchante ,
 qui toujours se succède & toujours nous enchante !

Mais trop souvent distrait de son étonnement ,
 plongé dans un stupide & fol aveuglement ,
 l'homme n'observe pas cette active puissance ,
 qui sans cesse occupée & toujours en silence ,
 de l'univers entier fait mouvoir les ressorts ,
 d'une invisible main anime ce grand corps ,
 couronne le printemps de fleurs & de verdure ,
 à tout être vivant donne la nourriture ,
 arde les feux d'été , fait jaunir les moissons ,
 dans un ordre constant dirige les saisons ,
 des autans déchaînés excite la furie ,
 & fait jaillir par-tout les sources de la vie.
 Nature ! écoute-moi : que tout être offre en chœur ,
 Tous la voûte céleste , une hymne à son auteur !

Vous , dont il rafraîchit l'haleine douce & pure ,
 Zéphirs , parlez de lui dans la rraite obscure ,
 où l'ombrage du pin sombre , silencieux ,
 répand au loin l'horreur , l'effroi religieux .

Et vous, fiers Aquilons, dont la voix plus hardie
 ébranle l'univers par sa rauque harmonie,
 élevez jusqu'à lui vos cris impétueux ;
 dites, qui vous causa ces transports furieux ?
 Fleuves, accordez-vous ; & toi, source plaintive,
 murmure sa louange à l'oreille attentive !
 Torrens précipités, rapides & profonds,
 ruisseau paisible & doux, qui, sur de frais vallons,
 promènes de tes eaux l'humide labyrinthe ;
 majestueuse mer qui, dans la vaste enceinte
 qu'à l'orgueil de tes flots Dieu traça pour jamais,
 contiens un monde entier de prodiges secrets,
 fais retentir au loin la louange bruyante
 de celui qui d'un mot excite la tourmente,
 & fais taire à son gré tes fiers rugissemens !
 Végétaux, fleurs & fruits, offrez-lui votre encens,
 vous que par sa chaleur son soleil fait éclore,
 que son souffle parfume & son pinceau colore.
 Bois, courbez votre tête ! inclinez-vous, moissons !
 à l'heureux laboureur inspirez des chansons,
 quand l'éclairant le soir d'une douce lumière,
 la lune le conduit gaiement à sa chaumière.
 Vous, Constellations qui veillez sur les cieux,
 dans l'ombre de la nuit, dardez vers lui vos feux !
 que les Anges, assis sur le vaste empyrée,
 tirent des sons divins de leur lyre dorée !
 Emblème radieux, de ton sublime auteur,
 source immense du jour, annonce sa splendeur !
 Soleil, écris son nom en grands traits de lumière.
 Je vois déjà l'éclair, précurseur du tonnerre :

tandis qu'avec fracas menaçant d'éclater ,
 la foudre gronde , roule , & semble répéter
 de nuage en nuage , une hymne solennelle.
 Saïsi d'une terreur profonde , universelle ,
 le monde entier se tait.... mais bientôt les côseaux ,
 les rochers , les vallons répondent aux troupeaux.
 Le grand Pasteur arrive , & son règne commence :
 forêts ! réveillez-vous , & rompez le silence ;
 de mille & mille oiseaux répétez les accens ;
 & quand la fin du jour vient suspendre leurs chants ,
 que les tiens à la nuit , plaintive Philomèle ,
 enseignent de ce Dieu la louange immortelle !
 Vous sur-tout , rois heureux de tant d'êtres divers ,
 vous la tête , le cœur , la voix de l'univers ,
 hommes , couronnez l'hymne , & que vos voix per-
 çantes
 retentissent au sein des villes florissantes !
 que tous ces chants ensemble , & l'orgue harmo-
 nieux ,
 confondent leurs accords ! Ainsi de plusieurs feux ,
 la flamme en s'unissant jusques aux Cieux s'élance.
 Que des repos marqués ramènent le silence !
 Si l'ombrage des bois est par vous préféré ,
 si tout bosquet pour vous est un temple sacré ;
 la flûte des Bergers , le souffle séraphique ,
 la chanson virginale & le luth poétique ,
 célébreront le Dieu qui préside aux saisons.
 Pour moi , quand de l'été j'oublierai les moissons ,
 les boutons du printemps , le nectar de l'automne ,

l'hiver, qui, sous Borée, incessamment frissonne;
 que ma langue muette au fond de mon palais,
 y demeure immobile & fixée à jamais !
 que sous le poids affreux de la mélancolie,
 l'imagination languissante & sans vie,
 ne me fournisse plus ni pinceau ni couleur,
 & que mon sang glacé s'arrête sur mon cœur !
 Dût le sort m'exiler aux plus tristes contrées,
 sur des rives toujours des Muses ignorées,
 de l'aurore au couchant, de la cime des monts
 que dore le soleil de ses premiers rayons,
 de l'Inde qui gémit sous un joug despotique,
 jusqu'aux bords opposés de la mer Atlantique,
 où de l'astre du jour brillent les derniers feux;
 quel que soit mon séjour, dans un désert affreux,
 dans les champs, au milieu du tumulte des villes,
 je coulerai des jours fortunés & tranquilles;
 ne suis-je pas certain d'y rencontrer un Dieu,
 un Dieu dont la présence est sentie en tout lieu ?
 Le bonheur est par-tout où son souffle respire.
 Quand il faudra descendre au ténébreux empire,
 je saurai sans murmure obéir à sa voix.
 Vers l'asyle éternel, séjour du Roi des Rois,
 pour voler librement j'emprunterai des ailes.
 Là, je veux célébrer par des hymnes nouvelles,
 des prodiges nouveaux : cent globes éclairés
 par autant de soleils, & par eux attirés ;
 l'équilibre parfait qui soutient chaque monde ;
 l'amour universel, la sagesse profonde,
 qui du mal apparent fait naître le vrai bien,

& de ce bien le mieux, dans un ordre sans fin :
mais je me perds moi-même en cet abîme im-
mense ;

viens donc à mon secours, énergique silence !

Par M. D. K. M. D. C. de Nantes.

A MADEMOISELLE **,

En lui envoyant une feuille de papier blanc.

A L'AMOUR qui s'est fait votre panégyriste,
Vénus disoit un jour d'un air jaloux & triste :
Voudriez-vous, mon fils, me donner un état
des attraits merveilleux de la belle Caliste,
de ses talens vantés par chaque Journaliste ;
mais j'entends un état qui ne soit pas menteur.
Maman, répond le Dieu qui vous suit à la piste,
les longs ouvrages me font peur ;
je ne saurais. Vénus insiste :
alors, pour sortir d'embarras,
L'Amour a calculé ceux que vous n'aviez pas ;
je vous en fais passer la liste.

Par M. PONS DE VERDUN,



ÉPI TRE

A M. L'ABBÉ DE CR***,

Auteur des Mémoires Philosophiques.

O TOI qui nourris dans ton sein
le besoin de la bienfaisance,
peux-tu contrister l'existence
des précepteurs du genre-humain?
Eh! pourquoi sonner le tocsin
contre leur cynique licence?
dans un siècle de tolérance,
pourquoi ces foudres dans ta main?
Leur sublime philosophie
est l'unique divinité
qui sème des fleurs sur la vie,
& qui montre la vérité.
C'est un soleil qui nous éclaire
parmi les sentiers ténébreux,
où s'égaroit la terre entière;
mille phosphores radieux
en réfléchissent la lumière:
ingrat, adore, & fais comme eux.
Mais, par malheur, aveugle encore,
tu crois ainsi que tes ayeux,
tu crois qu'il faut que l'on adore

un dieu vainqueur de tous les Dieux,
 un Dieu qui créa la matière,
 & qui veille du haut des cieux
 pour venger & punir la terre.
 Tu souscris à ce testament
 que laissa l'Homme-Dieu lui-même,
 & tu respectes bonnement
 la thiane & le diadème ;
 tu fais consister le bonheur
 dans la vertu , la bienfaisance ;
 de l'orphelin , de l'innocence
 on te nomme le protecteur ;
 tu caresses le jeune Auteur
 qui dans le sein de l'indigence ,
 garde sa foi , connoît l'honneur ,
 & sans crime amuse la France ;
 hélas ! & pour comble d'erreur ,
 les traits de ta mâle éloquence
 ne sont qu'un élan de ton cœur.
 Abjure, vite, un tel blasphème ;
 revole au banquet des Pyrrhons ;
 deviens docile à leurs leçons ;
 & ne crois pas à ce système
 qui veut prouver que l'Eternel
 a créé l'ame d'un mortel
 immortelle comme lui-même.
 Alors tu te verras cité
 dans de fastueuses annales.
 Alors, tu te verras fêté
 comme le dieu des saturnales.

Qu'un philosophe est fortuné
 de cent palmes académiques,
 son front glorieux est orné.
 Il parle; tout est consterné.
 Les tyrans sont moins despotiques,
 L'univers, qui voit par ses yeux,
 n'a plus d'enfer qui l'épouvante,
 & de sa main reconnoissante
 le met vivant au rang des Dieux.
 Il sappe l'autel & le trône,
 il n'a de loi que son orgueil.
 Il est vrai qu'au bord du cercueil
 son ame s'éclaire frissonne . . .
 mais quelle mer n'a point d'écueil?
 Ce sexe, autrefois si timide,
 si timide avec des appas,
 grace au précepteur qui le guide,
 n'aime aujourd'hui que les éclats,
 mesure le globe où nous sommes,
 voit clairement que Dieu n'est pas,
 & rêve comme les grands hommes.
 Il est vrai que l'heureux destin
 qui produit ces métamorphoses
 a rendu son cœur libertin,
 a fait disparoître les roses
 dont la pudeur ornoit son teint;
 mais l'art efface cette injure:
 l'art, près du sexe féminin,
 fait tenir lieu de la nature.
 Jette les yeux sur l'univers:

(266)

examine les biens divers
qu'a produits la philosophie,
Les préjugés sont abattus ;
plus de crimes, plus de vertus ;
plus de culte , plus de patrie.
L'égoïsme, la liberté
& la science universelle
sont les prodiges qu'avec elle
amène cette déité.
Range-toi donc sous la bannière
de ces Philosophes nouveaux,
& rampe au sein de la poussière,
en attendant que leurs échos
te fassent connoître à la terre ;
mais si Socrate vertueux
ose mutiler la statue
de ces risibles demi-dieux ,
Socrate boira la ciguë.

Par M. ROMAN.

AUX MANES

DE LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

QUE Philippe en effet mérite bien nos pleurs !
digne par ses vertus du sang qui le vit naître ,
il fut être à-la-fois noble & simple en ses mœurs ,
père, ami, citoyen, tendre époux & bon père.

A MADEMOISELLE DE SIVRY,

*Qui , à l'âge de douze ans , cultive les
Lettres , fait le Grec & le Latin , & fait
de fort jolis Vers.*

AL'AGE où l'on fait des poupées ,
vous composez des vers charmans ;
tandis que , dans des jeux d'enfans ,
vos compagnes désoccupées
perdent leur esprit & leur sens ,
vous cultivez tous les talens ;
& déjà votre renommée
fait craindre à leur troupe alarmée
une rivale de douze ans.
Nulle étude n'est étrangère
à votre esprit , à votre goût ;
& si vous traitez de chimère
ces récits , où brillent sur-tout
un revenant , une sorcière ,
cependant vous savez vous plaire
aux contes à dormir debout :
mais vous les lisez dans Homère.
Vous rassemblez les agrémens
de tous les lieux , de tous les âges ;
vous avez tous les sentimens ,
tous les tons & tous les langages ;

(208)

tour-à-tour vous plaisez aux sages ,
& vous amusez les enfans.
L'esprit vous donne des années ;
il a su hâter vos beaux jours :
de vos brillantes destinées
il saura ralentir le cours ;
& par lui vous serez toujours
dans les époques fortunées
& des talens & des amours.
Croyez à cet heureux pèlage ;
c'est l'exemple qui m'encourage
à vous promettre un sort si doux ;
les neuf Déeses du Permesse
ne connaissent, ainsi que vous ,
ni l'enfance, ni la vieillesse.

E P I T A P H E

D'UN HOMME MALHEUREUX.

DU Destin , ô mortel , ne crains plus la furie ;
le barbare épuisa tous ses traits sur mon cœur ;
dans un cercle de maux il enchaîna ma vie ,
& mon dernier soupir fut mon premier bonheur.

Par M. THEVENEAU.



É P I T R E

Sur les avantages d'être l'Amante d'un Poète.

LIVREZ-VOUS à l'allégresse,
Eglé, vos charmes sont vainqueurs;
je vous déclare ma maitresse....
Quoi donc ! avec des ris moqueurs,
vous recevez l'aveu de ma défaite !
appréciez mieux le bonheur
d'être l'Amante d'un Poète.

Est-il pour une Belle un destin plus flatteur ?
La jeunesse d'HÉBÉ, le souris de l'AURORE,
les charmes de VÉNUS & la fraîcheur de FLORE,
tout ce qui charme enfin, vous le réunirez.
La nature, à mon gré, va s'orner pour vous plaire.
Vous trouverez Gnyde & Cythère
dans tous les lieux où vous serez.
Par-tout je ferai sur vos traces
voler & les Ris & les Graces.

Vous ne pourrez ouvrir les yeux,
qu'il n'en passe aussi-tôt & des traits & des feux ;
que du plus fier mortel la liberté n'expire.
Si vous laissez flotter vos ondoyans cheveux,
ils seront caressés par un tendre Zéphire.

Passiez-vous auprès d'un ruisseau ?

pour vous voir plus long-tems , ses ondes plus tardives

sembleront à regret s'éloigner de ses rives.

Il n'est pas jusques à l'oiseau ,
qui pour vous rendre un juste hommage ,
volant sur quelque vieil ormeau
qui vous offrira son ombrage ,

ne fasse entendre un plus brillant ramage.

Mais, belle Eglé, que votre voix
à ses tendres accens se mêle ,

il deviendra muet & fuira dans les bois :

oseroit-il chanter auprès de PHILOMÈLE?...

Pour parer votre sein, les fleurs naîtront exprès...

Que dis-je? rien peut-il vous servir de parure?

Pour devoir aux fleurs des attrails,

— vous en reçûtes trop des mains de la nature.

Bien moins que votre teint, leur coloris est frais,
& leur éclat s'éclipse auprès.

Quant à l'esprit, oh! j'en ai trop moi-même,
pour ne pas en trouver dans la beauté que j'aime.

A vos talens vantés dans l'univers ,
vous joindrez l'heureux don de bien juger les vers...

Enfin, si VÉNUS indignée ,
jalouse de venger sa beauté dédaignée
des mains de la sombre Atropos
arrachant les fatals ciseaux ,
tranche le fil de votre vie...

vos trépas est digne encor d'envie.

Vous pouvez expirer en toute sûreté ;
votre Amant fait une élegie :

vous voilà parvenue à l'immortalité ;
 au Temple de mémoire , il vous place à côté
 & de CORINNE & de DÉLIE.
 Désormais donc, Eglé, plus de ces froids mépris ;
 songez à m'adorer si vous aimez la gloire.
 De vos appas , puisque je suis épris ,
 cédez-moi vite la victoire ;
 ou craignez que, lassé de perdre à vos genoux
 des initans précieux que réclament les Belles ,
 je me décide enfin, pour me venger de vous
 à rimer en leur nom mes chansons immortelles,

QUATRAIN.

L'ENCENS d'un courtisan adroit ,
 quand le goût l'assaisonne ,
 coûte plus à qui le reçoit
 qu'à celui qui le donne.

Par M. DE LA PLACE.



É P I T R E

A M. le Marquis DE XIMENÈS.

JE n'eusse osé prétendre à la palme des arts ;
 mais j'appris avec vous à jouir de leurs charmes.
 Combien de fois, témoins du bonheur de nos armes,
 n'avons-nous pas baigné de larmes
 les lauriers que nos mains cueilloient au champ de
 Mars !

Lorsque la céleste Uranie
 fit quelque effort pour m'élever
 jusqu'à la sphère du Génie,
 elle rougit de me trouver
 entre les Bras de la Folie.
 Heureux d'y retomber encor,
 j'admire d'Amadis l'incroyable constance ;
 mais la fontaine de Jouvence,
 peut-être, ne feroit de moi qu'un Galaor.

Le plaisir est toujours mon maître ;
 le soleil d'un long jour vers le soir est plus doux ;
 j'oublierai que ses feux pour moi vont disparaître,
 en me couronnant avec vous,
 des roses que vous faites naître.

Par feu M. le Comte DE TRESSAN.

LE CERF, LE CHEVAL ET L'HOMME,

Fable imitée d'HORACE.

CONTENTONS-NOUS du nécessaire.
 Tel qui sous son humble chaumière,
 dans une heureuse obscurité,
 eût pu terminer sa carrière,
 pour un peu d'or vendit sa liberté,
 & regretta toute sa vie,
 les biens que lui coûta cette insigne folie.
 Le cheval & le cerf, jadis de bon accord,
 vivoient au même pâturage.
 Bientôt ennuyé du partage,
 & n'écoutant que la loi du plus fort,
 le cerf chassa son camarade,
 qui d'abord dans un pré voisin,
 courut se consoler de sa brusque incartade.
 Mais bien qu'il suffît à sa faim,
 le régál lui semblant moins exquis & moins fin,
 à l'homme il fut conter sa chance,
 & le pria de servir sa vengeance.
 Qu'arriva-t-il ? Au frein il fallut se plier.
 Le sang de son rival expia son offense.
 Mais rien ne put délivrer le coursier,
 ni du frein ni du cavalier.

Par M. NOSENT.

AU ROI DE PRUSSE.

Bruxelles, 1742.

LES vers & les galans écrits
ne sont pas de cette province ;
& dans les lieux où tout est Prince ,
il est très-peu de beaux-esprits.
Jean Rousseau , banni de Paris ,
vit éteindre dans ce pays ,
le tranchant aigu de sa pince ;
& sa Muse qui toujours grince ,
& qui fuit les jeux & les ris ,
devint ici grossière & mince.
Comment vouliez-vous que je tinsse
contre ces frimats épaisiss ?
Vouliez-vous que je redevinsse
ce que j'étois quand je suivis
les traces du Pasteur du Mince (1)
& que je chantai les Henris ?
Apollon la tête me rince ;
il s'apperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lisant Léibnitz ,
de plus rimailier je m'abstinsse ;
il le voulut , & j'obéis :
auriez-vous cru que j'y parvinsse ?

Par VOLTAIRE.

(1) Virgile , Pasteur du Mincio.

F R A G M E N T

DE LA FABLE D'ATHAMAS,

Tirée du quatrième Livre des Métamorphoses
D'OVIDE.

AU fond d'une vallée, horreur de la nature,
où l'if étend au loin le deuil de la verdure,
se creuse & s'élargit la route des enfers.
Là, le Styx nébuleux exhale dans les airs,
de ses dormantes eaux la vapeur meurtrière.
Là, privée à jamais de la douce lumière,
descend confusément la foule des humains.
Là, les mânes nouveaux, hôtes muets & vains,
se perdent au hasard dans les régions sombres,
incertains où trouver la Cour du Roi des ombres.
La ville a mille accès ; mille chemins ouverts
y mènent en tout tems mille peuples divers,
& sans qu'on soit pressé, toujours la foule abonde.
Telle de cent climats la mer engloutit l'onde.
L'ombre des Orateurs, dans ce monde nouveau,
trouve près de Minos l'image du barreau.
Là, de la Cour encor cherchant la vaine image,
les Grands au noir Pluton vont porter leur hommage.
Sans corps, sans ossemens, chacun comme autrefois,
y suit ses premiers goûts & ses premiers emplois ;
tandis que les méchans, éternelles victimes,
souffrent, dans des cachots, la peine de leurs crimes.

Que ne peut point la haine aigrie au fond d'un cœur !

Junon même descend dans ces lieux pleins d'horreur.
 A peine de son pied l'impression sacrée,
 Au redoutable seuil eût fait frémir l'entrée :
 L'Esche au loin s'ébranle , & Cerbère trois fois,
 de son triple gosier pousse une triple voix.
 L'enfer s'ouvre : Junon appelle les Furies,
 ces exécrables Sœurs, d'elle , hélas ! trop chéries,
 que rien ne peut fléchir , & qu'autrefois , dir-on ,
 dans les flancs de la Nuit engendra l'Achéron.
 Assises à l'écart , ces noires Euménides
 peignoient de leurs cheveux les couleuvres livides.
 Chacune , à la lueur de son divin aspect ,
 au-devant de Junon s'avance avec respect.

L'infortuné Tytie , en ce lieu de tortures ,
 éternel aliment d'éternelles morsures ,
 sent renaître son cœur sous le bec des vautours.
 Syssyphe roule un roc qui retombe toujours.
 Sur sa roe , Ixion tournant avec vitesse ,
 sans cesse se poursuit & s'évite sans cesse.
 L'eau cherche & fuit Tantale , & son avide main
 voit le fruit qui s'échappe , insulter à sa faim :
 & plus loin , sans relâche on voit les Danaïdes ,
 remplir incessamment des tonneaux toujours vuides.
 Junon voit ces pervers & détourne les yeux ;
 mais pour elle Hérion est le plus odieux.
 Elle observe Syssyphe : « Et par quelle justice
 » lui seul doit-il souffrir un éternel supplice ,
 » quand son coupable frère , Athamas , que je hais ,
 » Roi ,

« Roi, père, époux heureux, règne & me brave en
 » paix ,

« quand Ino , sa complice , irrite encor ma haine :

« Non , je veux me venger ; voilà ce qui m'amène.

« Soufflez sur ces époux la rage des forfaits ,

« & des fils de Cadmus renversons le Palais ».

Junon aigrit ces Sœurs : sous qui tout l'enfer tremble,
 commandant, promettant & priant tout ensemble.

Aleçon, dont le fiel a troublé tous les sens,

écarte de son front la tresse de serpens,

qui, mêlés à ses crins, tombent sur son visage.

« C'est trop vous arrêter ! fiez-vous à ma rage,

dit-elle, » abandonnez un odieux séjour,

« & remontez au Ciel respirer l'air du jour ».

Junon retourne aux Cieux. Iris, au-devant d'elle,
 s'avance, & d'ambrosie arrose l'Immortelle.

La hideuse Aleçon, une torche à la main,

se prépare à remplir son barbare dessein ;

des nœuds d'un long serpent ceint sa robe effrayante,

rouge de sang, de meurtre, & de fiel dégoûtante ;

& dans cet appareil, elle sort des enfers.

L'épouvante, la rage & les crimes divers,

& l'affreux désespoir, autour d'elle s'assemblent :

elle arrive au Palais ; les portes d'airain tremblent :

elle rouille les gonds de son souffle infecté ;

& le jour loin du seuil détourne sa clarté.

Athamas veut en vain échapper à sa rage :

l'implacable Erynnis lui ferme le passage,

le menace, & les bras enlacés de serpens,

secoue, aux yeux d'Ino, ses horribles crins blancs ;

Ses hydres irrités sur sa tête frémissent ;
 sur son dos, dans son sein, ils rampent, ils se glissent,
 roulent sur son épaule, & l'un sur l'autre épars,
 de leur langue, en sifflant, enveniment les dards.
 Soudain de ses cheveux elle arrache & dénoue
 deux serpens qu'elle irrite & que son bras secoue,
 jette l'un sur Ino, l'autre sur Athamas.
 Le reptile élançé s'entrelace en leurs bras,
 ronge en secret leur sein d'invisibles morsures,
 y darde son venin par de sourdes piquûres ;
 & sans blesser leur corps, infecte leur raison.
 Elle avoit apporté des bords du Phlégéon,
 ce qu'ont de plus mortel l'écume de Cerbère,
 & le poison de l'hydre, & le fiel de vipère,
 le vertige & l'effroi, la rage & ses fureurs,
 & des sucs de cigue, & du sang & des pleurs ;
 & trois fois aux enfers l'extécrable Euménide
 fit bouillir dans l'airain ce mélange homicide.
 Elle souffle sur eux, & le filtre infernal,
 jusqu'au fond de leurs cœurs porte un trouble fatal.
 C'est peu : la torche en main, pour égarer leur ame,
 elle forme autour d'eux mille cercles de flamme,
 triomphe, & sûre alors de son affreux succès,
 livre ces malheureux à leurs propres accès.
 Elle rentre aux enfers, & dans sa chevelure,
 rattache le serpent qui lui sert de ceinture.

Par M. DE SAINT-ANGE,



A M. LE COMTE DE V**.

*Qui m'avoit donné un tableau le premier jour
de l'an.*

POUR ce jour, où, grace à l'usage,
dans mille cercles différens,
tous les états & tous les rangs
apportent, en grand étalage,
le long ennui des complimens;
où, par d'étiquette asservie,
la franchise, en se déguisant
sous les traits de la flatterie;
elle-même, chemin faisant,
court mentir en cérémonie;
en secret j'avois fait serment
de garder un profond silence,
& de choisir un autre instant
pour laisser prendre au sentiment
le ton de la reconnaissance;
mais vous voulez absolument
qu'en dépit de la résistance,
fier de votre nouveau présent,
mon Apollon impatient,
fasse une hymne à la bienfaisance.
Vous l'ordonnez, il y consent.
Mais louera-t-il le doux penchant
de votre ame sublime & tendre,

K ij

sans vanter cet esprit charmant,
 dont le goût rapide & constant
 a toujours droit de nous surprendre ?
 Peut-il oublier, entre nous,
 cette fleur de galanterie
 qui vous eût fait tant de jaloux
 dans l'antique chevalerie ?
 Ne faut-il pas, en vérité,
 que vous soyez encor cité
 pour cet heureux talent de plaire
 que vous donnent l'aménité
 & les grâces du caractère ?
 Ah ! s'il n'est point embarrassant
 de louer un homme ordinaire,
 pour vous exprimer ce qu'on sent,
 V ** , on a bien plus à faire !
 Permettez donc qu'à mon serment,
 fidèle même en ce moment,
 je m'obstine encore à me taire.

Par M. VIGÉE.

POUR LE PORTRAIT DE M. THOMAS.

Ses écrits de ses mœurs nous offrent le tableau,
 il joignit l'art des vers à la haute éloquence ;
 sous les dons de l'esprit à la douce innocence ;
 & la tendre amitié pleura sur son tombeau.

Par M. DUCIS.

STANCES

A un malheureux imaginaire.

TE verrai-je toujours te dérober aux charmes
des jeux qui volent sur tes pas,
& déplorer, en proie à de fausses alarmes,
des malheurs qui n'existent pas ?

Eloigne, cher Damon, ces lugubres chimères,
ces ennuis si vains, si cruels :
ah ! ne nous formons point des maux imaginaires ;
il en est assez de réels.

Vois donc enfin les biens dont ton erreur te prive ;
jouis au lieu de soupirer ;
hé ! mortel insensé ! quand le malheur arrive,
n'a-t-on pas le tems de pleurer ?

Qu'une folle terreur n'agite plus ta vie ;
cesse de craindre un avenir
que tu ne peux, Damon, dans ta vaine manie,
ni connoître ni prévenir.

Hâte-toi d'écarter ces frayeurs fantastiques
qui t'ont coûté tant de soupirs ;

ne cherche plus, ami, des peines chimériques ;
tu trouveras de vrais plaisirs.

Sur tes pas, qu'une erreur du moins plus raisonnable,
ramène les ris & les jeux ;
crois-moi, Damon, s'il est une erreur pardonnable,
c'est celle qui nous rend heureux.

Par M. LATOUR DE LA MONTAGNE.

V E R S

Pour une très-jeune Dame.

QUAND on la voit & si douce & si belle ;
le cœur ému s'enflamme au même instant ;
mais quand le sien au nôtre se décèle,
il y fait naître un nouveau sentiment :
sa douce voix, sa candeur, son enfance
défarmeroit le plus féroce Amant,
& le désir qui naît en sa présence,
s'épure aussi-tôt qu'on l'entend :
l'Amour en elle adore l'innocence,
& contre lui, lui-même la défend.

Par le Marquis DE C. V.



L'ORIGINE DE LA PEINTURE.

LE jour blanchissoit les côteaux ;
 le sommeil quittoit les campagnes ;
 Thémire & ses jeunes compagnes
 aux champs conduisoient leurs troupeaux ;
 les flûtes & les chalumeaux
 faisoient retentir les montagnes.
 Le Laboureur , dans les vallons ,
 reprenoit son travail utile ,
 & tandis que , d'un pas docile ,
 ses bœufs entr'ouvroient les sillons ,
 il animoit par ses chansons
 leur marche lente & difficile.
 Tout dans la plaine respiroit
 le travail , la paix & la joie :
 Philène , à ses douleurs en proie ,
 le seul Philène soupiroit.
 L'Aurore , sur l'herbe fleurie ,
 commençoit à verser des pleurs ,
 quand réveillé par ses douleurs
 il sortit de sa bergerie.
 Tout peignoit l'excès des tourmens
 qu'éprouvoit son ame inquiète ;
 sans pannetière , sans musette ,
 l'œil morne , il traversoit les champs ;
 ses pas affoiblis & tremblans

étoient aidés d'une houlette ,
 que n'ornoient ni fleurs, ni rubans.
 Il arrive en des lieux rustiques
 où s'élèvent les murs antiques
 d'un Temple à l'Amour consacré,
 & s'asseyant au pied d'un chêne :
 Arbres épais , claire fontaine ,
 dit-il , je vais perdre Cloé ;
 Cloé , cette beauté charmante ,
 Cloé , cette fidèle Amante ,
 Cloé part : ces tristes climats
 ne reverront plus ses appas
 jusques au retour de Borée.
 Ah ! puisse Flore & ses présens
 quitter bientôt cette contrée !
 L'hiver , pour mon ame éplorée ,
 est moins cruel que le printemps.
 Tandis que de sa triste plainte
 Il fatigue ainsi les échos ,
 d'une même douleur atteinte ,
 Cloé vient partager ses maux.
 Que de larmes ils confondirent !
 que ces retraites entendirent
 & de soupirs & de sanglots !
 Sermens de s'adorer sans cesse ,
 crainte de n'être plus aimé ,
 tout ce qu'un cœur bien enflammé
 sent de douleur & de tendresse
 par Philène fut exprimé.
 Cloé , de ses pleurs attendrie ,

jura de l'aimer constamment,
 & pour gage de son serment,
 lui donna sa brebis chérie :
 foible moyen de soulager
 les tourmens d'un amour extrême !
 eh ! quels biens peut dédommager
 de la perte de ce qu'on aime ?

Le père du jour cependant
 ne voyoit point son char brillant
 à la moitié de sa carrière ;
 l'ombre lui cédoit à regret,
 & s'attachant à chaque objet
 qu'il éclairait de sa lumière,
 présente sur le mur sacré
 une ressemblance grossière
 des traits de la jeune Cloé.
 Philène, que l'amour inspire,
 de la douleur qui le déchire
 un moment arrêta le cours ;
 avec le fer de sa houlette,
 il suit les informes contours
 qu'offroit cette image imparfaite.
 O ma Cloé, vois-tu ces traits ?
 quoiqu'indignes de leur modèle,
 pendant une absence cruelle,
 ils soulageront mes regrets.
 Mon cœur leur prêtera tes charmes ;
 eux seuls ils recevront pour toi
 mes vœux, mon hommage, mes larmes.

Et tous les gages de ma foi.

Il dit, & lorsque la Bergère
se fut arrachée à ces lieux,
son Amant toujours solitaire
occupoit son cœur & ses yeux
de cette image vaine & chère.
Un jour, de ses vœux superflus,
lui portant l'hommage ordinaire,
ô prodige ! il ne la voit plus.
Au lieu de cet informe ouvrage,
brille un élégant assemblage
de traits ; d'ombres & de couleurs.
Par une erreur enchanteresse,
Philène, oubliant ses douleurs,
revoit l'objet qui l'intéresse :
c'est ce front, ce regard touchant,
cet air dont la douceur attire,
ces cheveux, jouets du Zéphire,
ce teint, ce coloris charmant,
enfin, c'est Cloé qui respire,
& qui sourit à son Amant.
Quel Dieu, de l'ennui qui m'accable,
s'écria-t-il, est donc touché !
C'est moi, dit un enfant aimable,
qui près de lui s'étoit caché :
cette muette ressemblance,
Berger, est la moindre faveur
dont l'Amour paîra ton ardeur ;
d'une longue & cruelle absence,

il abrégera la rigueur ;
 & pour combler ta récompense ,
 il joindra la gloire au bonheur.
 Cet art qui te doit sa naissance ,
 ce bel art , fruit ingénieux
 de ton amoureuse constance ,
 doit éterniser en tous lieux
 ta flamme , ainsi que ma puissance ;
 ses prestiges doux & flatteurs
 souvent charmeront les douleurs
 des cœurs sensibles que j'engage ;
 à la beauté , chez les mortels ,
 ils obtiendront plus d'un hommage ,
 & multiplieront mes autels ,
 en multipliant son image.
 De cet art fécond en attrait ,
 viens apprendre les doux secrets :
 mes feux te serviront de guides ;
 il dit : Philène , en moins d'un jour ,
 vit enhardir ses mains timides :
 les progrès sont toujours rapides
 sous un maître tel que l'Amour.
 Le Berger orna son village
 de plus d'un chef-d'œuvre nouveau ;
 tous les habitans du hameau ,
 enchantés d'un si bel ouvrage ,
 quittèrent musette & pipeau
 pour se faire enseigner l'usage
 & du crayon & du pinceau.
 Clotrevint , Cloté charmée ,

avec un doux ravissement
vit sous les doigts de son Amant
respirer la toile animée ;
& Philène, dans son bonheur ,
plus satisfait que les Dieux même ,
goûte l'ineffable douceur
d'être admiré par ce qu'il aime.

Par Madame VERDIER.

BOUQUET A MADAME P***.

PARMI tant de bouquets, qu'on doit vous apporter,
au jour heureux de votre fête ,
l'Immortelle est la fleur que je viens présenter.
Elle est de l'amitié l'emblème & l'interprète.
Dans l'Orient jaloux, on parle par des fleurs.
L'Amour ingénieux inventa ce langage.
L'on fait faire à-la-fois respirer leurs odeurs,
admirer leurs belles couleurs ,
& par leur divers assemblage,
l'on peint ou son respect, ou ses vives ardeurs.
Souffrez donc que j'imite un si charmant usage,
mais sans oser prétendre au bonheur d'un Amant.
De l'oubli de l'amour, sans doute on se console ,
quand on obtient de vous le tendre sentiment
dont mon bouquet est le symbole.

Par M. CASTERA.

LE PÊCHER ET LE PEUPLIER,

F A B L E.

UN jeune Peuplier, tout fier de sa verdure,
portoit jusques aux cieux l'orgueil de ses rameaux.
Un Pêcher qu'élevait & l'art & la nature,
produisoit près de lui mille fruits des plus beaux.

Ah ! que je plains ton esclavage,

lui dir un jour le Peuplier !

toujours sous le ciseau d'un cruel Jardinier,
à peine on te permet d'étendre ton feuillage ;
sans cesse on te contraint ; la douce liberté
pour toi n'est plus qu'un mot : moi, j'en connois
l'usage ;

tantôt j'élève avec fierté

mon feuillage ondoyant qui se perd dans la nue ;
d'autres fois, pour montrer ma flexibilité,
je m'agite en ployant mes rameaux à ta vue.

A tout ce beau discours, le Pêcher tout honteux
ne répondoit que par ses plaintes ;

pour la première fois il se croit malheureux ;
de ces mauvais conseils il sentit les atteintes.

Tout-à-coup un orage obscurcit le soleil,
le vent souffle & mugit, un éclair fend le ciel,
la foudre qui le suit gronde sur les montagnes ;
l'on voit le Pâtre errant s'enfuir dans les campagnes.

Le Jardinier soigneux

accourt de sa chaumière,
 & donne à son Pêcher le secours nécessaire;
 il le couvre, il l'étaye avec de forts épieux,
 & fait le préserver du vent & de l'orage.
 Le Peuplier gémit en perdant son feuillage;
 ses rameaux en débris tombent à chaque instant;
 nul n'a pitié de lui, dans ce danger pressant.
 Le destin du Pêcher alors lui fait envie;
 il paîroit de sa liberté
 des soins qui sauveroient sa vie;
 le vent redouble sa furie,
 l'abat, le déracine; il l'avoit mérité.

Entière indépendance est folie & chimère;
 à tout âge, dans tout pays,
 pour les grands & pour les petits,
 l'avis est sage & salutaire:
 nous avons tous besoin de secours & d'amis.

Par M. le Vicomte DE SÈGUR.

EPIGRAMME.

POUR s'instruire, monsieur Damis
 a fait dix fois, quel savant homme!
 le chemin de Paris à Rome:
 savez-vous ce qu'il sait en somme?
 le chemin de Rome à Paris.

Par M. D. L. B.

PORTRAIT D'IRENE, *A MADAME LA COMTESSE DE L**.*

AU rivage de Nice, & sous les plus beaux cieux,
naquit la jeune Irène; & son ame & ses yeux
de la nature annoncent le sourire;
son œil fut animé par un rayon d'azur,
& son ame s'ouvrit au souffle le plus pur
de cet air doux qu'on y respire.

Sous ses pinceaux, l'Albane eut rassemblé
ce joli nez, ce front, cette beauté complète,
ce cou d'yvoire & ce trésor voilé
que la pudeur soumet au joug de la toilette;
à la glace du soir laissons-en le tableau;
doit-on peindre ce qu'on devine?
sa modestie arrête mon pinceau,
& mieux que lui la gaze le dessine.

Images de son teint, emblèmes de ses jours,
les roses du plaisir, le lys mélancolique
de ses traits délicats colorent les contours;
c'est un ensemble heureux de la Vénus antique
& du plus jeune des Amours.

Dans nos fallons remplis de glaces, de bougies,
de nos Vénus du soir les pâles effigies
d'un épais vermillon restaurent leur beauté;
mais d'un léger carmin que sa fraîcheur efface,
en ranimant sa joue, Irène nous retrace.

un matin de printems auprès d'un soir d'été.
 Tour-à-tour sa parure est brillante, ingénue;
 tantôt à ses cheveux la gaze suspendue
 d'une robe-sultane effleure le satin:
 tantôt sa tresse blonde imite avec molesse,
 la grace, la fierté, l'élégante paresse
 de l'amazone du marin.

Charmante à tous momens, belle à toutes les heures,
 elle plaît, elle touche, elle enchante à-la-fois,
 quand vers la fin du jour, l'écho de ses demeures
 répète sa brillante voix.

Dans les tons élevés d'une scène sublime,
 vingt fois le mot d'amour enflamme son accent;
 sa figure le peint & sa bouche l'exprime . . .

mais c'est notre cœur qui le sent.

Quelquefois sous sa main & savante & légère,
 aux touches du piano succèdent les beaux vers,

harmonie à l'esprit plus chère;

les sons de Piccini se perdent dans les airs,
 le cœur retient les accens de Voltaire.

Elle change de goûts, dit-on,

mais au goût demeure fidelle;

Thalie, aimable & simple dans son ton,
 plaît à son ame naturelle.

De sa bouche naïve, organe le plus doux,
 aucun art jamais ne dispose;

c'est-là que sur des fleurs la vérité repose,
 & le plaisir en est jaloux.

Par M. DE CHOISEL.

LA MAUVAISE ÉTOILE.

CHEZ les humains, il n'est ni foi ni loi :
à mes dépens , j'en fis la triste épreuve ;
dans ce bas monde on n'a plus rien à foi ;
si je le dis, c'est que j'en ai la preuve.

Pour vivre en paix le reste de mes jours,
j'avois acquis une honnête fortune :
mais des amis qui m'empruntoient toujours ,
de maint plaideur la chicane impotente ,
de maint fripon l'adresse peu commune ,
de mon repos vinrent troubler le cours ;
de trois maisons il ne m'en reste aucune ,
& je gémis sans le moindre secours.

Il me restoit pourtant quelque espérance ;
j'avois en poche un ouvrage assez bon ;
un mien ami , que j'aînai dès l'enfance ,
le fit un jour imprimer sous son nom.
J'eus beau crier , revendiquer l'ouvrage ,
on se moqua de mes justes clameurs ;
il me fallut souffrir le persiflage
& les lardons d'un troupeau de rimeurs.

J'avois encore une jeune maîtresse ,
je la croyois sans feinte & sans détour ;
enfin j'allois , le cœur gros de tristesse ,

me consoler dans les bras de l'Amour ;
 moins malheureux je revole chez elle :
 aurois je cru que j'y perdois mes pas ?
 je viens , je frappe ... on ne me répond pas ,
 un autre avoit séduit mon infidelle.

Cette fois-là je ne me plains plus ,
 je me souvins des traits de la satire ,
 & sans pousser des regrets superflus ,
 je dévrai ce que j'avois à dire.

Dans mon malheur , il me restoit un chien ,
 le seul ami qui partageât ma peine !
 Un grand Seigneur à sa chasse l'emmena ;
 il en prit soin & le garda si bien ,
 que pour l'avoir ma demande fut vaine ,
 & que depuis il en a fait le sien.

Privé de tout , sans aucune ressource ,
 je retournai chez mes anciens amis ;
 & chacun d'eux , loin de m'ouvrir sa bourse ,
 au lieu d'argent , me donna des avis.

Pour mon repos , dit-on , le mariage
 peut adoucir mes maux & mon ennui ;
 mais je suis sourd à ce trompeur langage ,
 je connois trop nos femmes d'aujourd'hui :
 sur ce point-là du moins je serai sage ,
 je ne veux point épouser pour autrui.

Par M. HÉSÈQUE.



L'HERMITE,

ROMANCE traduite de l'Anglois.

L OIN de la foule mondaine,
toi qui vis dans ce désert,
guide la marche incertaine
d'un voyageur qui se perd.
Dis-moi, saint anachorète,
cette lueur que je voi
me promet une retraite;
est-elle encor loin de moi?

Crains, mon fils, répond l'Hermite,
crains ces éclairs dangereux :
qui les suit se précipite
en des abîmes affreux ;
tout homme a droit à mon aide ;
ma porte s'ouvre au malheur,
& le peu que je possède,
je le donne de bon cœur.

Viens, suis-moi dans ma chaumière,
le jour fuit ; viens ; partageons
ma nourriture grossière,
mon lit de paille & de joncs,
Je laisse dans la prairie

Pagneau jouir sans effroi
du doux bienfait de la vie
qu'il a reçu comme moi.

J'ai des fruits & des racines
que je cueille en leur saison ;
l'eau des fontaines voisines
est mon unique boisson.
Viens, mon fils, & te repose ;
chasse les soucis cuisans ;
nos besoins sont peu de chose ,
& nous vivons peu d'instans.

Le discours du solitaire
touche le jeune étranger ;
c'est un ange qui l'éclaire
& qui l'arrache au danger.
Il le suit dans sa cabane ,
qu'entoure un ombrage épais ;
là , loin d'un monde profane ,
l'Hermite vivoit en paix.

Rien dans cette humble demeure
du maître n'attend les soins ;
elle est ouverte à toute heure
à l'infortune , aux besoins.
A son jeune hôte l'Hermite
sert des mets peu délicats ,
& d'un air riant l'invite
à prendre part au repas.

Il tire de sa mémoire
des récits du bon vieux tems,
des faits qu'on a peine à croire,
mais qui sont beaux & rouchans.
Le feu cependant éclate ;
j'entends le grillon crier ;
le char vient pour qu'on le flatte,
& joue autour du foyer.

Mais rien ne peut faire trêve
aux ennuis du voyageur ;
son sein ému se soulève ;
ses soupirs partent du cœur.
Abîmé dans ses pensées,
il demeure sans parler ;
de ses paupières baissées
des pleurs viennent à couler.

L'Hermite qui voit ses larmes,
lui dit : Jeune infortuné,
réponds ; à quelles alarmes
le ciel t'a-t-il condamné ?
Pourquoi fuyis-tu ta patrie ?
qui t'en a donc éloigné ?
est-ce une amitié trahie ?
est-ce un amour dédaigné ?

Que sont les biens de ce monde ?
des riens , des jeux , une erreur.
Insensé l'homme qui fonde

Sur une ombre son bonheur !
 L'amitié n'est qu'un mensonge
 qui flatte & qui fuit soudain ;
 l'amour est encore un songe
 plus doux, hélas ! & plus vain.

Il n'est point d'amis fidèles
 qui le soient dans tous les tems ;
 hormis chez les tourterelles
 il n'est point de vrais amans.
 Méprise un sexe volage
 Mais tout-à-coup la rougeur
 qui lui couvre le visage
 a trahi le voyageur.

Le solitaire y prend garde,
 & son œil plus curieux
 de son hôte qu'il regarde
 parcourt ses traits gracieux.
 Combien sa surprise augmente !
 cet inconnu dans les pleurs,
 est une fille charmante
 qu'embellissent ses douleurs.

Pardonne, lui dit la belle,
 ah ! pardonne, homme de Dieu !
 si de ma peine cruelle,
 j'ose troubler ce saint lieu.
 Tu vois une infortunée,
 triste jouet de l'amour ;

peut-être suis-je amenée
par le ciel en ce séjour.

Si ta sévère sagesse
peut concevoir mes ennuis,
prends pitié de ma détresse,
du trouble affreux où je suis.
La mort n'a rien qui m'étonne;
je la cherche, elle me fuit;
le doux repos m'abandonne,
& le désespoir me fuit.

Chef d'une province entière,
mon père est riche & puissant;
j'étois sa seule héritière;
il n'avoit point d'autre enfant.
Pour moi, beaucoup s'enflammèrent;
beaucoup m'offrirent des soins;
avec ardeur ils m'aimèrent,
ou le feignirent du moins. ●

Mais plus timide & plus tendre,
le jeune Edwin me plaisoit;
ses yeux se faisoient entendre,
mais sa bouche se taisoit;
si vertu faisoit noblesse,
Edwin devoit naître roi;
ses vœux étoient sa richesse,
& ses vœux étoient pour moi.

Une fleur qui vient d'éclorre,

le ciel , quand il est serein ,
 le jour naissant , sont encore
 moins purs que le cœur d'Edvin.
 Leur beauté qu'un rien dérange
 souvent passe en un instant ;
 la fleur tombe , le ciel change ;
 mais Edvin étoit constant.

Devois-je contre sa flamme
 m'armer de vaines froideurs ?
 quand je l'aimois dans mon ame ,
 je l'accablois de rigueurs ;
 hélas ! j'ai causé sa perte ;
 loin de moi portant ses pas ,
 dans quelque forêt déserte ,
 il a trouvé le trépas.

Trop tard mon cœur le regrette ;
 je le pleure nuit & jour ;
 je vais cherchant la retraite
 qui fut son dernier séjour.
 Et puisse une fin prochaine
 y terminer mon malheur !
 comme il est mort de sa peine ,
 je mourrai de ma douleur.

Ne meurs point , cria l'Hermite ,
 la pressant contre son sein.
 La Belle reste interdite ;
 elle est dans les bras d'Edvin.

— Angeline .

(241)

— Angéline, toujours chère,
tu croyois m'avoir perdu ;
Edvin, ton amant sincère,
en ce moment t'est rendu.

Je revois tout ce que j'aime ;
Angéline est dans mes bras !
Promets, ô mon bien suprême,
que pour Edvin tu vivras.
Jusqu'à notre heure dernière,
nos cœurs seront pleins d'amour ;
quand tu perdras la lumière,
ton Edvin perdra le jour.

Par M. ANDRIEUX.

LES DÉSAGRÉMENTS DE LA VIEILLESSE.

OUI, je sais qu'il est doux de voir dans ses jardins
ces beaux fruits incarnats & de Perse & d'Epire,
de savourer en paix la sève de ses vins,

& de manger ce qu'on admire !

J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit ;
de ces perdreaux maillés le fumer seul m'attire ;
mais je voudrois encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades ,

Année 1787.

L

sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts ,
je voudrois bien danser avec quelques Driades :
mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux , leur taille & leurs couleurs ver-
meilles ,
leur chant harmonieux , leur sourire enchanteur :
mais il faudroit avoir des yeux & des oreilles :
on doit s'aller cacher, quand on n'a que son cœur.

Vous ferez comme moi, quand vous aurez mon âge ,
Archevêques , Abbés, empourprés Cardinaux ,
Princes , Rois , Fermiers-généraux :
Chacun , avec le tems , devient tristement sage.

Par VOLTAIRE.



COUPLETS

A MADAME D***,

Qui regrettoit de n'avoir plus quinze ans.

Air : En revenant de la ville:

OUI, quinze ans, c'est un bel âge;
de nos jours c'est le printemps :
mais souvent plus d'un nuage
en attriste les instans....
Hortense, il est à votre âge
plus de beaux jours qu'à quinze ans.

En vains desirs, à cet âge,
on perd les plus doux momens.
Sans cesse on poursuit l'image
des plaisirs encore absens.
Hortense, on vit à votre âge :
on se tourmente à quinze ans.

Voyez Thémire à cet âge :
ce qu'elle a d'attraits naissans
n'est qu'un aimable présage
qu'ils viendront avec le tems....
Hortense, on tient à votre âge,
ce qu'on promet à quinze ans.

On est novice à cet âge,
 on est dupe d'un amant;
 le cœur bonnement s'engage,
 & eroit à l'amour constant :
 Horrense, on rit à votre âge
 des préjugés de quinze ans.

Ah! connoissez mieux votre âge,
 faites-vous des jours charmans.
 Plaire est votre vrai partage,
 & le doit être long-tems.
 Vous plaisez... qu'importe l'âge?
 qu'a-t-on de plus à quinze ans?

Par M. DESCHAMPS.

EPIGRAMME.

DANS le livre nouveau dont vous êtes l'Auteur,
 ma foi! mon cher Damis, vous mentez sans pudeur:
 osez-vous le nier? oh! je vais vous confondre.
 Sur la première page, on lit ces mots: à Londres,
 & se vend à Paris chez Claude ou chez Thomas.
 Il s'y trouve, d'accord; mais il ne s'y vend pas.

Par M. PONS DE VERDUN.



L'HERMITE ET LE FERMIER,

F A B L E.

A V E C un sage Hermite un Fermier devoit;
 de point en point il lui contoit
 comment il passoit sa journée,
 les soucis, les travaux qui partageoient l'année,
 & naïvement l'instruisoit
 de l'objet de ses vœux, du peu qu'il desiroit
 pour adoucir sa destinée.
 Je ne voudrois, lui disoit-il, enfin,
 que le toit qui me couvre & ce petit jardin;
 ces canaux, ces grands bois, cette maison immense
 ne me tentent jamais;
 non, je borne tous mes souhaits
 à ce simple logis, légère dépendance
 du Seigneur de ces lieux, qui vit dans l'abondance;
 cela n'est rien pour lui, ce seroit tout pour moi,
 & je me trouverois plus fortuné qu'un Roi.
 Tu le crois, mon enfant, mais c'est une chimère;
 lui répondit l'Hermite, oracle du hameau;
 aux plaisirs, au bonheur le desir est contraire;
 le premier satisfait, il en vient un nouveau;
 si le ciel aujourd'hui t'accordoit la chaumière,
 tu lui demanderois dans six mois le château.

Par Madame la Marquise DE LA FÉRETTE.

L iiij

REPLIQUE DE M. P**.

DEPUIS six mois triste & rêveur !
 qu'avez-vous, Licidas ? ouvrez-moi votre cœur ;
 votre indiscret silence & m'afflige & m'outrage.
 Qu'avez-vous, répondez ? — Rien. — Vous aimez,
 je gage ,
 & craignez d'en faire l'avou.
 Ennemi de l'Amour, philosophe sauvage ,
 je vous l'ai vu long-tems regarder comme un jeu ;
 cette erreur n'étoit pas excusable à votre âge.
 Mais nommez-moi l'objet qui vous tient sous ses loix ;
 en qualité de votre amie ,
 je jugerai de votre choix.
 — On ne peut à-la-fois être juge & partie.

Par M. D. L. B.

ÉPITAPHE DE MA VOISINE.

CI-GËT la vieille Radegonde ,
 qui fut jolie assez long-tems ;
 cette maman petite & ronde ,
 fit beaucoup de bruit dans le monde :
 elle y parla quatre-vingts ans.

Par M. l'Abbé DE LA REYNIE.

V E R S

*Laiſſés à la grande Chartreuse de Grenoble,
sur le Livre qu'on présente aux Etrangers
pour y écrire leurs noms.*

QUEL calme ! quel désert ! dans une paix profonde ,

je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.

Le monde a disparu , le tems s'est arrêté. . . .

Commences-tu pour moi , terrible éternité ?

Ah ! je sens que déjà dans cette auguste enceinte ;

un Dieu consolateur daigne appaiser ma crainte !

Je le fais , c'est un père , il chérit les humains ,

pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains ?

C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère ;

il veut mon repentir ; mais il veut que j'espère.

O toi , qui , sur ces monts , blanchis par les hivers ,

vins chercher les frimats , un tombeau , des déserts ,

& qui volant plus haut , par ton amour extrême ,

semblois , voisin du ciel , habiter le ciel même ,

que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints
lieux !

Le berceau de ton Ordre est caché dans les cieux ;

c'est-là que du Seigneur répétant les louanges ,

la voix de tes enfans s'unit au chœur des Anges.

Là , de ses faux plaisirs , par le siècle égaré ,

le voyageur pensif a souvent soupiré.

Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
 tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
 la terre où le bonheur est un fruit étranger,
 que toujours quelque ver en secret vient ronger ;
 par-tout de la douleur j'y trouve les images.
 L'amour a ses tourmens, l'amitié ses outrages :
 que de desirs trompés, de travaux superflus !
 Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces re-
 traites,
 heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
 mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus !

Par M. DUCIS.

A M A D A M E *** ,

*Qui m'avoit fait présent d'une Bourse le jour
 de l'An.*

QUE ce fîcet charmant rendu par les Amours,
 soit l'emblème heureux de vos jours !
 que leur chaîne soit innombrable !
 que le couleur de rose y domine toujours !
 soyez heureuse autant qu'aimable ;
 de ses plaisirs piquans & doux
 que la gaité les affaïsonne ;
 & qu'enfin le ciel vous les donne
 comme on les trouve auprès de vous !

Par M. DE CHOISEUL.

L'ESPRIT DU SIÈCLE,

STANCES.

MUSE, il faut faire de l'esprit !
inspire-m'en , coûté que coûte :
le bon-sens ne fait ce qu'il dit ,
& je plains le sot qui l'écoute.

L'esprit seul plaît dans tous les tems ;
& , grace au ciel , il n'est pas rare ;
on le rajeunit tous les ans ,
& personne n'en est avare.

Pour rendre l'esprit plus parfait ,
on a réformé le génie ;
le génie a-t-il jamais fait
des vers de bonne compagnie ?

On a perdu le mauvais goût
d'imiter la sotte nature ,
& le beau monde hait sur-tout
les vers qui sentent la roture.

Le Parnasse a changé de cours ,
le Parnasse n'est plus en Grèce ,

L. V

(250)

il se transporte tous les jours
de la Marquise à la Duchesse.

Fuyez, profanes rôtisseurs,
du temple bâti par Horace :
il faut au moins seize quartiers,
pour être chanoine au Parnasse.

Que de Comtes, que de Marquis
pullulent au bord d'Hypocrène !
ils chassent du Pinde conquis
Jean Racine & Jean la Fontaine.

Salut à vous, noble vallon !
Salut, Duchesse Polymnie !
Salut à vous, Prince Apollon !
Salut, Marquise d'Uranie !

Muses, dont j'ai suivi les loix,
en pleurant je vous abandonne :
je sens bien que mon front bourgeois
n'est pas fait pour une couronne.

Il me seroit doux d'avoir part
à votre sublime langage :
mais, hélas ! un maudit hazard
m'a fait naître au sixième étage.

Par M. HOFFMAN.

✽

F R A G M E N T (1)

*D'une Traduction de l'Art d'aimer d'Ovide,
Chant II.*

IL s'abuse celui qui de la Thessalie
 invoque en ses amours l'impuissante magie ;
 il s'abuse celui dont les crédules mains
 sur le front d'un coursier vont cueillir des venins :
 l'amour n'obéit point aux herbes de Médée ;
 du son du Marse en vain son oreille est frappée ;
 oh ! si l'amour étoit l'esclave d'un vain son ,
 Médée à ses genoux eût retenu Jason ,
 & Circé n'eût point vu son magique artifice
 échouer impuissant contre le cœur d'Ulysse.
 N'espère rien encor des philtres pâlissans ;
 fléaux de la raison , ils fatiguent les sens ;
 laisse à de faux esprits cet art vain & coupable :
 le secret d'être aimé , c'est de se rendre aimable ;
 ce secret est plus sûr que ne sont les appas.
 Eusses-tu la beauté de Nirée ou d'Hilas ,
 de Nirée autrefois célébré par Homère ,
 ou de ce jeune Hilas que d'un bras téméraire
 des Nymphes sans pudeur osèrent enlever :
 pour gagner ta maîtresse & pour la conserver ,
 joins aux graces du corps les graces du génie :

(1) Ce Fragment & celui de la page 43 sont tirés d'une
Traduction de l'Art d'aimer d'Ovide, que l'Auteur se pro-
 pose de publier,

la beauté, don fragile, & promptement ternie;
 par les jours de sa gloire arrive à son déclin;
 le lys, le lys superbe a le même destin;
 la violette aussi perd sa beauté modeste:
 & la rose à son tour, la rose au teint céleste
 dépouillant & la pourpre & l'éclat de son sein,
 n'est bientôt qu'une épine, objet de mon dédain.
 O beau jeune-homme! ainsi passent tes jours de fête:
 du tems la neige, hélas! descendra sur ta tête;
 & l'âge sans pitié, moissonnant tes attraits,
 à filons redoublés labourera tes traits.
 Que les dons de l'esprit protègent donc tes charmes;
 contr'eux seuls la vieillesse a d'inutiles armes:
 au laurier des beaux-arts, mérite, acquiers des droits,
 qu'aux langages divers s'affouplisse ta voix!
 Sans beauté, mais doué d'une adroite éloquence,
 des Nayades Ulysse égarait l'innocence.
 Combien, pour retenir les pas de ce héros,
 Calipso prétextait la colère des flots!
 Sans cesse d'Ilion, faussement curieuse,
 elle redemandoit l'histoire malheureuse:
 & sans cesse il l'offroit sous un tableau divers.
 Un jour assis tous deux au rivage des mers,
 la belle Nymphe encor du jeune roi de Thrace
 le pria de conter la touchante disgrâce:
 Ulysse d'un roseau qu'il tenoit à la main,
 sur le sable, des lieux esquissa le dessin.
 Troie est ici, dit-il en traçant les murailles;
 non loin le Timoïs rougi par cent batailles:
 là; peignez-vous mon camp: une plaine est auprès,

dont le sang de Dolon inonda les guérêts,
 cette nuit où poussé d'une audace inutile,
 il tenta des projets sur les chevaux d'Achille;
 ici campoit Rhésus, & voilà les sentiers
 par où je lui ravis ses superbes coursiers.
 Comme il traçoit encore, une vague soudaine
 noye Iliou, Rhésus, & son camp, & la plaine.
 Eh bien ! dit Calipso, crois à cet élément !
 tu vois quels noms sa rage efface en un moment.

Par M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

E P I G R A M M E.

JEAN, dont le front porte le nom d'époux,
 disoit à Paul : Nous faisons bon ménage ;
 ma pauvre femme est bien bête, entre nous :
 mais, grace au ciel, en revanche elle est sage ;
 l'esprit est bon : mais n'est-il pas plus doux
 qu'elle soit forte & qu'elle soit honnête,
 que si.... Fi donc, lui dit Paul en courroux !
 je la connois ; elle n'est pas si bête.



V E R S

*Sur le Buste de M. le Marquis de la Fayette,
envoyé par les Etats-Unis de l'Amérique,
& placé solennellement l'année dernière,
à l'Hôtel-de-Ville de Paris.*

HÉROS du nouveau Monde, ô combien la Patrie
doit s'applaudir dans ce beau jour
de voir l'Amérique attendrie,
déposer dans son sein ton image chérie,
en tribut d'estime & d'amour !

Monument immortel ! ne crains pas que l'envie
détourne, en te voyant, un regard abattu :
à servir les humains qui consacrer sa vie,
fait pardonner sa gloire à force de vertu.
Au milieu d'une ville où règne la mollesse,
qu'il s'élève ce Buste, & rappelle aux Français
comment on est modeste au milieu des succès,
noble & grand sans orgueil, doux & bon sans foiblesse ;

qu'il enseigne à quel prix, on obtient jeune encor
d'un peuple de Brutus & les vœux & l'hommage,
& comment un Héros peut unir à tout âge
la vaillance d'Achille au sang froid de Nestor.

Par M. MARMONTEL.

LES LEÇONS DE LA MORT,

CHANT FUNÈBRE (1).

SAGES de qui l'orgueil s'arroe
 le droit d'armer mon cœur contre les coups du fort,
 ce n'est plus vous que j'interroge
 sur la puissance de la mort;
 veillant aux pâles feux d'une lampe nocturne,
 cent fois rêveur & taciturne,
 j'ai cherché près de vous le mépris du trépas :
 non, non, vous insultez vainement à la vie;
 votre froide éloquence au mensonge asservie,
 me prêche le courage & ne l'inspire pas.

De Précepteurs plus vrais, d'Apôtres plus sincères,
 j'entends le cri lugubre autour de moi gémir :
 c'est la voix d'un ami; c'est la voix de nos frères,
 Où m'entraînez-vous, ombres chères?
 parlez, je vous suis sans frémir.
 Leur fidèle amitié m'ouvre une noire enceinte,
 silencieuse région,
 où, des morts protégés par la religion,

(1) Ce chant funèbre a été prononcé devant une assemblée composée de quatre cens personnes à la fin d'une cérémonie funèbre, que la société connue dans Paris sous le titre des *Neuf-Sœurs*, consacra le 3 Avril 1786, à la mémoire de M. Elie de Beaumont, Avocat au Parlement de Paris, Membre & Président de la Société des *Neuf-Sœurs*.

dans une nuit auguste & sainte,
dort la muette légion.

A mes graves penfers, ô combien est propice
cette nuit, ce désert, cette profonde paix !
assés sur les gazons épais ,
dont la terre au loin se tapisse ,
je sonderai le précipice
où j'irai me perdre à jamais.

Et toi, dont le flambeau dans les airs se promène,
lune mélancolique, entends mes tristes sons ;
au pâle demi-jour que versent tes rayons ,
de l'homme qui n'est plus, montre-moi le domaine ;
je demanderai des leçons
aux débris de la race humaine.
Des vices, des vertus, & des biens & des maux ,
déjà s'offre à mes yeux l'image incorruptible :
la Vérité terrible
s'assied sur les tombeaux.

« Tourne les yeux, & vois, dit-elle,
» combien est fugitif l'éclat de la beauté.
» Hier, dans un monde enchanté,
» brilloit une jeune mortelle ;
» des flots d'adorateurs avec la volupté,
» s'agitoient sans cesse autour d'elle ;
» les Graces sur son front retrouvoient leur modèle ;
» l'Amour à ses autels en esclave arrêté ,

« oubloit les erreurs de son vol infidèle,
 « & l'enivroit de vanité.

« Aujourd'hui la voilà déformée & flétrie,
 « cette rose brillante & pompeuse & nourrie
 « de tous les parfums de l'orgueil !
 « cette reine a perdu ses sujets, son cortège ;
 « & jusqu'à son nom qu'un marbre vain protège,
 « demain va s'éteindre au cercueil.

« A l'éclat des trésors, laisserois-tu surprendre
 « les desirs trompés de ton cœur ?
 « Approche ; un tombeau va t'apprendre
 « le prix de cet or corrupteur.
 « Là, git un vil Crésus né sous un toit rustique,
 « oubliant son obscurité,
 « qu'il se plut à voiler d'un luxe asiatique ;
 « il imposoit silence à la clameur publique,
 « fier d'un trésor d'iniquité.
 « La mort s'indigne enfin du faste qui l'enivre &
 « elle accourt, le frappe, & le livre
 « à sa première nudité.

« Appuirois-tu quelque espérance
 « sur cet âge charmant, où près de son berceau,
 « l'homme, ainsi qu'un jeune arbrisseau,
 « laisse des plus doux fruits entrevoir l'apparence ?
 « Ah ! pour te détromper je n'aurai pas besoin
 « d'offrir à tes regards une tombe étrangère :
 « de ta propre douleur ce lieu fut le témoin.

« Tu vins ici , malheureux père ,
« d'une fille qui te fut chère ,
« confier la cendre à la terre :
« avance , son tombeau t'appelle , il n'est pas loin.

« Te voilà penché sur son urne :
« un saisissement taciturne ,
« à l'immobilité condamne ta douleur.
« Homme injuste ! & comment ne fais-tu pas encore
« que la mort choisit & dévore
« la race humaine dans sa fleur ?

« Faut-il des amans de la gloire ,
« reproduire à tes yeux le triomphe imposteur
« Laisse , démenti par l'histoire ,
« le marbre leur promettre une longue mémoire ;
« le marbre trop souvent n'est qu'un dernier flatteur.
« Perce de ce tombeau la menteuse surface :
« vois-tu comme en sa profondeur ,
« le colosse de leur grandeur
« se brise & pour jamais s'efface ?

« D'esclaves entourés , sur un char insolent ,
« ils fouloient à grand bruit la terre ,
« le pompeux laurier de la guerre
« rayonnoit sur leur front sanglant ,
« & la loi contrainte à se taire ,
« devant leurs volontés fléchissoit en tremblant.

« Un instant a vaincu ces Héros magnanimes ,
« du faite orgueilleux de leurs crimes ,

» ils sont tombés vivans dans les bras de la mort.

» Liés d'une invincible étreinte ,
» à l'aspect de leur gloire ils ont pâli de crainte ,
» & leur ame sans fruit a connu le remord.

» Tel , aux bornes de sa carrière ,
» n'arrivera jamais l'ami de la vertu :
» d'une sainte fierté par elle revêtu ,
» sans trouble il regarde en arrière ,
» & remplissant de paix son heureux souvenir ,
» au jugement de l'avenir ,
» livre sa course toute entière ».

Ainsi dans le séjour des larmes & du deuil ,
la vérité s'explique à l'homme solitaire :
j'ai vu d'un jour plus pur la clarté salutaire ,
s'élever du fond d'un cercueil.

Dans les airs obscurcis d'un voile de ténèbres ,
pour toi l'airain sacré sonnoit lugubrement ;
ô Beaumont ! il disoit & ton dernier moment ,
& les pleurs de ton fils & les honneurs funèbres
réservés à ton monument.

Je me rends auprès de ta cendre ;
& déjà la suivant aux lueurs des flambeaux ,
je vois ce gouffre des tombeaux ,
où pour jamais tu vas descendre.

Je le vois , je frémis & détourne les yeux ;
mes yeux se remplissent de larmes ;

& dans les chants religieux,
qui cherchent à t'ouvrir la barrière des Cieux,
je trouve, je ne fais quels charmes,
volupté d'un ami pieux.

Oh ! comme en ce moment je sentis dans mon âme
s'éteindre l'aiguillon dont s'armoit la douleur :
la tombe disparut ; & sa lugubre horreur,
cédant à des rayons de flamme,
je crus voir la vertu se parer de splendeur.
Les Calas, les Sirven, tous ceux dont l'innocence
a dû son triomphe à ta voix,
reproduits à mes yeux te suivoient en silence,
& la palme à la main te faisoient à la fois,
un cortège de gloire & de reconnaissance.

Des champs fortunés de Canon,
à grands flots arrivoient encore
ces humbles Laboureurs que la vertu décore,
& de qui la bonté te doit un doux renom :
mères, vieillards, enfans, leur foule t'environne,
couronnés par tes mains ils t'offroient leur couronne,
en couvroient ton cercueil & bénissoient ton nom.

O douce, ô consolante image !
je crus voir du sommet des cieux,
ton épouse au front radieux,
descendre, & t'apporter un plus touchant hommage.
Libre enfin par ta mort, elle vint à mes yeux.

Ecarter avec complaisance,
 le mystère religieux
 où s'enfermoit ta bienfaisance ;
 ta bouche publioit ta facile pitié,
 & le charme que ta présence
 donnoit à la sainte amitié.

Ah! sans cesse il vivra fidèle à ma mémoire,
 ce jour où m'apparut ta gloire
 rayonnante & debout auprès de ton cercueil :
 spectacle ravissant qui saconte ta vie,
 & qui désespérant l'envie,
 aigrira le plaisir que lui promet ton deuil.

Et toi, jeune Orphelin (1) qu'il laisse sur la terre,
 toi, sur qui reposoit tout son cœur paternel,
 ah ! puisse de mes vers le tribut solennel,
 puisse-t-il consoler ta douleur solitaire !
 Si tu sens pour un fils combien il est affreux
 de perdre un ami dans un père,
 vois comme tous les cœurs mêlent pour toi des vœux
 au chagrin qui te désespère.
 Rends-nous, rends-nous celui qui te donna le jour ;
 le fruit de ses travaux est ton riche partage ; -
 prétends un plus noble héritage :
 ainsi que ses vertus , recueille notre amour.

Par M. ROUCHER.

(1) Le fils de M. Elle de Beaumont étoit présent à la cérémonie.

LA MALHEUREUSE ÉTOILE DU GASCON.

LA pension qué l'on m'avoit promise,
riché déjà, Pierré l'obtient :
un pôsté vague ; au même instant j'y vise ;
Paul est sot , & Paul y parvient.
Capédébious ! qué mon destin m'ennuie ,
qui, fauté dé protections,
mé fait toujours , s'il pleut des pensions ,
demeurer sous lé parapluie !

Par M. DE PIJS.

É P I T A P H E

DE MM. PILATRE DE ROSIER ET ROMAIN.

*(On en a mis la traduction latine au bas
du tombeau qu'on vient de leur élever.)*

CY gissent qui, des airs franchissant la barrière,
& planant sur le monde abaissé devant eux ,
du trône le plus glorieux ,
précipités dans la poussière,
ôffient de l'homme, au même instant ,
& la grandeur & le néant.

Par M. VERNES le fils.

JAMAIS ET POURTANT,

*Ou CONVERSATION que j'eus l'autre jour
avec Madame Gertrude.*

Air : Avec les jeux dans le village.

DITES-MOI, madame Gertrude,
fûtes-vous belle en votre tems ?

— Jamais, me répondit la prude,
la beauté perd les jeunes-gens.

Pourtant j'avois la peau tendue,
mon œil n'étoit pas éraillé;
même on prétend que l'on m'a vue
ayant l'air assez éveillé.

Dites-moi, madame Gertrude,
eûtes-vous jadis quelqu'amant ?

— Jamais, me répondit la prude,
aimer est un crime trop grand.

Pourtant on n'étoit pas de glace ;

Lindor a voulu m'en conter :

Lindor avoit beaucoup de grace,
j'eus peine à ne pas l'écouter.

Dites-moi, madame Gertrude,
n'a-t-il jamais su vous toucher ?

— Jamais, me répondit la prude,
j'appréhendois trop de pécher.

Pourtant, m'ayant un jour de fête
demandé par grace un baiser,
séduite par son air honnête,
je ne fus pas le refuser.

Dites-moi, madame Gertrude,
ne succombâtes-vous jamais ?
— Jamais, me répondit la prude,
Dieu fait la peur que j'en avais !
Pourtant, certain soir de Carême,
je l'appellai pour le prêcher ;
mais il prêcha si bien lui-même,
qu'il me fit, je crois, trébucher.

Dites-moi, madame Gertrude,
avez-vous trébuché souvent ?
— Jamais, me répondit la prude ;
sinon dans ce fatal moment.
Pourtant, au bout de la journée,
quand j'allois au bois sommeiller,
j'étois souvent toute étonnée
dans les bras de me réveiller.

Dites-moi, madame Gertrude,
trébucheriez-vous bien encor ?
— Jamais, me répondit la prude,
j'aimerois cent fois mieux la mort.
Pourtant à quelque complaisance
s'il falloit pour vous consentir,
je tâcherois avec décence
de contenter votre desir.

Dites-moi ;

Dites-moi, madame Gertrude ;
du ciel est-ce là le chemin ?
— Jamais , me répondit la prude ,
je n'en connus de plus certain.
— Ah ! votre bonté me pénètre ,
répondis-je à ce propos-là ;
pourtant si vous daignez permettre ,
je me sauverai sans cela.

—
*Par M. CARN**.*

SUR LE RHÔNE, A LYON.

LE Rhône de la Suisse a franchi la barrière ;
semblable au peuple heureux qui vit dans ses cantons ,
il naquit pauvre & libre aux helvétiques monts ,
& voit briller ici son onde prisonnière :
mais sorti de ces quais qui parent son canal ,
à son effor il s'abandonne ,
& recevant les flots de la modeste Saône ,
l'entraîne fièrement dans son lit nuptial.

Par M. DE CHOISY.



L'HISTOIRE DU LUXE.

LE luxe un jour naquit de l'abondance :
chacun se réjouit, on le trouvoit charmant ;
 mais on eut un pressentiment
qu'on se repentiroit de la jouissance.

Enfant, il fut criard ; jeune, il fut libertin ;
le tems développa son méchant caractère ;
à ses vices bientôt il ne mit plus de frein ,
 & finit par tuer sa mère.

Ne croyez pas que le brutal
ait long-tems joui de son crime ;
de sa rage lui-même, il devint la victime ,
 & mourut dans un hôpital.

Par M. HOFFMAN.

EPIGRAMME.

QUAND on pense à la mort, on est sûr de bien
 faire ,
disoit toujours madame Claire ;
hier, en y pensant, elle est morte en effet ;
son mari dit qu'elle a bien fait.

Par M. PONS DE VERDUN.

AU ROI DE PRUSSE.

Berlin, 1740.

ADIEU, grand-homme, adieu, coquette,
esprit sublime & séducteur,
fait pour l'éclat, pour la grandeur,
pour les Muses; pour la retraite.

'Adieu, vainqueur ou protecteur
du reste de la Germanie,
de moi, très-chétif raisonneur,
& de la noble poésie.

'Adieu, trente âmes dans un corps
que les Dieux comblèrent de grace,
qui réunissez les trésors
qu'on voit divisés au Parnasse.

'Adieu, vous dont l'auguste main,
toujours au travail occupée,
tient pour l'honneur du genre-humain
la plume, la lyre & l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
de la gloire la plus durable,
avec nous autres si traïtable,
si grand avec les Souverains!

M H

Vous qui n'avez point de foiblesse ,
pas même celle de blâmer
ceux qu'on voit un peu trop aimer
ou leurs erreurs , ou leur maîtresse !

Adieu ; puis-je me consoler
par votre amitié noble & pure ?
le Roi me fait un peu trembler ;
mais le grand-homme me rassure.

Par VOLTAIRE.

LA BELLE TROP CHARITABLE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

LE beau *Clitandre* , amant glacé ,
voudroit s'enflammer pour *Lucile* :
à cet *Alcide* compassé ,
la Belle se montre trop facile ;
elle va céder à l'instant
« Hélas ! dit le pauvre *Clitandre* ,
» seroit-il point indifférent
» à Madame de se défendre » ?



A M. LE COMTE DE M**,

Lieutenant Général des Armees du Roi.

IL faut donc pour vous plaire abandonner Paris,
 ce séjour si fertile en fous, en beaux-esprits !
 malgré moi vous m'aimez, & votre complaisance
 veut que de mes péchés je fasse pénitence :
 la campagne me plaît, & c'est-là sans efforts,
 qu'on peut refuser son esprit & son corps.
 Mais comment m'arracher au torrent qui m'entraîne !
 Le plaisir a pour moi la voix d'une Syrène ;
 il me sourit sans cesse, & par Mars engagé,
 je ne puis à Vénus demander mon congé.
 Je fais qu'amant des prés, des bois & des cascades,
 l'Amour se glisse auprès des jalouses Dryades,
 que fidèle à Narcisse, Echo dans le vallon,
 se réveille & soupire au bruit de ce doux nom :
 mais la nature, hélas ! & ses heureux prodiges,
 jamais d'un art divin n'égalent les prestiges ;
 ces nymphes que chantoit Horace à Tivoli,
 n'ont plus la même grace & le pied si joli.
 Encor si chez Dumas, en brillant équipage,
 nos Bergères alloient marchander un visage,
 que reines de leur art, on vît selon leur choix,
 un teint plus merveilleux éclore sous leurs doigts ;
 si le front couronné de rubans, de dentelles,

M iij

elles offroient aux yeux ces riches bagatelles
 que Bertin, en jouant, met en vogue à la Cour,
 pour servir le caprice & quelquefois l'amour ;
 si nouvelles Ninas, raisonnables & folles,
 elles nous enyvroient par leurs douces paroles,
 on nous verroit, coëffés du chapeau pastoral,
 pour elles rajeunir l'antique madrigal,
 & d'un nouveau jargon, dévoilant les mystères,
 en Princesses, au moins, ériger nos Bergères.
 Le même ajustement, par deux fois répété,
 je vous jure, enlaidit à l'excès la beauté :
 il faut être nouveau jusque dans sa figure.
 A Paris on permet de vaincre la nature ;
 la Duchesse, chez nous, Sultane du boudoir,
 sée Urgèle au matin, devient Psyché le soir.
 Par la toilette encor Vénus est embellie ;
 eh ! que m'importe l'art, s'il la rend plus jolie ?
 Le papillon doré ne va point du Soleil,
 surprendre les regards à l'instant du réveil,
 il attend à son tour pour déployer ses ailes,
 que du front de ce Dieu partent mille étincelles.

Eh ! comptez-vous pour rien ces contrastes pi-
 quans

que Paris dans son sein voit naître tous les ans ?
 Ces Messieurs si polis, nos Dames de Province,
 donnant le nom d'Attesse au Marquis le plus mince,
 appelant Monseigneur tout homme de la Cour,
 qui, par bonté, veut bien agréer leur amour ?

Mais jaloux d'égaier votre franchise antique,
 pénétrez, avec moi, dans ce vaste portique,

où grâc aux doux bienfaiteurs envoyés de Plutus,
 Arlequin est chez nous mieux logé que Brutus,
 à peine dégagé d'une foule inconnue,
 sur ce moderne Olympe ai-je égaré ma vue,
 qu'aussi-tôt je me sens presser avec fracas,
 par tous ces grands faiseurs de petits opéras;
 l'un, d'un ton paternel, me fredonne à l'oreille,
 ce couplet gracieux qu'on a sifflé la veille;
 & l'autre, pour Thalie empruntant un poignard,
 nous la montre d'un crêpe entourée au hasard;
 & berné du parterre, il va de loge en loge,
 chez un peuple plus doux, mendier quelque éloge.
 Vaine espérance, hélas ! l'implacable siffler,
 par de longs cris aigus répète son arrêt;
 il murmure, il gémit, il se plaint du parterre :
 faut-il que tout vivant ainsi l'on vous enterre ?
 l'Acteur n'a pas fini... mais l'Acteur n'a pas tort :
 la pièce meurt avant que le héros soit mort.

J'arrive chez Valcourt, vingt beautés rengorgées,
 y sont pompeusement en sénateurs rangées.
 Voyez dans cet essaim de jeunes étourdis,
 cet enfant de l'Amour auprès d'un Duc assis;
 il fascine les yeux par des marques trompeuses,
 & charge avec orgueil ses habits de pleureuses,
 pour faire croire aux sots qu'il avoit des parens.
 Aveuglement étrange ! eh ! qu'importe les rangs ?
 A tous ces titres vains le vrai sage renonce,
 & la vertu par-tout entre sans qu'on l'annonce,
 Un trône enfin s'élève, où chaque amant discret,
 vient à tout l'univers divulguer son secret,

& pour nous amuser, tristement psalmodie
 ces couplets innocens de bonne compagnie.
 Tous ces Caméléons ne se montrent jamais,
 qu'escortés de flatteurs ou de quelques sujets,
 qui, gagés pour leur plaire, approuvent avec zèle
 le bon mot d'autrefois que Monsieur renouvelle;
 on y lit de ces vers qui ne sont applaudis
 que pour ne pas fâcher la Dame du logis.
 Damis, qui fut trente ans sans talent & sans verve,
 au fond de l'Amérique a déterré Minerve;
 Damis, de l'autre monde y porte un manuscrit,
 & devient dans un jour jeune-homme & bel-esprit.

Le Génie autrefois naïvement sublime,
 adoptoit ses travaux, quand polis par la lime,
 dans un jour lumineux, nobles enfans des arts,
 ils pouvoient du Public soutenir les regards.
 Aujourd'hui le talent est beaucoup plus facile:
 on fait la tragédie ainsi qu'un vaudeville.
 Quels lauriers moissonner en cet aride sol?
 L'imagination racourcissant son vol,
 a déserté les Cieux, & veuve infortunée,
 sur cette terre ingrate expire abandonnée.
 Vous, qui dès mon aurore, un Racine à la main,
 du Parnasse Français m'apprîtes le chemin,
 Muses, de mes talens développez le germe,
 que mon vers toujours pur s'avance d'un pas ferme,
 & qu'enchaînant les arts aux pieds de la vertu,
 des couleurs du Poète il brille revêtu.
 Pour chanter des héros la cendre révéree,
 confiez à mes mains votre harpe sacrée;

un nouvel univers s'agrandit devant moi,
 je fors de ma prison, le génie est mon Roi,
 il parle dans mon cœur. Divinité d'Homère,
 Gloire, que ton flambeau me conduise & m'éclaire.
 Tu présidois, sans doute, à ses nobles travaux,
 quand l'âme de Corneille, imitant ses héros,
 des demi-Dieux du Tibre, orgueilleuse héritière,
 sur la scène Françoisse apporta Rome entière.
 Cigne mélodieux, des Grecs heureux enfant,
 Racine plus correct, plus pur, plus élégant,
 à ta voix séduisante étalant ses merveilles,
 fit pâlir par degrés le flambeau des Corneilles;
 aux accens de Monime exprimant ses douleurs,
 le Public & l'Amant répandirent des pleurs,
 & Boileau dévoré de la soif de médire,
 arma d'un vers plus sûr, la main de la satire,
 & nouveau Juvénal, par d'immortels bons mots,
 confondit l'ignorance & fit trembler les fots.

Quand Phébus, de la nuit précipitant les heures,
 viendra se reposer dans ses riches demeures,
 que le myrte amoureux, enfant de l'âge d'or,
 en rameaux déploiera sa sève, vierge encor,
 & que rajeunissant l'art des métamorphoses,
 le printems descendra le front paré de roses;
 c'est alors que du jour, précurseur matinal,
 je suivrai la nature en son cours inégal,
 j'entendrai des oiseaux, la famille volage,
 pour exprimer l'amour, se créer un langage,
 & donnant le signal qui doit les réunir,
 de légers coups de bec réveiller le plaisir.

Je peindrai la Náyade à sa flamme attachée,
 sur le bord d'un ruisseau languissamment penchée;
 tenant d'un air distrait son urne dans la main,
 elle laisse flotter un regard incertain.

Pour la surprendre, Hylas, dans sa marche tardive,
 tremble de rencontrer la feuille fugitive;
 elle tourne les yeux, l'apperçoit & rougit :
 une Belle craint tout, quand son cœur la trahit.
 Soudain elle s'échappe; & muette, interdite,
 au travers des roseaux, foible, se précipite.
 Vainement elle fuit un dangereux témoin;
 le Ciel est pur, l'eau calme... & l'Amour n'est pas
 loin.

Il est d'autres tableaux tracés pour le Poète;
 Apollon peut encore enrichir sa palette;
 d'un nouvel Hyppocrène en côtoyant les bords,
 de cent climats lointains il ravit les trésors.
 Daigne m'encourager, brillant fils de Bellone :
 je veux, guidé par toi, mériter la couronne,
 & d'un double laurier ornant le front des arts,
 partager mes beaux jours entre Minerve & Mars.

Par M. de Chevalier DUPUY DES ISLETS.

F I N.

TABLE.

Monsieur ANDRIEU.

Stances ,	256
L'Hermite, Romance traduite de l'Anglois ,	255

M. l'Abbé AUBERT.

L'Aigle & les petits Oiseaux, Fable ,	745
---------------------------------------	-----

M. l'Abbé AVY**.

Entrevue du fameux Nouvelliste des Tuileries avec l'Abbé de Saint-Pierre dans les Champs-Élysées ,	126
---	-----

M. BEAUGARD, de Marseille.

Les deux Neuvaines ,	48
----------------------	----

M. BÉR**.

L'insomnie ,	117
--------------	-----

Feu M. BORDE.

Epigramme .	20
Sur une vieille Dévote ,	114

Madame la Baronne DE BOURDIC.

Le Silence , Ode en Stances irrégulières ,	133
--	-----

M. CARN**, Capitaine au Corps Royal du Génie, de l'Académie de Dijon.

Romance attribuée à une Religieuse ;	49
Fanny , ou ce que c'est que d'aimer ,	131
Les deux Glycères ,	159
Jamais & Pourtant ,	263

M. CASTERA.

Ode au Roi sur le Voyage de Cherbourg ,	1
---	---

Vers à Madame la Marquise de Bouillé,	94
Bouquet à Madame P***,	218

M. DE CHOISY.

A M. de la Mure, Doyen des Professeurs Royaux au Ludovicée de Montpellier,	17
Vers sur le Pont du Gard,	196
Portrait d'Irène,	231
A Madame ***, qui m'avoit fait présent d'une bourse le jour de l'An,	248
Sur le Rhône à Lyon,	265

M. COURTALON.

Le Chapon, Conte,	23
-------------------	----

M. le Marquis DE C. V.

Sur les Traductions des Œuvres d'Abailard,	188
Vers pour une très-jeune Dame,	212

M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

Il faut aimer,	10
L'Heureuse médiocrité,	35
La Contemplation,	90
Honni soit qui mal y pense,	105
La Foi chancelante,	194

M. DAN...Y.

Life & Daphnis, Romance,	111
--------------------------	-----

M. DAMAS.

Epître à l'Inconstance,	111
-------------------------	-----

M. D. L. B.

Mot d'Épictète,	126
Epigramme,	230
Réplique de M. P.	245

TABLE.

277

M. DESCHAMPS.

Couplets à Madame ***, qui regrettoit de n'avoir
plus quinze ans, 243

M. DUCIS, de l'Académie Française.

Vers lus chez M. de J***, 115
Vers pour le Portrait de M. Thomas, 000
Vers laissés à la grande Chartreuse de Grenoble, 247

Madame DU FRESNOY.

Bourade à un Ami, 34

M. le Chevalier DUPUY-DES-ISLETS, Che- val-Léger de la Garde du Roi.

A Mademoiselle M**, au Bal du Rénélag du Bois
de Boulogne, 25
Couplets, 100
Épître à M. le Comte de M**, Lieutenant Général
des Armées du Roi, 269

M. FALLET.

Les deux Souris, Fable, 157

Madame la Marquise DE LA FÈR**.

Le Moineau & le Pinçon, Fable, 6
Le Brochet & la Grenouille, Fable, 29
Le Riche & le Pauvre, Fable, 81
Le Lys, la Rose & le Tilleul, Fable, 170
L'Hermite & le Fermier, Fable, 245

M. le Marquis DE FULVY.

La Défense des Jokets, 36
La Vraisemblance, 50
Quel service! 128
A M. le Comte de ***, 193

M. GINGUENÉ.

Épître à mon Ami, 73

M. HÉSÈQUE.

Epigramme, 30

La Mauvaise étoile, 233

M. HOFFMAN.

A celle qui s'y reconnoitra, 9

Stances d'un Provincial à Paris, 19

Epigramme, 84

A Madame Saint-Huberti, en sortant d'une représentation d'Alceste, 106

f Le Ménage troublé, Fable, 127

L'Esprit du siècle, Stances, 249

L'Histoire du Luxe, 266

M. IMBERT, de l'Académie de Nîmes.

A M. le Marquis de Montesquieu, pour lui demander une permission de Chasse, 21

M. JAMES DE SAINT-LÉGER.

L'Explication, Conte, 67

M. D. K, M. D. C. de Nantes.

Traduction libre de l'Hymne de Thompson, 197

M. LE BAILLI.

Et Chameau & le Bossu, Fable, 93

M. LE BRUN.

Le Hibou & l'Aigle, Apologue, 18

Sur une Pension que l'Auteur n'avoit pas sollicitée, 43

A Madame le Brun, dont on avoit critiqué les Ouvrages, 17

A M. le Comte de V**, 146

T A B L E.		279
M. LE GRAND D'AUSSY.		
Chanson imitée de nos anciens Poètes,		24
M. LE LONG.		
Epigramme,		116
M. LE MANCEL.		
Le Gascon pacifique,		138
M. LE MÉTEYER, Secrétaire du Roi.		
Le Prêtre & les deux Mourans, Fable,		107
M. LÉONARD.		
La Neige, Fragment d'un Poème des Saisons,		69
A Madame Théodora d'Auberval,		158
M. LIEUTAUD.		
Un Baïser, ou la Rose,		83
M. MARMONTEL, de l'Académie Française.		
Vers sur le Buste de M. le Marquis de la Fayette, placé à l'Hôtel de-Ville de Paris,		254
M. MASCLET, de Douay.		
Sur la décadence des bonnes Etudes,		151
M. M. D. M.		
Epigramme,		4
M. l'Abbé MATTE.		
Epître à Madame la Duchesse de Narbonne,		175
M. MOREL, Dignitaire, ancien Professeur de Rhé- torique au Collège Royal de Bourbon d'Aix.		
Epître à M. Balze, après avoir assisté à la lecture de ses Poésies lyriques,		81

M. MUGNÉROT.

Le danger de la liberté, Conte, 139

M. NOGENT, *d'Avalon.*

A Mademoiselle C. D. L. C. pour le jour de sa
Fête, 18

Le Cerf, le Cheval & l'Homme, Fable, 213

M. PHILIPPON DE LA MADELAINE.

Le Déjeûner, 91

M. DE PIIS, *Ecuyer, Secrétaire - Interprète de
Monseigneur Comte d'Artois.*

Plaintes d'un Berger, 177

La Malheureuse étoile du Gascon, 262

M. DE LA PLACE.

Le Financier incorrigible, 12

Le défaut de mémoire, 96

Quatrain, 120

Autre, 150

Autre, 180

Autre, 211

M. PONS DE VERDUN.

Annonce, 9

La Promesse imprévue, 16

La Réflexion réfutée, 60

Epigramme, 80

Le Moulinet, 130

Le Syllogisme, 180

A Mademoiselle ***, en lui envoyant une feuille
de papier blanc, 202

Epigramme, 244

Epigramme, 266

T A B L E.		281
M. POTHIER DE BIELE.		
Epigramme ,		66
M. le Comte RAIECKI.		
Stances sur l'Illusion ,		172
M. l'Abbé DE LA REYNIE.		
Epigramme ,		47
Epitaphe de ma Voisine ,		246
M. le Chevalier DE R**.		
Epigramme ,		18
M. R O M A N.		
Epître à M. l'abbé de Cr** , Auteur des <i>Mémoires Philosophiques</i> ,		203
M. ROUCHER.		
Le Génie de la Ville de Paris , Ode ,		61
Les Leçons de la Mort , Chans funèbre ,		255
M. R**.		
Imitation de Martial ,		176
M. DE SAINT-ANGÉ.		
Fragment de la Fable d'Athamas , tiré du quatrième Livre des Métamorphoses d'Ovide ,		215
M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.		
A la Raïson ,		68
M. l'Abbé DE SCHOSNE.		
Vers philosophiques adressés à M. S. D. M.		160
M. le Vicomte DE SÉGUR.		
A un Ami ,		59
Le Pécher & le Peuplier , Fable ,		229

M. SORIN.

Épître à M. de Castéra, 69

M. THÉVÉNEAU.

Stances faites le jour des Rois, 11

Épithaphe d'un homme malheureux, 209

Feu M. THOMAS, de l'Académie Française.

Vers lus chez M. de J^{ss}, 7

M. DE LA TOUR DE LA MONTAGNE.

Stances à un Malheureux imaginaire, 221

Feu M. le Comte DE TRESSAY.

Épître à M. le Marquis de Ximènes, 212

M^ll^le VERDIER.

Stances, 13

Épître à M. de ^{ss}, 37

L'Origine du Chant, 201

L'Origine de la Peinture, 222

M. VERNES, fils, de Genève.

Épithaphe de MM. Pilâtre de Rosier & Romain, 26

M. DE VERNINAC DE SAINT-MAUR.

Fragment du Chant premier de l'Art d'aimer
d'Ovide, 43

Épître à Madame la Comtesse de Beauharnois, 97

Épître à Madame H^{ss}, sur son départ de Paris, 189

Fragment du 2^e Chant de l'Art d'Aimer, 251

M. VIGÉE, Secrétaire du Cabinet de MADAME.

La Loterie de l'Amour, 31

T A B L E.

A M. Vernet ,	119
A M. le Comté de V** , qui m'avoit donné un Tableau le premier jour de l'An ,	219
Feu M. DE VOLTAIRE, de l'Académie Française:	
Au Prince Eugène ,	27
A M. l'Abbé de ** , qui pleuroit la mort d'une Amie ,	51
Quatrains ,	109
Stances au Prince de Conti , pour un Neveu du Pere Sanadon ,	129
Quatrains ,	174
A M. Pallu , Conseiller d'Etat ;	195
Au Roi de Prusse ,	214
Les Désagrémens de la vieillesse ,	241
Adieux au Roi de Prusse ,	267

A N O N Y M E S.

La Colombe & l'Enfant , Fable ,	45
A Daphné ,	52
Vers sur les arrêts ordonnés à M. le Marquis de la Fayette , au retour de sa première Campagne d'Amérique ,	72
L'Heureuse Mort ,	82
Parodie de l'Ode d'Horace : <i>Donec gratus eram.</i> ,	95
Epitaphe du Roi de Prusse ,	99
Couplets d'une jeune Dame à son Mari ,	137
L'Invention du Haut-bois ,	147
Il faut toujours en venir-là ,	143
Le Cours , ou la Promenade ,	161
La Décadence du Goût , Satire ,	181
Epigramme ,	208

A Mademoiselle de Sivry , qui , à l'âge de douz
ans cultive les Lettres , fait le Grec , le Latin
& fait de fort jolis Vers , 10

Epître sur les avantages d'être l'Amante d'un Poëte 10

Epigramme , 25

La Belle trop charitable , 26

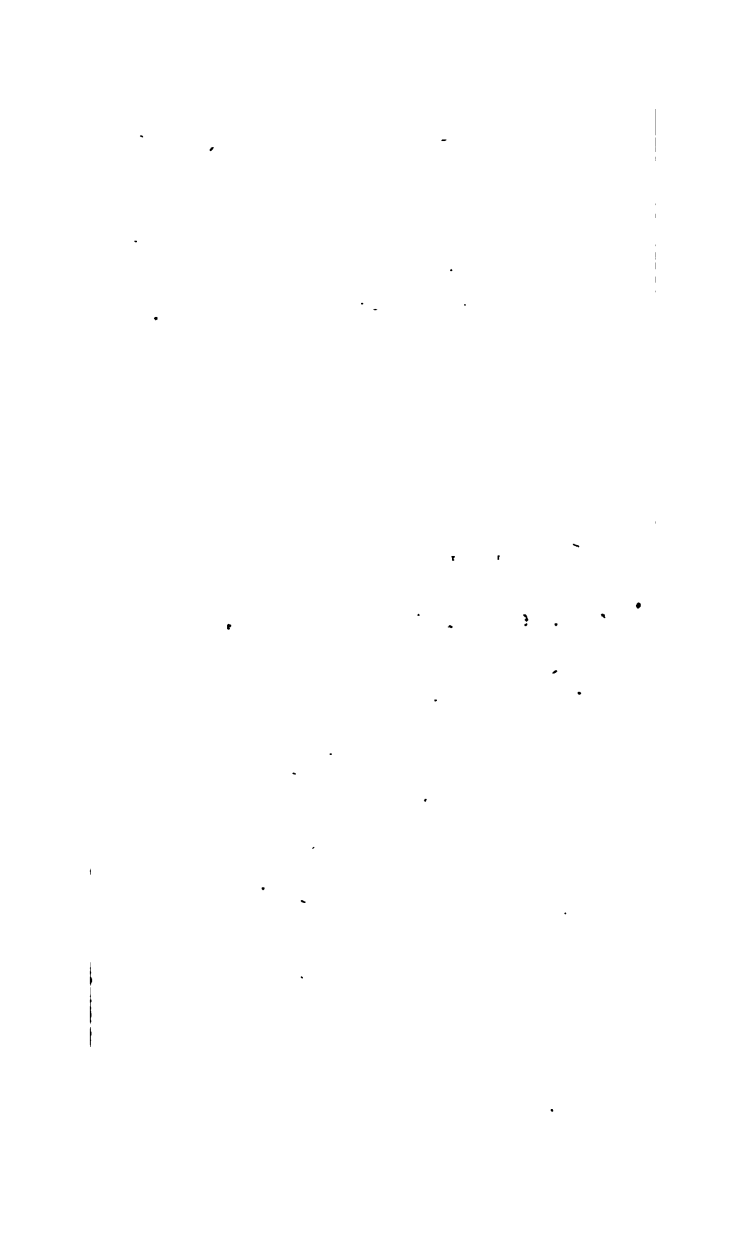
Fin de la Table.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1786.





NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES

DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1786.

POÈMES.

LES MŒURS, Poëme en sept chants.
Paris, Durand l'aîné, Bailli, in-8°.

D'excellentes intentions. De la morale.
Le fond de l'ouvrage se réduit à ces deux propositions : « Que l'homme n'est heureux ,
» à proprement parler , qu'en discernant avec
» précision les objets appropriés à sa nature ,
» & que ces objets ne sont autre chose que la
» matière de ses devoirs , c'est-à-dire , l'exer-
» cice moral & bien entendu de ses droits
» naturels ».

A l'égard des vers , en voici :

Tout besoin de caprice est dès-lors imprudent ,
qui veut bien le dompter en dompter l'ascendant.

Lâche ! qui que tu sois , hurle des hyperboles :
 la raison s'émeut peu de tes raisons frivoles.
 Si son divin flambeau n'éclaire nos calculs ,
 notre cœur reste vuide , & nos plaisirs sont nuls.
 Pourquoi te réduis-tu , sectateur du grand nombre ,
 en rêvant le bonheur , à n'en serrer que l'ombre ?
 Non , tes entours , ton train ne peuvent m'éb loir ;
 plus tu fais de spectacle & moins tu fais jouir.

Quelques tirades plus passables. :

Tel qui nous élabouffe est souvent bien à pla indre.
 Pour monter sur un char , au sortir d'un palais ,
 en est-il plus grand homme aux yeux de ses valets ?
 Se fait-il admirer par son humeur égale ,
 par son vaste coup-d'œil & par sa raison mâle ?
 Non , les pompeux dehors dont il se croit orné
 lui laissent son cœur lâche & son esprit borné.
 Malheur à qui n'oppose au public qui s'irrite
 qu'un poste qu'il dégrade ou qu'un nom sans mérite !
 En vain du dernier rang volât-il au premier :
 le fumier couvert d'or reste toujours fumier.

L'Anti-Lucrece en vers françois ; par M. l'Abbé
 Berardier de Batant , Licencié en Théologie ,
 & Prieur de Notre-Dame. Paris , Berton ,
 2 vol. in-12. d'environ 300 pages chacun.

*Plusieurs endroits assez bien versifiés ;
 mais en général une manière lâche & pro-
 saïque de raisonnemens , au lieu de poésie.*
 Le

Le traducteur prétend qu'on n'a guère mieux prouvé l'attraction que les tourbillons de Descartes que son auteur a substitués aux atomes d'Epicure.

Les Sages du jour, Poème ; par M. Berton de Chambelle. Paris, Guillot & Poinçot, in-8°. de 26 pages.

Poème où l'incrédulité n'est rien moins que ménagée :

Il n'est point d'attentats que sa voix ne permette ;
il n'est point de forfaits que sa loi ne commette ;
elle abandonne l'homme aux caprices du sort,
& ne prêche à son cœur que la loi du plus fort....

Vers naïfs qui suffisent pour donner une idée de la manière de l'auteur, & de l'esprit dans lequel sa diatribe est composée. Ce qu'on y trouve de mieux est ce portrait de la Religion :

Tendre amante de l'ordre, on ne la vit jamais
ni s'opposer aux loix, ni porter aux forfaits.
Si de son nom sacré des peuples fanatiques
ont couvert autrefois leurs discordes publiques,
cette mère, loin d'eux, sensible à leurs malheurs,
condamnoit leurs excès & pleuroit leurs erreurs.
C'est la Religion, c'est sa voix qui me crie :
Aime Dieu, les mortels, ton Prince & ta patrie ;
sois fidèle à ta foi : fais le bien, fuis le mal ;
préfère à ton bonheur le bonheur général ;

Année 1787.

N

libre ou persécuté, cède au pouvoir suprême :
 en résistant aux Rois, on résiste à Dieu même.
 C'est elle aussi qui crie à tous les Souverains :
 Rois, aimez la vertu ; Princes, soyez humains :
 dans le dernier mortel, reconnoissez un frère ;
 attendris sur ses maux, soulagez sa misère ;
 trop fiers de votre rang, craignez de l'outrager ;
 votre Juge est au ciel qui sauroit le venger.

La Jérusalem délivrée, du Tasse, traduite en
 vers, par M. C. de Montesquieu. Paris,
 Royez, un vol. in-12. de 305 pages.

Dix premiers vers :

Je chante ce héros, plein d'audace & de feu,
 de la nuit du tombeau qui délivra son Dieu ;
 qui souffrit & brava mille genres de peine.
 C'est en vain contre lui que l'enfer se déchaine ;
 que vingt peuples armés contre lui sont unis ;
 protégé par le ciel, ses regards attendris
 virent se rassembler sous ses drapeaux augustes
 ceux qu'avoient égarés leurs passions injustes.

Muse immortelle, accours ; viens embellir mon
 front

des clartés que tes mains au ciel allumeront, &c.

* Les Baisers de Zizi, Poème. Paris, Royez,
 in-12. de 93 pages.

* *Alliage singulier de galanterie & de
 satire.*

traits naturels ; plusieurs por-

*traits piquans & agréablement versifiés.
Des négligences, des expressions froides
& prosaïques, moins cependant que dans la
première édition.*

* *L'Égyptiade, ou le Voyage de Saint François
d'Assise à la cour du Roi d'Égypte, Poème
en douze chants; par Jos.-Romain Joly, de
l'Académie des Arcades de Rome. Jomhert
jeune, Didot fils, un vol. petit in-12.*

Ouvrage annoncé dans la Notice de 1778.

*Alcindor pénitent, ou le Triomphe de la Grâce
dans l'homme pécheur qui veut rentrer dans
le chemin de la vertu, Poème en six chants;
par M. J. J. Guillot, Clerc tonsuré. Paris,
Marchands de nouveautés, in-8°. de 52 pag.*

*Echantillon de la versification de M. l'Abbé
Guillot :*

L'homme seul qui reçut le don d'intelligence,
au Dieu qui l'a formé n'a point d'obéissance;
cet être à ses yeux pur, moins qu'un atôme aux
siens,

pour être indépendant cherche mille moyens,
& de ses actions s'établissant l'arbitre,
semble croire que Dieu sur lui n'a plus de titre.
Telle est donc, malheureux! ma conduite ici-bas;
me voilà trait pour trait, & je ne tremble pas.

Environ douze cents vers de ce genre-là

*dans l'Alcindor pénitent : quelle pénitence !
Ce seroit un grand service à rendre au jeune
auteur , que de l'empêcher de se livrer à une
aussi triste facilité.*

**Discours extraits de la Jérusalem délivrée du
Tasse ; & traduits en vers françois , par
M. l'Abbé Castan de la Courrade , &c. Paris,
Marchands de nouveautés , in-8°. de 226 pag.**

POEMES ; ODES

*Et autres Poésies qui ont concouru
au Prix proposé sur la mort
du Prince de Brunswick.*

**Maximilien Léopold de Brunswick-Lunébourg,
Poème ; par M. Roucher. Paris, Quillau,
in-8°. de 18 pages.**

*Pièce qui a été fort critiquée. Le Poète
suppose qu'il voyage dans toutes les contrées
de l'Europe pour interroger le règne de ses
divers Potentats , & être à portée de mieux
peindre Gustave-Adolphe qui a réuni toutes
leurs grandes qualités , & qui est le héros
d'un Poème épique qu'il a entrepris. L'Hu-
manité lui apparôit ; elle lui fait le portrait
de Léopold , & l'exhorte à l'aller contempler
les bords de l'Oder : il obéit , & est*

témoin du sublime dévouement de ce jeune Prince.

Des métaphores outrées , des termes forcés , & des vers foibles : de l'harmonie & deux ou trois beaux morceaux où l'on retrouve le talent de M. Roucher.

La mort généreuse du Prince Léopold de Brunswick, Poème élégiaque ; par M. Texier de la Boissière, Maître-d'armes des Académies du Roi & des Pages de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre. Paris, Bailly, in-4°. de 16 pages.

Des détails assez touchans dans le récit de la mort généreuse du Prince Léopold. Versification lâche & prolixe. Auteur dont le zèle est louable , mais qui ayant eu peu de momens à donner à la littérature , n'a guère pu se livrer à l'étude des formes poétiques.

La mort du Prince Léopold de Brunswick, Ode envoyée au concours , par M. l'Abbé de Launay. Paris, Marchands de nouveautés, in-12. de 13 pages.

D'un grand effort l'ardeur m'appelle.
 Quel obstacle peut m'arrêter ?
 Au bord d'une lice immortelle ,
 cœurs froids , c'est à vous d'hésiter.

N iij

Épître sur la mort du Prince Maximilien Jules-
Léopold de Brunswick. Paris , Belin , veuve
Duchesne , Bailly & Hardouin , in-4°.

ODES, FABLES, CHANSONS,
ÉLÉGIES, &c.

L'Éducation publique, Ode, par M. du Viquet
in-8°. de 6 pag, Paris , Varin , rue du Petit-
Pont.

*Ode où l'éducation publique est considérée
moins du côté de l'esprit que du côté du
cœur.*

*Des stances plutôt que des strophes.
Reconnoissance de l'auteur pour la maison
où il a été élevé, exprimée d'une manière tou-
chante , & qui honore autant le disciple que les
maîtres.*

L'Hommage tardif, Ode au Roi , sur le voyage
de Sa Majesté à Cherbourg ; par M. Foix.
Paris , Bailly , in-4°. de 8 pages.

O vérité puissante ! ô sagesse profonde !
toi qui parles aux Rois pour le bonheur du monde
jusqu'au cœur de Louis , quel mortel te conduit ?
Loin de lui, pour toujours bannis la flatterie ,
sœur de la fourberie ,
qui tient les Souverains dans une épaisse nuit !

Première strophe de l'Hommage tardif. Ce

n'est pas-là le cas de dire : Vaut mieux tard que jamais.

Précis du voyage de Sa Majesté à Cherbourg ,
in-8°. de 32 pages.

Au milieu de cette brochure , une Ode sur la construction du port de Cherbourg.

Neptune en a frémi de rage ;
on l'a vu dans d'affreux transports
mordre le frein de l'esclavage ,
& faire mille & mille efforts.

La pièce commence par ces deux vers :

Muse , avare de tes richesses ,
souris à mes jeunes efforts.

Elle a été en effet si avare pour l'auteur , qu'il n'a pu en tirer que six mauvaises strophes.

Essai de Fables nouvelles , dédiées au Roi ,
suivies de poésies diverses & d'une Epître sur les progrès de l'Imprimerie ; par Didot fils aîné. A Paris , imprimé par Fr. Ambroise Didot l'aîné avec les caractères de Firmin son second fils : & se trouve chez Didot l'aîné , rue Pavée Saint-André , Didot fils aîné & Jombert jeune , rue Dauphine ; près du Pont-neuf , petit in-8°. de 150 pages.

Réunion de talens assez extraordinaire.

La brochure a été imprimée par M. Didot l'aîné ; les opuscules qu'elle renferme ont été composées par son fils aîné , & les caractères de l'édition , fondus par son second fils.

Plusieurs Fables agréablement narrées & semées d'images ; d'autres qui ont de l'obscurité , de la sécheresse ; & quelques-unes qui ne sont pas de vraies fables , puisqu'on n'en peut tirer aucune moralité.

A la suite , une douzaine de pièces fugitives , parmi lesquelles on distingue une Epître sur les progrès de l'Imprimerie , où les difficultés du sujet sont assez heureusement vaincues.

Fables nouvelles ; par M. Gobert , Etudiant en l'Université de Paris , in-8°. de 14 pages. Chez les Marchands de nouveautés.

Dix Fables. Essai d'un jeune-homme qui pousse à l'excès la simplicité de style tant recommandée pour l'apologie. Quelques sujets assez bien conçus.

Chansons anacréontiques du Berger Silvain , N°. 1^{re}. Paris, Musier , in-12. de 54 pag. avec des gravures.

Anciennes Odes anacréontiques de M. Maréchal , qui reparoissent avec des gravures & de la musique.

Eloge sur la mort de Louis-Philippe Duc

d'Orléans, Premier Prince du Sang; par
M. l'Abbé Amphoux, de Marseille, ancien
Aumônier des Galères du Roi. Paris,
Hardouin & Gattey.

SATYRES ET ÉPITRES.

Satyres; par M. C. *. (M. Clément.) Paris,
Marchands de nouveautés, in-8°. de 174 pag.

*Recueil des Satyres de M. Clément, dont
les deux tiers avoient déjà paru. Souvenir
de bonnes tirades, & de vers en vers des
vers heureux. La meilleure de ces pièces est
la troisième, intitulée autrefois : Mon dernier
mot.*

*En général, une manière saine, mais
sévère & triste, de la partialité, peu de
coloris, & point de cette verve qui anime
les Satyres de Boileau.*

*A la fin du volume, les Persifflés per-
sifflés, Dialogue dramatique. On y tourne
lourdement en ridicule les légers travers de
quelques Ecrivains modernes, en employant
leurs propres expressions.*

Épître à l'Amitié, qui a été lue le 13 Février
1786 à l'Assemblée publique de l'Académie
Françoise, le jour où M. le Comte de
Guibert y est venu prendre séance à la
place de M. Thomas; par M. Ducis,

Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, frère du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Française. Paris, Gueffier, in-4°. de 15 pag.

Pièce de plus de quatre cens vers. Des détails poétiques & touchans ; mais une grande rédonnance , une marche peu réglée , & point de plan : défauts qui rendent fatigante la lecture de cette Eptre. Le morceau sur la mort de M. Thomas a été loué par les juges les plus sévères ; & l'opposiion de l'amour & de l'amitié , critiquée par les plus indulgens.

Epître à M. le Comte de Rivarol. Paris, Lesclapart, in 8°. de 7 pages.

Des éloges à M. de Rivarol ; des traits de satire contre d'autres écrivains.

Vers supérieurement tournés.

Le Bon-Homme aux Bonnes-Gens, Epître suivie de notes que les Bonnes-Gens liront.

Amsterdam ; Paris , de Senne, in-8°.

Autre Epître satirique. Celle-ci est principalement dirigée contre les mœurs actuelles & la moderne Philosophie.

Persifflage amer. Des négligences dans la versification ; plusieurs endroits bien frappés.

Epître d'un Courtisan retiré du monde à son ami ; par un ignorant sensible. Paris, Marchands de nouveautés, in 8°. de 16 pages.

Reflexions philosophiques d'un Officier

revenu des illusions de la faveur & de la fortune. Eloge de la retraite champêtre où il s'est réfugié.

Une marche libre & facile ; des morceaux très-estimables ; d'autres qui demandent à être retouchés.

POÉSIES DIVERSES.

Préludes poétiques ; par M. Bernard , Officier de la Chambre de Monseigneur Comte d'Artois. Paris , Clouzier & Froullé , in-12. de 176 pages.

Des traductions souvent élégantes d'Anacréon , de Moschus , de Bion , d'Horace , de Tibulle , de Propertius , le tout mêlé de diverses pièces fugitives , & terminé par un Opéra d'Œdipe-Roi , foible imitation de la Tragédie de Sophocle.

Essais de deux Amis , contenant le Discours de la mère des Brutus à Brutus son mari revenant du supplice de ses deux fils ; les derniers momens de la Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont : une Lettre de Didon à Enée. Paris , Belin , Brunet ; in-8°.

Trois Héroïdes , la première par M. Légouvé , les deux autres par M. Laya.

Essais qui promettent du talent pour la versification.

Amusemens d'un Septuagénaire, ou Contes, Anecdotes, Bons mots, naïvetés mis en vers. Paris, Poinçot, in-8°. de 246 pages.

Vieux contes & bons mots mis en vers par M. de Bologne, auteur d'Odes sacrées, qui ont eu autrefois du succès. Quelques-uns de ces petits contes ont gagné à être versifiés : un plus grand nombre y a perdu. La pointe s'y trouve émouffée, le récit delayé. Plusieurs moralités mieux rendues, & qui répandent un peu d'instruction dans ces Amusemens.

Le Somnambulisme, Œuvres posthumes en prose & en vers, &c. Paris, Didot jeune, in-8°. de 312 pages.

A la suite d'une douzaine de Contes en prose assez ingénieux, diverses petites poésies qui annoncent moins le Poëte que le Philosophe.

Mes Promenades champêtres, ou Poésies pastorales ; par M. J. B. le Clerc. Paris, de Seme, in-8°. de 180 pages, avec une gravure.

Des Idylles en prose harmonieuse & poétique. M. le Clerc s'y montre digne imitateur de Gesner. Pour les pièces en vers, elles sont presque toutes d'une grande sécheresse.

Essai poétique sur quelques Pièces du Théâtre

Italien ; hommage à Madame du Gazon ; Paris , Brunet , in-8°. de 16 pages.

Espèce d'Épître à Madame du Gazon. On y parcourt successivement tous les rôles où elle a joué , ce qui fournit à l'Auteur autant de sujets d'éloges.

De la facilité , de l'abondance , mais une abondance vuide. De longues périodes en rimes redoublées.

Les Loifirs d'une jeune personne raisonnable & sensible. Paris , Hardouin & Gattey , 1 vol. petit format , 214 pages.

Petite collection d'opuscules en vers & en prose. La plupart des poésies ne sont rien moins que nouvelles ; témoin le Jean qui rit & qui pleure de Voltaire , l'Ode sur le Mérite personnel , par Jean-Baptiste Rousseau ; de petites pièces de la Louptière , de M. l'Abbe Aubert , de M. Léonard , &c. &c.

Les Amours du grand Alexandre , par Mademoiselle de Guise ; suivis de pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de Henri IV. Paris , Didot l'ainé , 1 vol. petit in-8°.

A la fin du second volume , un petit Poëme en vers de huit syllabes , attribué par l'Editeur à Henri IV. Près de quatre cens vers.

Quelques Vers. Londres , Paris , Royez &

Lallemand de Sancierès, petit format, de 36 pages.

Imitations fort heureuses de l'Anglois, de l'Allemand, des poésies Euses, & du Per-vigilium Veneris, &c.

Mes Souvenirs. Caen, Manoury; Paris, Belin, petit in-8°, de 184 pages.

Petites poésies de différens genres. L'Auteur les appelle ses Souvenirs; il y en a qu'il auroit pu oublier; mais quelques-unes sont fort jolies, entr'autres l'Épître sur les avantages d'être l'amant d'un Poète, insérée dans le présent volume.

La Muse du Mont-Jura, ou Recueil de Poésies & d'Opuscules. Londres; Paris, Regnault, in-8°. de 350 pages.

Deux Odes suivies d'une note de soixante-dix pages. L'une des deux commence ainsi :

On te vit presqu'invulnérable,

impétueux fils de Thétis.

Si tu rendois assujettis

les accès d'un cœur implacable,

fier héros, tu tiendrois un rang parmi les Dieux ;
au sage ton courroux paroît trop odieux.

Des devises, des complimens, une dissertation sur l'adverbe longum; une Ode latine, une Ode françoise. Voilà la première partie.

Dans la seconde, des Chançons; des

Madrigaux, des Stances, des Epîtres, & un Poème burlesque sur la mort de Michel Morin.

Opuscules poétiques, dédiées au beau Sexe; par l'Auteur des Adieux de l'Arbre de Cracovie. Paris, au Palais-Royal, in-12. de 142 pages.

Les Orangers, les Vers-à-soie & les Abeilles, Poèmes, traduits du latin & de l'italien; suivis de quelques Lettres sur nos Provinces méridionales, & de Pièces fugitives, petit format.

Shakespear & Addison mis en point de comparaison, ou Imitation & traduction libres en vers des Monologues d'Hamlet & de Caton; par M. Dwal, Correspondant du Musée de Paris, & du Cercle des Philadelphes du Cap François. Paris, Marchands de nouveautés, in-8°. de 20 pages.

Essais de poésies, traduction libre du premier Chant de Fingal, Poème d'Osian. Paris, Guettier, in-8°. de 71 pages.

Hymnes du nouveau Breviaire de Paris, traduites en vers français. Paris, Vente & Mérigot jeune.

Œ U V R E S.

* Œuvres de M. de Saint-Marc, de l'Académie de Bordeaux: troisième édition, dédiée au

Roi de Suède , 2 vol. in-8°. avec des gravures.

Superbe édition. Plusieurs morceaux estimés , tels qu'une Epître sur la Chevalerie , une autre aux François détracteurs de la France. Quelques Contes , trois Opéras. Un volume de petites Comédies qui peuvent entrer dans l'éducation des enfans.

* Œuvres mêlées de Littérature de M. de la Fargue , &c. Edition complète , revue & corrigée par l'Auteur. Paris , Guillot , 2 vol. in 8°. avec des gravures.

Œuvres choisies de M. Dorat. Paris , Delalain l'aîné , 3 vol. in-12.

Choix de poésies dont on sembloit depuis quelques années désirer la publication , & qui contient ce que cet ingénieux Auteur a fait de mieux dans tous les genres où il s'est exercé.

RECUEILS DE DIFFÉRENS AUTEURS.

Annales poétiques depuis l'origine de la Poésie françoise. Paris , chez les Editeurs & Méricot jeune ; tomes 32 , 33 , 34 , 35 & 36.

Petite Bibliothèque des Théâtres , contenant un Recueil des meilleures Pièces du Théâtre françois , tragique , comique , lyrique & bouffon , depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à nos jours. Paris , Belin , Brunet , 36 vol. petit format.

Recueil de Poëtes moralistes françois , ou Choix de quatrains moraux. Paris, Cailleau , 2 vol.

Etrennes de Polymnie , recueil de Chançons , Romances , Vaudevilles , &c. gravés avec de la musique nouvelle. Paris , Cailleau.

L'Almanach des Graces. Paris , Cailleau , in-12.

Almanach littéraire , ou Etrennes d'Apollon ; par M. Daquin de Château-Lyon. Paris, veuve Duchesne , in-12. de 336 pages.

Le Répertoire amusant , Etrennes dédiées aux Gens de goût. Paris , Fournier , in-12. de 324 pages.

Etrennes du Parnasse , choix de Poésies , recueillies par M. Mayeur de Saint-Paul. Paris, Belin & Brunet, in-12. de 276 pages.

Almanach des Muses , ou Choix des Poésies de 1785. Paris, Delalain , in-12. de 304 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a cinq Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le Mercure de France , le Journal encyclopédique , le Journal des Deux-Ponts , le Courier lyrique & l'Esprit des Journaux. On en imprime aussi quelquefois dans l'Année littéraire , le Journal de Paris , les Petites Affiches , le Journal polytype , les Affiches de Province ,

Les Variétés littéraires & les Lunes du Cousin Jacques. Les autres Journaux se bornent à donner l'extrait des ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.

THÉÂTRE FRANÇOIS.

Tragédies représentées.

Scanderberg, Tragédie, par M. du Buiffon, mutilée sur le Théâtre françois le 9 Mai 1786, & ensuite dévorée par les Journalistes. Paris, de Sene, in-8°. de 110 pages.

Pièce tombée à la représentation & à la lecture.

Scanderberg élevé parmi les Janissaires est chargé de fers par l'ordre du Sultan Amurat, parce que ses exploits ont excité la jalousie de Mahomet fils de cet Empereur. Mais Amurat voit déperir son armée devant Croia, capitale de l'Albanie; & les troupes désirent d'être commandées par Scanderberg, auquel on rend la liberté. Les assiégés proposent de finir la guerre par un combat singulier; Scanderberg est nommé le champion des Turcs: il demande quel est celui des habitans de Croia: leur député répond que s'il apprenoit son nom, il trembleroit... C'est lui-même: il est né Albanois & Chrétien; & on le détermine sur le champ à passer dans la ville pour la défendre. Découragement des Turcs. Atalide

filles d'Amurat, aime Scanderberg : elle va elle-même lui proposer sa main, & il est prêt à l'accepter, lorsqu'on lui fait honte de sa foiblesse. Au dernier acte, Amurat tombe entre les mains des habitans : Mahomet son fils part pour Andrinople afin d'aller soulever ses sujets. Scanderberg veut briser ses fers ; désespéré d'être trahi par son fils & ses soldats, le Sultan ramasse un poignard & s'en perce le sein, après avoir accordé la main de sa fille au Prince Albanois, en le prévenant que sa mère lui avoit imprimé le sceau de la loi des Chrétiens.

* *Philoctète ; Tragédie en trois actes & en vers, traduite du Grec de Sophocle, représentée par les Comédiens françois, le 16 Juin 1783 ; par M. de la Harpe, de l'Académie françoise, & Professeur de Littérature au Lycée. Paris, Lambert, in-8°.*

Traduction de Sophocle qui a eu beaucoup de succès au Théâtre. Les belles scènes de cette Pièce font supporter le dénouement qui s'opère par l'intervention d'Hercule, espèce de merveilleux fait pour l'Opéra.

Tragédie non-représentée.

Philoctète ; Tragédie, en trois actes & en vers,

imitée de Sophocle; par M. **. Paris, Desauges, in-8°. de 86 pages.

Autre imitation de Sophocle. Celle-ci n'a pas été représentée. L'Auteur a fait cependant beaucoup de changemens pour tâcher d'adapter ce sujet à notre scène. Il a augmenté l'intérêt du rôle de Néoptolème, & substitué un dénouement de son invention. Philoctète se laisse fléchir sur ce que Néoptolème lui représente qu'il sera bien plus grand, en pardonnant les injures qu'il a reçues; pardon qui n'est point dans les mœurs des Grecs, puisqu'ils mettoient leur gloire dans la vengeance.

De l'énergie & de belles scènes dans les premiers actes.

Virginie, Tragédie en cinq actes; par M. le Blanc. Paris, veuve Duchesne, in 8°. de 104 pages.

Pièce qui n'est pas la même que celle du même nom représentée l'année dernière au Théâtre françois.

Sujet de l'Histoire Romaine. C'est Virginie tuée par son père pour la soustraire aux entreprises d'Appius l'un des Décemvirs, & l'abolition du pouvoir de ces dix Patriciens. Marche fort théâtrale: l'Auteur a tout mis en action: système qu'il a poussé trop loin, car il consacre une longue scène à un tête-à-tête nocturne dans lequel Appius cherche à triompher de Virginie.

Beaucoup d'appareil, beaucoup de mouvement.

vement. Presque toujours un style violent & forcé. Quelques beaux endroits & qui n'excedent pas les bornes de la véritable chaleur.

Drames non-représentés.

L'Homme généreux, Drame en cinq actes & en prose; par Madame de Gouges, Auteur du Mariage de Chérubin. Paris, Knapen, in-8°. de 140 pages.

Montalais, Secrétaire du Comte de Saint-Clair, en reçoit beaucoup de présents, & n'en a pas l'air moins malheureux: dès qu'il a un instant, il s'échappe pour aller secourir une sœur charmante, nommée Marianne, & un père dans le besoin. Lafontaine, vil complaisant du Comte, calomnie le Secrétaire, & a des vues criminelles sur la jeune personne. Sachant que le père est sur le point d'être arrêté pour dettes, il achète la créance, & fait continuer les poursuites, en proposant au vieillard de les cesser, s'il veut livrer sa fille. Il détermine enfin Marianne à venir implorer des personnes bienfaisantes, & la conduire chez son Maître. Le Comte, dont l'appartement est voisin, entend des cris; malgré les efforts du vil complaisant qui calomnie le Secrétaire, tout se découvre; Saint-Clair paye les dettes, & épouse la belle Marianne.

Des caractères assez bien conçus, de
Année 1787. O

L'action, du mouvement. Dialogue verbeux & négligé.

Clarisse Harlove, Drame en trois actes & en prose. Paris, Née de la Rochelle, in-8°. de 77 pages.

Sujet tiré du roman de Richardson. L'Auteur a tâché d'y mettre en action ce qui est en récit dans l'ouvrage Anglois.

Comédies représentées.

L'Oncle & les deux Tantes, Comédie en trois actes en vers, par M. le M... de la S... représentée au Théâtre François le 28 Octobre 1785. Paris, Valleyre & Brunet, in-8°. de 67 pages.

Intrigue, qui a du rapport avec celle des Tuteurs, de M. Palissot. Une jeune personne dépend de trois tuteurs de caractères opposés : son Amant se transforme au gré de chacun d'eux, prend leurs goûts, paroît tour-à-tour Baron, Marquis, homme de robe, & se fait agréer ainsi successivement. Il découvre son stratagème à la fin de la Pièce.

La Physicienne, Comédie en un acte & en vers, représentée au Théâtre François le 16 Mars 1786 ; par M. de la Montagne,

Auteur de l'Enthoufiaste. Paris, Poinçot, in-8°.

Pièce où l'on ridiculise la manie des femmes qui font les savantes en Physique. Détails assez plaisans ; intrigue fort légère. L'Amant de Mademoiselle Syphon l'obtient de sa mère, en produisant une fausse lettre qui annonce que cette Dame vient de remporter le prix de l'Académie de Pétersbourg.

L'Inconstant, Comédie en cinq actes en vers, par M. Collin, représentée par les Comédiens François le 13 Juin 1786. Paris, Prault, in-8° de 102 pages.

Comédie remarquable par un style brillant & naturel, piquant & facile.

Des scènes vraiment comiques : mais ni intrigue, ni dénouement. C'est un homme qui change à chaque instant d'idée & de résolution ; ce qui est nécessairement prévu, & finit par fatiguer un peu, malgré le talent qu'a déployé l'Auteur.

Comédies non-représentées.

Le Mariage inattendu de Chérubin, Comédie en trois actes & en prose, par Madame de Gouges. Paris, Cailleau, in-8° de 111 p.

THÉÂTRE ITALIEN.

Drame représenté.

Germance, ou l'Excès de délicatesse, Drame en trois actes en prose, par M. Mis, Secrétaire de M. le Duc de Lauzun, représenté par les Comédiens Italiens le 18 Octobre 1785. Paris, Brunet, in-8°.

De l'intérêt, de l'invraisemblance. Germance est un jeune Caissier qui a laissé voler dans sa caisse vingt mille livres, & qui est prêt de se livrer aux plus funestes extrémités. Le négociant, pour ménager sa délicatesse, lui fait remettre par un tiers vingt mille francs, comme une restitution. Il lui accorde ensuite la main de sa fille, qui étoit aimée de lui & promise à un autre.

Comédies représentées.

Les Aveux imprévus, Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre Italien le 2 Août 1785. Paris, Cailloau, in-8°.

Deux Amans tacitement infidèles, ne demandent pas mieux que de voir rompre les engagemens que leurs parens leur ont fait contracter. Scène dans laquelle ils filent leur rupture avec beaucoup d'adresse.

Le Méfiant, Comédie en cinq actes & en vers,
(par M. Borel) représentée au Théâtre Ita-
lien le 20 Décembre 1785. Paris, Cailleau.

*Plusieurs traits de caractère excellens dans
le rôle du Méfiant. L'Auteur a entouré ce
principal personnage d'une sœur dont il
soupçonne à chaque instant l'amitié, d'une
Comtesse dont il est amoureux, sans oser se
déclarer, parce qu'il craint qu'elle n'en aime
un autre, enfin d'un Intendant dont il ne
se défie pas & qui le trompe.*

*Plusieurs bonnes scènes. Marche languis-
sante & embarrassée. Le caractère du Méfiant
bien marqué & bien soutenu.*

*Comédies à Ariettes & à Vaudevilles,
&c. représentées.*

Richard-Cœur-de-Lion, Comédie en trois actes,
en prose & en vers, mise en musique, re-
présentée par les Comédiens Italiens ordi-
naires du Roi le 21 Octobre 1784, &c.
Paris, Brunet.

*Sujet très-connu. Scène délicieuse de
Blondel déguisé en aveugle. Il se fait re-
connoître du Roi Richard d'Angleterre en-
fermé dans une tour, en chantant le premier
couplet d'une Romance que celui ci aimoit
autrefois à répéter. Le Prince étonné com-*

tinue le second couplet. Blondel trouve au dernier acte le moyen de le délivrer.

Pièce plusieurs fois corrigée & qui a fini par avoir un grand succès. Vers d'Ariettes, comme dans les autres Opéra-Comiques de M. Sédaine.

Nina, ou la Folle par amour, Comédie en un acte en prose, mêlée d'ariettes, par M. M. D. V. musique de M. d'Aleynac, représentée par Comédiens Italiens le 15 Mai 1786. Paris, Brunet.

Pièce qui attire aussi la foule au Théâtre Italien.

Anecdote d'une jeune personne qui ayant perdu son Amant, revenoit tous les jours au même endroit, & s'en retournoit en disant : Il n'est pas encore revenu ! Dans la Pièce, l'Amant n'est pas mort ; il reparoit devant Nina, & lui rend la raison en lui donnant un baiser.

Point d'intrigue, mais des tableaux attendrissans, auxquels le jeu supérieur de M^{lle} du Gazon ajoute un nouveau degré d'intérêt.

Les Ailes de l'Amour, Comédie en un acte, en vers & en vaudevilles, mêlée d'airs nouveaux, représentée au Théâtre Italien le 23 Mai 1786, dédiée à M. Grétry ; par le Cousin Jacques. Paris, Lesclapart, in-8°.

de 72 pages. Prix, 1 liv. 16 s. & 12 s. les
airs séparés.

Fable obscure, quoique peu compliquée.

L'Amour arrive dans le village qu'habitent Simon & Janette. Ils en ont peur tous les deux, & le Dieu veut les quitter en apprenant qu'ils vont se marier : ils tâchent de le retenir ; mais il échappe. Alors ils ne s'aiment plus ; ils ont même l'air fort triste, quand l'Amour amène tout le village pour assister à leurs nœces. Ils prient ce Dieu de leur rendre leurs premiers sentimens : l'Amour consent à rester avec eux la première nuit.

Quelques couplets assez agréables.

L'Incendie du Hâvre, fait historique, en un acte, en prose & vaudevilles, représenté aux Italiens le 21 Février 1786. Paris, Brunet.

Belle action des régimens de Picardie & de Poitou, qui, après avoir arrêté l'incendie du Hâvre, ont cédé aux malheureux la récompense pécuniaire que la ville leur avoit offerte.

Tableau pittoresque d'une jeune fille enlevée par son amant à travers les flammes.

La Rencontre imprévue, Compliment drama-

Maque en vers, prononcé le 24 Avril 1786, pour l'ouverture du Théâtre Italien, par M. Desforges. Paris, Prault.

Pièce en Vaudevilles non-représentée.

Julie & Colin, ou le Tribut du sentiment, Comédie en deux actes & en prose, mêlée de vaudevilles, par M. le Chevalier de Limoges, Lieutenant des Maréchaux de France, de l'Académie des Arcades de Rome, in 8°.

Pièces du Palais Royal & des Boulevards.

L'Usurier dupé, Comédie en un acte en vers. Variétés, le 20 Septembre 1785. Paris, Cailleau.

Le Café de Rouen, Comédie en un acte & en vers, par M. de la Montagne Variétés, 4 Novembre 1785. Paris, Poinçot.

Le Mariage de Barogo, Comédie en trois actes, seconde suite du Ramoneur Prince. Variétés, 24 Novembre 1785. Paris, Cailleau.

Arlequin dans la Lune, Comédie en trois actes & en prose. Variétés, 17 Septembre 1786, *idem.*

Mieux fait douceur que violence , ou le Père
comme il y en a peu , Comédie en deux
actes en prose. Variétés, 1785 , par M. de P.
idem.

Les deux Martines , ou le Procureur dupé ,
Comédie-Parade , en un acte en prose. Foire
S. Germain , 13 Février 1786 , par M. D **
du M **, *idem.*

Le Médecin malgré tout le monde , Comédie
en trois actes en prose , par M. Dumanian.
Variétés, 20 Février 1786 , *idem.*

Les trois Léandres , ou les Noms changés ,
Comédie en un acte & en prose. Ambigu-
Comique, 22 Avril 1786 , par M. S...
idem.

La Fête du village , ou le Chancelier de Ché-
verny , Comédie en deux actes en prose. Va-
riétés , premier Mai 1786 , *idem.*

Alexis & Rosette , Mélodrame en un acte , par
M. Guillemain. Beaujolois , 18 Mai 1786 ,
idem.

La Solitude , Comédie en prose , en un acte.
Beaujolois , 23 Juin 1786 , *idem.*

Le Revenant , ou les deux Grenadiers , Comé-
die en deux actes en prose. Variétés , pre-
mier Juillet 1786 , *idem.*

Le Dragon de Thionville, fait historique en un acte & en prose. Variétés, 26 Juillet 1786, *idem*.

Le Valet Rusé, ou Arlequin muet, Comédie-Parade, en un acte en prose, par M. V. L. G. *idem*.

O P É R A.

Thémistocle, Tragédie lyrique, en trois actes, Poème de M. M^{* *}; musique de M. Philidor, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 23 Mai 1786. Paris, Delormel, in-4°.

Piece qui prouve que le genre admiratif se prête difficilement aux effets de la musique.

Rosine, Comédie lyrique, en trois actes, (paroles de M. Gerfain, musique de M. Gossec), représentée à l'Académie Royale de Musique, le 14 Juillet 1786. Paris, Delormel, in-4°.

Un Domestique du Seigneur du village, qui est aussi Colonel d'un régiment, profite d'un moment d'ivresse pour enrôler Germond mari de Rosine. Le Seigneur a du goût pour cette jeune femme; mais elle est attachée à ses enfans & à leur père; rien ne peut la séduire: elle finit au contraire par fléchir le Colonel, qui rompt l'engagement du mari.

Sujet qui n'a réussi ni pour le fond ni pour les détails. Plusieurs morceaux de

musique applaudis, des ballets agréables.

La Toison-d'or, Tragédie lyrique, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 5 Septembre 1786, paroles de M. Deriaux, musique de M. Vogel. Paris, Delormel, in-4°.

Des détails assez heureux, mais de l'in-vraisemblance, & un mauvais plan. Médée poignarde Hyphisphile au second acte, sans que cet incident influe sur le reste de la Pièce. Quelques airs & des chœurs qui font honneur au Musicien.

Phédre, Tragédie lyrique, en trois actes; (par M. **, musique de M. Lemoine), représentée à l'Académie Royale de Musique, le 21 Novembre 1786, Paris, Delormel, in-4°.

Sujet, que Racine a rendu dangereux à traiter : le rôle d'Aricie supprimé. De la facilité, de l'agrément dans le style : des longueurs, des négligences : trop de morceaux de suite du même genre.

De grandes beautés dans la musique.

Les Horaces, Tragédie lyrique, en trois actes, représentée à l'Académie Royale de Musique, le 7 Décembre 1786, paroles de M. Guillard, musique de M. Salieri. Paris, Delormel, in-4°.

Peu de succès.

T H É A T R E S.

Théâtre de M. Rochon de Chabannes, suivi de quelques pièces fugitives. Paris, veuve Duchesne, 2 vol. in-8°.

Théâtre composé de Pièces comprises dans les Notices des années précédentes.

Théâtre moral, ou Pièces dramatiques nouvelles; par M. le Chevalier de Cubières, de plusieurs Académies, second volume. Paris, Cailleau, Bailly, Belin, in-8°.

Théâtre de M. Ronfin, imprimé au profit de sa belle-mère, tome premier, contenant Sédécias, Tragédie en trois actes, en vers; Isabelle de Valois, Hécube & Polixène, Tragédies en cinq actes, en vers, & le Fils cru ingrat, Comédie en un acte, en vers libres, Paris, Cailleau.

F I N.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Julticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur DELALAIN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'en exécution de l'article XI de l'Arrêt de notre Conseil, du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie, il a remis entre les mains de notre bien amé le sieur VIDAUD DE LA TOUR, notre Conseiller d'Etat, Commissaire à ce député, les titres sur lesquels est fondée la propriété des Ouvrages pour lesquels il a obtenu ci-devant des Privilèges, pour sur le compte qui en seroit rendu à notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL, obtenir un Privilège dernier & définitif pour l'impression & débit exclusif desdits Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par le Présent Privilège dernier & définitif, de faire imprimer les Ouvrages suivans autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems porté à chaque article dudit Privilège, le tout à compter de la date des Présentes. Savoir : *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Allemagne*, par M. Pfeffel, Jurisconsulte du Roi ; pour quarante ans. *Ouvres de M. Dorat, les Contes ; la Déclamation, les Fantaisies, les Romans, les Baisers, les Fables*, pour 30 ans. *Culture des Pêchers*, pour 20 ans. *Code Matrimonial*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Dictionnaire des Hommes illustres*, pour vingt ans. *Entretiens avec Jésus*, pour dix ans. *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques* ; par M. Sabathier, pour dix ans, & la vie de l'Auteur.

Géographie moderne, par Nicole de la Croix, pour vingt ans. *Histoire du Patriotisme François*, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Traité des fleurs blanches*, pour dix ans & la vie de l'Auteur. *Traité de la Preuve par témoins*, de Danty, pour vingt ans. *Dictionnaire Grammatical*, pour vingt ans. *Bachelier de Salamanque*, pour dix ans. *La Collection de l'Almanach des Muses*, pour vingt ans. *Recherches sur la nature de l'Homme*, par M. Fabre, pour dix ans, & pour la vie de l'Auteur. *Gnomonique pratique* de Dom Bedos, pour vingt ans. *L'Art de la Guerre*, par M. le Comte Turpin, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Curiosités de Paris*, pour vingt ans. *Causés célèbres*, par Richer, pour vingt ans. *Caractères de la Bruyere*, pour vingt ans. *Connoissance de Jésus*, pour dix ans. *Dictionnaire des Cas de conscience*, de Pontas, pour trente ans. *Etude des Demoiselles*, pour vingt ans. *Œuvres de Dom Morel*, pour dix ans. *Ecole du Jardin potager*, pour vingt ans. *Histoire de la Vie de Julien & de Jovien*, pour vingt ans. *Imitation de Beud*, pour trente ans. *L'Anti Lucrece latin & françois*, pour vingt ans. *La Maison rustique*, pour trente ans. *Métamorphoses d'Ovide*, de Bannier, pour vingt ans. *Mémoires de Sardaigne*, de Bervik, de Tourville, pour vingt ans. *Œuvres de Deshoulières*, pour vingt ans. *Ornemens de la mémoire*, pour dix ans, & la vie de l'Auteur. *Paradis perdu*, de Milton, pour vingt ans. *Physique de Muschembrock*, pour trente ans. *Rhétorique des Demoiselles* pour vingt ans. *Recherches de la vérité*, du Pere Mallebranche, pour vingt ans. *Robinson Crusoe*, pour vingt ans. *Sermons de Ségaud*, pour trente ans. *Traité du vrai mérite*, pour trente ans. *Description d'Italie*, de l'Abbé Richard, pour trente ans. *Voyages d'Anson*, pour trente ans. *Vie de Sixte V*, pour vingt ans. *Vie de Turenne*, de Raguenet, pour vingt ans. *Variedades littéraires*, de MM. Suard & d'Arnaud, pour dix ans, & la vie des Auteurs, Faisons défenses

audit Expositant, après l'expiration du présent Privilège, d'en solliciter le renouvellement, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Expositant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits & de six mille livres d'amende. Ordonnons par ces présentes, conformément à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Juillet 1778, qu'il sera procédé par voie de plainte & information contre tous Auteurs, possesseurs, distributeurs & fauteurs de contrefaçons, sous les peines portées par nos Lettres de Privilège sans qu'elles puissent en aucuns cas & pour quelque cause que ce soit être remises ni modérées : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPÉOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant & ses

hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & fideles Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quatorzième jour de Juin, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Règne le treizième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BÈGUE.

Réglé sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1, folio 1, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège & à la charge de remettre à ladite Chambre, les neuf Exemplaires prescrites par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 21 Juillet 1786.

LE CLERC, Syndic.

Parodie

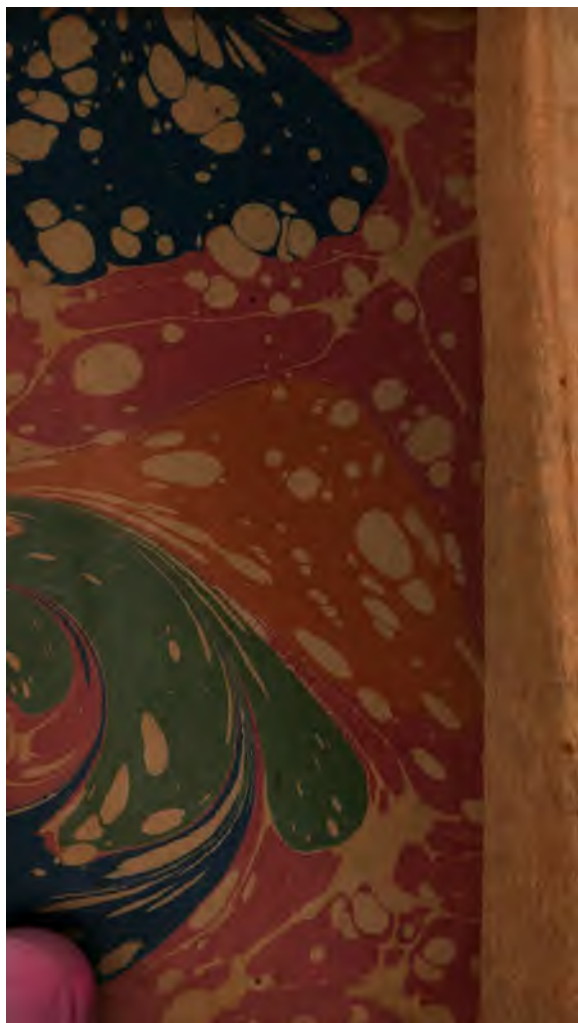
Parodie du

, sans les
impôts
, qui lui
ou à la
général, de
à la fin de
cette con
ore H
l'examen
sans écar
re de la
lites : Ca
cienne
re-vingt
Roi en

EGUE

la Roy
e Par
p
c
p
1711

fin



WIDENER LIBRARY



HX 66MT R



